3 1761 07885381 9

PQ
2274
H7A17

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/posieschoisies00hass

Verbauung

I

58

LIBRARY
NOV 5 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2274
H7A17

Neuvième Appel au public français.

Je dois d'abord répéter brièvement que la *Collection des Poètes français de l'Etranger* a été créée le 15 octobre 1897, dans le but essentiel et spécial de rassembler et de répandre les écrivains de toutes les nationalités qui, *chez eux,* ont adopté notre Verbe, pour assurer à leurs ouvrages une parure de beauté et un élément de pérennité.

Ces écrivains forment des oasis de belles-lettres françaises. Parsemées sur toutes les parties du globe, ces contrées constituent une véritable extension intellectuelle de notre pays, des territoires qui lui appartiennent, *littérairement* parlant, prolongeant notre empire spirituel au-delà de nos frontières politiques.

La France, point sonore de l'humanité, Paris, capitale cérébrale du monde, se doivent absolument, pour ne pas déchoir, d'ouvrir leur débouché aux œuvres de ces enfants de sa langue et de son cœur. On peut railler ces mots que je réédite très volontiers : *La France, l'axe immortel, Paris, le cerveau de l'univers.* Peu importe! Ils traduisent exactement la vérité. Alfred de Vigny n'a pas cessé d'avoir raison : « Ce peuple français si homogène, si ramassé dans son unité, si centralisé dans sa capitale, a une furie de prosélytisme et une vitesse d'application des idées, si ardentes à l'action, que le mouvement vient toujours de lui. » Ne perdons pas cette avance morale que nous possédons sur les autres peuples. Notons cependant en passant qu'il se poursuit actuellement une belle tentative de décentralisation, faisant rejaillir sur la province le trop plein excessif de Paris. Ce mouvement salutaire permettra aux écrivains travaillant hors la capitale d'avoir des foyers de rayonnement dans les principales villes de France. Il est excellent à tous les points de vue. Sans amoindrir Paris, il multipliera la puissance d'expansion créatrice de notre pays.

On me pardonnera d'insister sur ces définitions et sur le caractère bien fixé désormais de notre entreprise, *toute nouvelle* (1), parce que de divers côtés, il m'a été fait des objections et qu'on m'a posé des questions à leur sujet. Je désire y répondre publiquement ici-même, ces Appels au Public étant devenus par la force des choses, une véritable tribune dont l'écho retentit très loin.

Un des plus nobles esprits, non seulement de Belgique (cela ne serait pas dire suffisamment), mais de ce temps-ci, M. Edmond Picard, avocat, juriste, homme politique, d'un mérite éclatant, et surtout écrivain, poète, et penseur d'avant-garde, a discuté la rédaction que nous avons adoptée (2). D'après son sentiment, il eût été préférable de baptiser notre entreprise de cette façon : *Collection des Poètes étrangers de langue française*. Non pas, à mon avis. Cet arrangement de mots eût mal interprété nos intentions. Notre titre ainsi formulé *Collection des Poètes français de l'Etranger*, discuté et arrêté après mûre réflexion, indique mieux notre

(1) « C'est une idée des plus patriotiques, et, j'ai le regret de l'ajouter, *des plus nouvelles*, de grouper dans une même publication les productions de toutes les *France littéraires de l'Etranger*, pour les faire connaître à la mère-patrie. Votre œuvre m'intéresse au plus haut point. Votre notice sur les écrivains *français* du dehors m'a charmé, et puisque vous y indiquez, en finissant, qu'il appartient à l'Institut de France de seconder vos efforts, vous pouvez compter sur moi. La mission de notre pays est moins de grandir en surface qu'en hauteur. Et si nous ne pouvons espérer de rivaliser commercialement avec les langues allemande et anglaise, nous avons le droit de compter que la nôtre sera de plus en plus celle de la haute culture. » *Lettre de M. Gabriel de Tarde, membre de l'Institut.*

(2) On prépare à Bruxelles pour cet hiver une manifestation publique en l'honneur de M. Edmond Picard. Le Comité organisateur s'adresse avec raison en Belgique, à ceux qui, en dehors de tout esprit de parti, professent pour ce grand citoyen l'admiration due à sa puissante personnalité. Au moment même où j'écris ce Neuvième Appel à mes compatriotes, je reçois l'heureuse visite de mon plus ancien camarade barbiste et ami cher, Paul Beurdeley, avocat à la Cour d'appel de Paris, maire du VIIIe arrondissement. Il m'exprime en termes chaleureux son estime toute particulière pour M. Edmond Picard, et son regret de ne pas voir notre barreau parisien s'associer à ce témoignage de sympathie. Dans notre vieux Palais de Justice, on a conservé toujours présent le souvenir de la haute et mordante parole de M. Edmond Picard, apportant, au cœur même de notre prétoire, la preuve vivante de l'éloquence *française*, comme elle est si brillamment pratiquée au-delà de nos frontières. G. B.

pensée, précise clairement le but auquel nous tendons. Il répond exactement de plus aux desiderata des premiers auteurs qui se sont groupés autour de nous, et qui ont inauguré si brillamment nos débuts. D'ailleurs, « il va de soi qu'un écrivain appartient à la culture dont il emploie la langue, n'importe sa nationalité : il n'est jamais venu à l'esprit de personne de ranger J. J. Rousseau, dans la littérature suisse, ni Hamilton dans la littérature anglaise, ni Moréas dans la littérature grecque, ni Stuart Merril dans la littérature américaine. Ce sont des littérateurs *français* puisqu'ils ont employé le Verbe français. » (1) Il y a une différence notable, entre les deux définitions, celle de M. Edmond Picard, et la nôtre, d'autant plus qu'il est indispensable que tous ces écrivains soient rattachés à leur mère-patrie intellectuelle, maîtresse, directrice, inspiratrice et éducatrice de sa langue.

Nous ne prétendons pas toutefois (loin de là), que tous ces écrivains doivent faire abstraction de leur tempérament physiologique, de leur race, de leur ambiance artistique, morale, politique, physique et sociale. Dans des études éloquentes publiées dans la *Patrie* (2), de Bruges, M. Gustave Feytmans a jeté ce cri d'alarme à ses compatriotes : « qu'en les précipitant sur la France et Paris, nous leur faisions courir ce danger de perdre leur caractère autochtone, leur originalité, leur individualité et leur puissance de création » C'est tout le contraire que nous souhaitons. Chacun doit conserver son âme *patriale,* selon le néologisme adroit, mis en circulation par M. Edmond Picard lui-même, tout en maniant avec le plus de pureté possible l'instrument de son choix. La langue française en devenant l'outil de la pensée allemande, anglaise, belge, espagnole, italienne, russe, etc., ne doit pas être faussée. Agir selon M. Edmond Picard et ses adeptes nous conduirait à l'altération de la langue française, laquelle tendrait alors à devenir un charabia universel, au lieu de rester la

(1) Louis Dumont-Wilden : *Les lettres belges et la culture française*, in Grande Revue du 1er septembre 1901.

(2) En août et septembre 1900.

langue sacrée des nations. On se doute bien que là ne convergent pas nos efforts. (1)

Autre guitare. Je devais rencontrer des mécontents dans le camp des verlibristes. M. Gustave Kahn, notamment, le porte-parole et le grand-prêtre de cette tentative prosodique, en présentant, d'ailleurs avec sympathie dans la *Revue blanche*, les œuvres parues de notre *Collection*, a dit que « mon opinion sur ce point avait peu d'importance. » — Hé! hé! un peu plus que cela! Les événements l'ont démontré. M. Gustave Kahn, lui, ne m'indiffère pas, d'abord parce qu'il a un réel talent, ensuite parce que je suis navré de le voir dépenser des dons rares dans des essais amorphes. Certes, je puis bien lui être indifférent. Ma personnalité pèse légèrement dans l'espèce. Mais l'entreprise littéraire que je dirige ne peut le laisser insensible. Son action vaut quelque chose, puisqu'elle a eu pour résultat primordial de mettre une digue à l'invasion des Barbares de lettres, qui menaçait à ses débuts la *Collection des Poètes français de l'Etranger*. Hélas! beaucoup de ces Attilas poétiques ne viennent pas seulement du dehors, il en est de nombreux qui sont de chez nous, et chez nous ces derniers tentent d'agir par exosmose, tandis que les premiers procèdent par endosmose. Double péril contre lequel il faut lutter.

En effet, les initiateurs et principaux propagateurs du vers libre (oh combien!) — je n'ai pas besoin de citer leurs noms qui sont sur toutes les lèvres — par leur atavisme, leur nais-

(1) Ni ceux des premiers auteurs de notre *Collection*. Voici à ce sujet l'avis motivé de l'un d'eux, et pas le moindre : « Nous avons, M. Edmond Picard et mes amis, nos raisons respectives pour préférer le titre qui a été adopté. « Poètes *français* de l'étranger » signifie que nous voulons être des poètes *français* dans notre langage, bien que nous habitions l'étranger. « Poètes belges d'expression française, » (c'est déjà une expression très peu française), signifie que certains veulent être et rester *belges* dans leur parler. Hélas! ils y réussissent trop bien! Ils entendent légitimer par là le tour septentrional — c'est-à-dire à l'égard de Paris, le tour provincial, de leurs phrases, leurs barbarismes et leurs fautes de français. Puisque tout cela est belge, les « poètes belges » ont le droit et le devoir même, de farcir de ces énormités la langue française dont ils daignent se servir, alors que la langue flamande leur conviendrait si bien. Vous voyez qu'entre les deux expressions, il y a autre chose qu'une nuance : *une différence profonde*. A aucun prix, je ne veux être affublé de l'étiquette choisie par M. Edmond Picard et ses amis. »

Lettre de M. Iwan Gilkin.

sance, leurs attirances, décèlent des origines, des accointances ou des éducations anglo-saxonnes, germaines, slaves. Leurs oreilles ne peuvent donc pas posséder la musicalité des oreilles françaises, résultat physiologique de la race, du temps, de l'évolution de notre langue et de notre tempérament latin. Ils sont mal venus dans leur prétention de vouloir régenter notre art poétique. Ce qui condamne en outre le soi-disant vers-libre c'est qu'il n'a pas donné le jour, jusqu'ici, à une œuvre viable, ni de longue haleine. De plus, ce sont ces fougueux et stériles adversaires du vers classique et du vers romantique, qui sont la cause unique de la désaffection actuelle du public pour les œuvres poétiques. Ils l'ont déshabitué peu à peu à lire des vers, par l'incompréhension de leurs productions. Ils se plaignent avec amertume de cet abandon ou feignent de se réfugier, comme l'Angleterre, dans un *isolement* voulu, mais qui n'a rien de *splendide*. Ce sont eux, *crimineux* impardonnables, comme les désignerait le vieux Montaigne, qui sont les seuls artisans de leur propre misère.

Coloristes, Déliquescents, Esotéristes, Esthétards, Flouppettistes, Harmonistes, Incohérents, Luministes, Naturistes, Syllabistes, Sociolâtres, Symbolistes, Véridicistes et autres Mallarmistes, Anarchistes littéraires, tous Verlibristes et surtout Arrivistes, sont les fruits gâtés d'une décadence qui a trop duré. Mais depuis trois ans, on se ressaisit de toutes parts. Le public s'est remis à acheter de la poésie nouvelle à l'apparition des œuvres claires, compréhensibles et attrayantes qui ont fait le succès de la *Collection des Poètes français de l'Etranger*.

L'horizon s'éclaircit donc, les ensemencements féconds se font, d'autant mieux que les meilleurs esprits ne nient plus qu'il n'y ait des nouveautés à accepter, des modifications à introduire dans notre langue, dans notre art poétique, dans notre orthographe, pour l'élargissement de la prose et du vers. Depuis la plus récente évolution sérieuse, accomplie par Hugo, les Romantiques et les grands Parnassiens, leurs successeurs immédiats, il s'est écoulé bien des années. Les idées ont marché à pas de géant, grâce au progrès merveilleux de la science. Dieu en soit loué ! La langue française a donc besoin de mots neufs pour vêtir des pensées nouvelles, dénom-

mer les inventions inattendues, traduire les sensations insoupçonnées qui en sont l'inéluctable conséquence. Mais il faut légiférer sagement, sciemment, logiquement, et non pas en brouillons, en inconscients, en ignorants. Un grand corps littéraire, accepté par une renommée de plusieurs siècles, comme l'Académie française, avec la collaboration de l'Institut tout entier, dont elle est l'aînée, et seulement une des cinq classes constitutives, d'accord avec l'élite des écrivains qui n'en font pas partie, peut tenter avec succès une semblable entreprise, sans danger pour notre avenir et notre influence. J'ai beaucoup voyagé, beaucoup observé de près les nations. Nous sommes à l'instant décisif et douloureux où notre prépondérance va nous être disputée âprement. Progressons, réformons, ne déformons pas. (1)

Il est si vrai qu'un écrivain peut unir les dons de beauté et de clarté de notre langue aux pensées exotiques, que nous en apportons aujourd'hui la démonstration expérimentale, en publiant le recueil des *Poésies choisies* d'André van Hasselt. « Appartenant par sa naissance et sa première éducation à la race germanique, par son éducation définitive aux races latines, maître de la plupart des idiomes découlant des deux

(1) M. Georges Barral garde pour notre langue une ambition qui pourra paraître extrême. S'il ne nous est plus possible de l'imposer, travaillons du moins à la défendre. Ménagons le temps — puisque tout périt en ce monde et les ruines mêmes — où nos œuvres ne seraient plus lues que d'étrangers qui ne la parleraient pas. Jamais l'heure ne fut plus critique pour notre pays. Une distribution nouvelle des peuples se prépare, une nouvelle carte du monde où leur valeur relative sera autre que dans le passé, et la prépondérance y appartiendra, pour un long temps, à ceux qui l'auraient acquise. — Lucien Arréat in *Revue angevine*, du 1er septembre 1901. — La *Revue Angevine*, paraissant à Angers deux fois par mois, est le type de ces publications faites maintenant en province, auxquelles nous faisons allusion au début de cet Appel, et qui sont si utiles pour accroître la puissance rayonnante de l'esprit français. Elle a été fondée, il y a sept ans, par le marquis Guy de Charnace dont la verte et active vieillesse est un bel exemple pour les générations qui viennent. Romancier, critique d'art, musicographe, économiste, agronome habile, grand propriétaire terrien, M. Guy de Charnace a touché durant sa longue et brillante existence à beaucoup de choses. Il l'a toujours fait d'une façon supérieure et fructueuse pour la France et le progrès de l'humanité. Depuis ma prime jeunesse (1800), je le vois à l'œuvre, ardent et de bonne humeur. Je suis heureux de pouvoir fixer ici les sentiments d'admiration et de gratitude qui lui sont dus. GEORGES BARRAL.

branches principales des langues européennes, possédant à fond leur littérature, André van Hasselt a su rendre avec la clarté que requièrent les peuples romans, les idées et les sentiments si profondément poétiques qui naissent dans l'esprit rêveur des populations germaniques. » (1) S'il a suivi d'un côté le sillage de Victor Hugo et des Romantiques, d'autre part il s'est essayé dans des œuvres hardies, originales et grandioses, comme ses *Etudes rythmiques* et son admirable poème social des *Quatre Incarnations du Christ*. Ses concitoyens, jamais, de son vivant, ne lui ont rendu la justice qui lui était due. Aujourd'hui encore beaucoup d'entre eux l'ignorent, le discutent, le connaissent approximativement et l'apprécient de travers. Mais le vent va tourner.

L'Académie française, en couronnant à nos débuts, *La Cithare* de Valère Gille, puis *Le Cerisier fleuri* et le *Prométhée* d'Iwan Gilkin a tracé du même coup notre devoir. Son illustre rapporteur, M. Gaston Boissier, n'aura pas proclamé en vain : « la nécessité de tendre la main aux écrivains *français* du dehors et l'intérêt qu'elle prenait à tout ce qui se faisait au-delà de nos frontières, comme chez nous, pour la défense et la gloire de notre langue menacée. » (2)

La *Collection des Poètes français de l'Etranger* doit donc devenir peu à peu, comme une sorte de Musée du Luxembourg et de *Louvre littéraire*, pour recueillir et garder les plus belles œuvres de langue française, produites à l'extérieur, parmi les vivants et les disparus. La suite, déjà importante de nos recueils, justifie la légitimité de cette double ambition. (3)

(1) Louis Alvin : Notice sur la vie et les travaux d'André van Hasselt, lue à l'Académie royale de Belgique dans la séance du 25 octobre 1876, et publiée dans l'*Annuaire* de 1877.

(2) Séances Solennelles des 17 novembre 1898 et 23 novembre 1900.

(3) *La Nuit*, par Iwan Gilkin (15 octobre 1897) : — *La Cithare*, par Valère Gille (1er decembre 1897) : — *Héros et Pierrots*, par Albert Giraud (15 juin 1898) : — *Le Collier d'Opales*, par Valère Gille (1er mars 1899) : — *Le Cerisier fleuri*, par Iwan Gilkin (31 mai 1899) ; — *Prométhée*, par Iwan Gilkin (1er septembre 1899) ; — *Poèmes Ingenus*, par Fernand Severin (24 décembre 1899) : — *Le Coffret d'Ebène*, par Valère Gille (31 mai 1901) ; — puis enfin aujourd'hui 30 septembre 1901 : les *Poésies Choisies* d'André van Hasselt, et le 15 novembre prochain paraîtra l'*Isolement* de Paulin Brogneaux.

Aujourd'hui, en publiant l'œuvre choisie d'un mort illustre, nous relions le passé au présent et à l'avenir. Je dis bien à l'avenir, car je connais nombre de jeunes talents qui se préparent, dans la méditation et le travail, à enrichir le trésor universel de la langue française. Peu à peu, je vais aller les trouver dans toutes ces oasis de lettres françaises dont les deux mondes sont illuminés, pour les rattacher à notre empire intellectuel. En échange de leurs efforts, la France leur donnera un peu de gloire et peut-être d'autres satisfactions enviables.

C'est pour cela qu'au risque de me répéter sans cesse, je demande à tous mes concitoyens de persévérer dans l'appui qu'ils m'ont accordé en lisant et en répandant autour d'eux les œuvres vraiment remarquables de notre *Collection*. Je leur demande spécialement d'insister sur le caractère d'urgence de notre entreprise, toute d'initiative privée. En agissant de cette façon, ils donneront un bel exemple de haute culture, et feront acte de patriotisme adroit, de politique habile, de bons Français.

GEORGES BARRAL.

Paris, ce 30 septembre 1901.

Poésies choisies

DE

ANDRÉ VAN HASSELT

Puis, ô France, reprends ton œuvre pacifique
Lie à ton beau passé l'avenir magnifique
Reste l'appui du faible et la terreur du fort.
Éclaire, enseigne, instruis par l'acte et la parole,
Et demeure à jamais un éclatant symbole
Pour tout ce qui veille ou qui dort

André van Hasselt

COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE GEORGES BARRAL

ANDRÉ VAN HASSELT

POÉSIES CHOISIES

PARIS (VIe ARRONDt)
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, Rue de Seine, 33

1901
Tous droits réservés.

Introduction

aux *Poésies choisies* d'André van Hasselt

par

Georges Barral

INTRODUCTION

aux

Poésies choisies d'André van Hasselt

par

Georges Barral.

L'œuvre du grand poète *français* de Belgique, dont nous offrons au public une sélection étudiée, est très abondante. André van Hasselt était doué d'une puissance de travail considérable, et il mettait dans tous les actes de sa vie une méthode rigoureuse pour assurer à la facilité de son génie une production régulière. Il s'est dépensé aussi bien dans la poésie que dans la prose. Il a composé plus de cinquante mille vers sur les sujets les plus divers, sans compter les traductions rythmées des Mélodies de Schubert et d'opéras célèbres. (1) Il a touché à tous les genres : l'ode, la satire l'élégie, la ballade, le sonnet, la romance, le poème épique. Mais il est avant tout un poète lyrique, comme Hugo, dont il représente assez bien dans les Frances littéraires du dehors le type fécond et varié.

(1) *Don Juan, La Flûte enchantée, Les Noces de Figaro* (Mozart) ; *Freichschütz, Oberon, Euryanthe, Preciosa* (Weber) ; *Fidelio* (Beethoven) ; *Le Barbier de Séville* (Rossini) ; *Norma* (Bellini).

Depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa fin, (survenue dans sa soixante-huitième année), il n'a pas cessé de composer. Dans la prose, il s'est consacré à l'histoire, à l'érudition, à la biographie, à la critique d'art, à la pédagogie, etc. C'est lui qui a fait même pour la joie des enfants la meilleure traduction des amusantes *Aventures du Baron de Munchhausen* que la maison Hachette réédite fréquemment.

Il était donc assez difficile d'extraire de la partie poétique de cette œuvre totale, comme la *fleur* ou la *quintessence*. Dans le choix de plus de quatre mille vers qu'on trouvera dans ce volume, nous avons été aidé au début par M. Jules Guilliaume, écrivain et auteur dramatique d'un goût sûr et qui, durant de longues années, fut le compagnon et l'ami d'Andre van Hasselt. Mais la mort, inlassable faucheuse, est venue nous enlever ce précieux collaborateur au bout de quelques mois, en lui laissant le loisir toutefois d'écrire l'éloquente biographie et la savante étude sur les poésies rythmiques, qu'on trouvera plus loin. (1)

(1) M. Jules Guilhaume est né à Bruxelles en 1845. Il est mort à Ixelles, faubourg de la capitale belge, le 16 novembre 1890. Voici la notice que lui avait consacrée le *Petit Bleu* de Bruxelles) le 15 janvier 1895, dans l'un de ses *Hommes du Jour*.

« . . . Il a touché à tout : jardinier d'enfants, disciple de Frœbel, et avec sa femme devenue inspectrice de nos kindergarten bruxellois, fondateur du premier établissement de ce genre qui se soit acclimaté en Belgique ; homme d'école et pédagogue, professeur d'école normale, s'intéressant à tout ce qui est enseignement ; prenant une part active au Congrès international de 1880 qui reste une date dans l'histoire du mouvement scolaire ; se risquant au concours ouvert par la Ligue libérale pour la réforme de la loi de 1884 et s'il n'obtint pas le prix, non décerné, moralement couronné par le rapporteur pour l'originalité de sa conception : lançant l'idée des « places de jeux » qui fait long feu, bien malgré lui : — et pourtant l'école appliquée à la rue semble d'actualité ; mais le cyclisme est incompatible avec une organisation méthodique de l'éducation physique en plein air : — polyglotte, versé surtout dans la langue allemande, et se plaisant aux traductions — il a traduit toute l'*Histoire universelle* de Georges Weber « pour les gens du monde », douze ou treize volumes ; *Le Judaïsme dans la Musique*, de Richard Wagner ; et c'est sa traduction de *Rienzi* qui, adaptée par Nuitter, révéla cet opéra aux Parisiens ; — Wagnerien, comme bien vous pensez, en correspon-

J'ai donc été obligé de terminer seul le travail de la présentation des poésies. Pour la pureté du texte, j'ai eu recours à l'édition en huit volumes des œuvres d'André van Hasselt, publiée de 1876 à 1878 sous les auspices du Gouvernement belge, à Bruxelles à la maison Bruylant-Christophe, par les soins de Louis Alvin, de Charles Hen, aujourd'hui décédés, et de M. Ernest van Elewyck, toujours vivant. Pour imprimer à ce recueil un caractère de fidélité et de pénétration indiscutables, nous avons eu recours sans cesse aux souvenirs et à l'admirable piété filiale de Mme Ernestine van Hasselt, fille unique et troisième enfant de notre poète. C'est ataviquement un écrivain subtil et une rare intelligence. Après avoir étudié avec son père la plupart des langues étrangères, elle a publié toute une série de livres qui sont des modèles d'érudition enjouée, tels les *Pages roses et blanches,* la *Gerbe d'Histoires, Pizzicato, Scherzo,* et l'*Anatomie des Instruments de Musique,* récemment paru. Musicienne exécutante, habile et

dance avec le Maître, longtemps avant la vogue de son art : poète et dramaturge en vers et en prose, cultivant tour à tour le tragique, le comique, le drame historique et le modernisme ibsenien : depuis près de 25 ans, secrétaire-trésorier du Conservatoire de musique et de déclamation de Bruxelles, où il est le bras droit de Gevaert, non pas seulement pour la besogne administrative, mais aussi pour le ménage librettiste des concerts : et à nos premiers pas dans le journalisme, nous l'avons connu poignettiste à la Chambre, et de première force en ce métier qu'il comprenait en artiste consciencieux, menant son analytique avec une loyauté impeccable, visant moins à faire long que substantiel et physionomique. N'est pas né d'hier et sera longtemps de demain. Sa longévité nous est garantie par celle de sa mère, une centenaire de l'avenir. Un philosophe et un curieux de toutes les choses de l'intelligence et de l'art, de la musique surtout. Un poète et un rêveur, et un pioneur doux et forcené, étudiant toujours, avec une sérénité que rien ne trouble, et avec un sourire mêlé de bonhomie et d'humour. A son exemple, toute sa famille travaille aussi avec une régularité tranquille et souriante, et rien n'est plus aimable que ce Jardin d'enfants. » A ses titres littéraires ajoutons ses fortes publications sur le *Vers français,* les *Prosodies modernes* et la *Théorie des Vers rythmiques.* Les heures que nous avons passées avec ce charmant esprit qui aima particulièrement la France, resteront parmi les plus agréables de notre vie. G. B.

passionnée, femme d'esprit, causeuse précieuse et riche en souvenirs chers à la France et à l'histoire des lettres, elle s'enorgueillit à bon droit d'avoir été élevée sur les genoux des grands proscrits de décembre 1851 et bercée dans les bras glorieux de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas père. C'est elle qui nous a fourni la correspondance et les documents exceptionnels qui feront du présent volume un livre unique en son genre pour l'histoire littéraire du XIXe siècle et l'étude complétive et curieuse du caractère extraordinairement multiple d'Hugo. C'est grâce à elle que nous pouvons faire ici une légitime restitution à la mémoire d'André van Hasselt. On trouvera dans la notice de M. Jules Guilliaume le récit des relations qui unirent les deux poètes à Bruxelles, dès l'arrivée d'Hugo, en décembre 1851, après le coup d'état du prince Louis Napoléon Bonaparte. Lorsque le poète proscrit dut quitter Bruxelles, après sept mois et demi de séjour, le 1er août 1852, non pas qu'il fut expulsé (1) par une loi qui n'existait pas encore, mais parce qu'il sentait qu'il commençait à devenir *gênant*, les deux amis se firent des adieux très tendres. André van Hasselt adressa à Hugo la belle pièce qu'on peut lire à la page 105. Victor Hugo vint chez André van Hasselt pour le remercier, et afin de mieux exprimer sa gratitude, il écrivit sur son album les vers suivants, dont voici la reproduction autographique :

(1) Voir à ce sujet un article édifiant sur la *Légende de la Loi Faider*, dû à la sagace érudition de M. A. Boghaert Vaché, dans le *Petit Bleu*, de Bruxelles, en date du 10 septembre 1901.

Au fils d'André Van Hasselt

Ce que Dieu nous donne, et nous l'ôte
Adieu, patrie ! adieu, Sion !
Le présent n'est pas même un hôte,
Enfance, c'est une vision.

Il erre, et s'assied, puis se lève,
Dépend son bâton et s'en va.
Se dit errant de grève en grève
Sous le souffle de Jehovah.

Il fuit sur les vagues profondes,
Sans repos, toujours en avant.
Qu'importe ce qu'en font les ondes !
Qu'importe ce qu'en fait le vent !

Garde, enfance, dans ta jeune tête
Ce souvenir mystérieux.
Tu l'as vu dans une tempête
passer comme l'éclair des cieux.

Son âme, avec chose balancée,
traversait l'orage et le bruit
d'où sortait-il ? Où la mène
où l'enfoncait-il ? dans la nuit.

Enfant, laisse aux mères inquiètes
l'engagé, tuteur ou rois
laisse s'en aller les poètes !
ta poésie est près de toi.

Elle t'éclaire, elle t'inspire,
ô cher enfant, pour abréger,
car ta mère en est le sourire
et ton père en est le rayon.

Victor Hugo

16 juillet 1872

Bruxelles

Ces strophes remarquables ont été comprises dans les *Contemplations* (livre V, pièce II) parues en 1856, mais avec les modifications que voici :

Au Fils d'un Poète.

Enfant, laisse aux mers inquiètes
Le naufragé, tribun ou roi ;
Laisse s'en aller les poètes !
La poésie est près de toi.

Elle t'échauffe, elle t'inspire,
O cher enfant, doux alcyon,
Car ta mère en est le sourire,
Et ton père en est le rayon.

Les yeux en pleurs, tu me demandes
Où je vais et pourquoi je pars.
Je n'en sais rien ; les mers sont grandes ;
L'exil s'ouvre de toutes parts.

Ce que Dieu nous donne, il nous l'ôte !
Adieu Patrie ! Adieu Sion !
Le proscrit n'est pas même un hôte,
Enfant, c'est une vision.

Il entre, il s'assied, puis se lève,
Reprend son bâton, puis s'en va.
Sa vie erre de grève en grève
Sous le souffle de Jéhovah.

Il fuit sur les vagues profondes,
Sans repos, toujours en avant.
Qu'importe ce qu'en font les ondes !
Qu'importe ce qu'en fait le vent !

Garde, enfant, dans ta jeune tête
Ce souvenir mystérieux ;
Tu l'as vu dans une tempête
Passer comme l'éclair des cieux.

Son âme aux chocs habituée
Traversait l'orage et le bruit.
D'où sortait-il? De la nuée.
Où s'enfonçait-il? Dans la nuit.

Pour rayer le nom d'André van Hasselt et pour aboutir à une volte-face aussi complète, que s'était-il donc passé entre les deux poètes? Dans l'intervalle, le gouvernement de Napoléon III, à l'instigation d'Alexandre Dumas père, avait placé l'Etoile de la Légion d'honneur sur la poitrine de l'auteur des *Quatre Incarnations du Christ*. Hugo, d'un caractère intransigeant et un peu rancunier, ne voulait pas admettre qu'on put recevoir, quoi que ce soit, du prince qui l'avait exilé De là, cette petite leçon qu'il tenta d'infliger à un ami cher et fidèle. Le cœur d'André van Hasselt en fut meurtri, et je sais qu'Hugo s'en repentit. Il me le confia dans une visite que je lui fis à Paris, en août 1882, en apportant un de mes livres qui venait de paraître. (1)

La lecture comparative de ces deux versions est instructive, non seulement au point de vue de la psychologie intime d'Hugo, mais encore en ce qui se rapporte à son procédé de travail. Dans sa fameuse préface de *Cromwell*, nous voyons Hugo se vanter de corriger rarement (trop rarement, dit-il), ses travaux. Il ajoute qu' « Il lui répugne de revenir sur une œuvre refroidie. Voici encore une contravention aux lois de Despréaux. Ce n'est point sa faute, s'il ne se soumet pas aux articles : *Vingt fois sur le métier...*, etc. *Polissez-le sans cesse...*, etc. Nul n'est responsable de ses infirmités ou de ses impuis-

(1) *L'Amour expérimental.*

sances. Du reste, il sera toujours un des premiers à rendre hommage à ce Nicolas Boileau, à ce rare et excellent esprit, à ce janséniste de notre poésie Ce n'est pas sa faute à lui non plus, si les professeurs de rhétorique l'ont affublé du sobriquet ridicule de législateur du Parnasse. Il n'en peut mais.»(1)

Hugo devait changer bien vite d'avis et de méthode. Après *Cromwell*, tous ses manuscrits témoignent, par leurs nombreuses ratures et modifications, qu'il devint un laborieux ouvrier, auquel il répugnait de s'en tenir au premier jet — comme Lamartine et Mme Sand, — et qu'il fut soucieux d'adoucir les aspérités, les violences, les redondances, de rehausser les platitudes ou les prosaïsmes de l'inspiration. (2) Il s'abandonnait tout entier au feu de la composition, pour reprendre, après, le travail nécessaire de l'épuration et de l'élimination. Il me montra, à portée du pupitre élevé, sur lequel il écrivait debout, le dictionnaire de Bescherelle, une vieille grammaire de Noël et Chapsal, et chose très curieuse et à peine connue, un exemplaire tout usé des œuvres poétiques de l'abbé Delille, me disant : « Quand une rime ou un adjectif viennent à me manquer, je n'ai qu'à feuilleter au hasard le traducteur des *Géorgiques*, et je suis immédiatement fourni. »

A l'appui de la véritable amitié qui avait lié très vite Victor Hugo et André van Hasselt, à Bruxelles, voici la photogravure d'un daguerréotype exécuté par François-Victor Hugo, et représentant le grand poète et son fils aîné Charles. Ces deux portraits faits tout exprès à l'intention du destinataire, à la date du 10 mai 1853, à Jersey, étaient accompagnés de la

(1) *Cromwell*. Notes sur la Préface, p. 117. Tome V. Edition Jules Rouff. Paris. 1901.

(2) Voir à ce sujet *Le Manuscrit autographe d'Hernani*, par Paul et Victor Glachant (1 vol. chez Armand Colin, éditeur à Paris), ainsi qu'un article de M. A.-Henri Becker dans *Le Siècle* du 12 février 1901. On y verra que Victor Hugo dès sa jeunesse se corrigeait volontiers et sévèrement, s'infligeait des leçons « de bon goût » à rendre jaloux un Baour-Lormian, et qu'il s'était trop avancé dans sa préface de *Cromwell*.

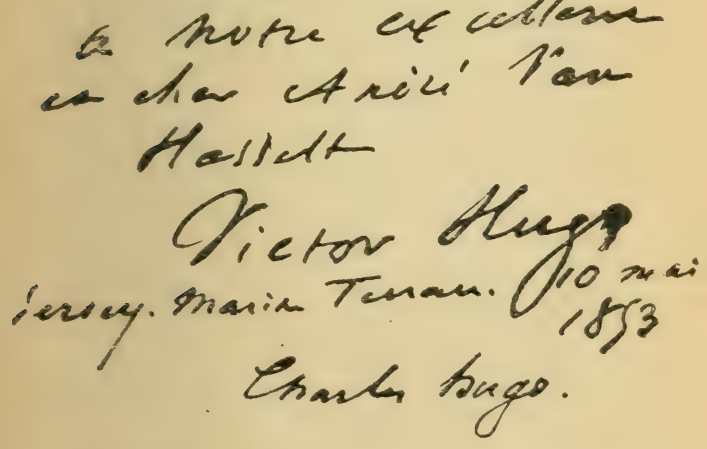
Victor Hugo et Charles Hugo, à Jersey, le 10 mai 1853.

« Je vous envoie mon portrait et le portrait de Charles, faits par mon autre fils Victor. La porte qui est derrière nous, c'est la petite porte de notre petite maison. Vous avez dans ces trois pouces carrés la cabane et le proscrit. »

VICTOR HUGO.

lettre si affectueuse, insérée tout entière à la page 16 de ce livre. Elle se terminait par un baiser pour l'*enfant hospitalier* de van Hasselt, le titulaire que nous remettons en possession pour la postérité, des strophes des *Contemplations*. Cette épître si attendrie contenait les lignes que nous répétons, en légende, au bas du cliché.

Derrière ce beau daguerréotype, très bien conservé, se trouve la dédicace signée et datée de Victor Hugo et contresignée de Charles Hugo et dont voici la reproduction autographique.



Cette écriture gigantesque et empâtée de Victor Hugo est bien la représentation de son caractère dominateur et de son génie opulent. Pas de déliés. Rien que de gros traits. La signature de Charles Hugo, avec une h minuscule, est le signe d'un esprit plus modéré.

Pendant son sejour à Bruxelles, Hugo avait passé bien des soirées aimables chez André van Hasselt, dans sa maison de la rue Saint-Lazare, 33, à Saint-Josse-ten-Noode. C'est dans une de ces longues heures de l'exil, qu'Hugo très enjoué dans l'intimité, pratiquant parfois les à-peu-près, le calembour même, avait fait remarquer à madame van Hasselt, qu'elle portait comme lui, un nom prédestiné aux majuscules fatidiques. Et de sa main volontaire et puissante, il avait tracé sur une feuille de papier, à l'encre très noire, ces deux lettres, initiales de leurs noms :

V. H.

Dissertant sur les signes, les hiéroglyphes, il avait cherché à démontrer que le caractère de l'homme se trouvait dans les formes des lettres. **V**, c'est le vase (le vase d'élection) et signifie, élévation, envolée. **H**, c'est l'édifice, le monument, c'est la façade occidentale de Notre Dame de Paris avec ses deux tours, harmonieuses et rigides, reliées transversalement par la galerie des portails. Et puis continuant, il avait passé en revue tout l'alphabet, disant : « Il y a bien longtemps, au reste, que j'en ai entretenu ma femme. » (1) André van Has-

(1) En effet dans une lettre d'Hugo, adressée à Mme Adèle Hugo à la date du 24 septembre 1830, et publiée beaucoup plus tard, dans *Alpes et Pyrénées*, on lit : « La société humaine, le monde, l'homme tout entier est dans l'alphabet... *A* c'est le toit, le pignon avec sa traverse, l'arche, *arx*, ou c'est l'accolade de deux amis qui s'embrassent et qui se serrent la main ; *B*, c'est le dos sur le dos, la bosse ; *C*, c'est le croissant, c'est la lune ; *D*, c'est le dos, sans bosse ; *E*, c'est le soubassement, le pied droit, la console et l'étrave ; *F*, c'est la potence, la fourche, *furca* ; *G*, c'est le cor ; *H*, c'est la façade de l'édifice avec ses deux tours ; *I*, c'est la machine de guerre lançant le projectile ; *J*, c'est le soc et c'est la corne d'abondance ; *K*, c'est l'angle de réflexion égal à l'angle d'incidence ; *L*, c'est la jambe et le pied ; *M*, c'est la montagne ; *N*, c'est la porte fermée avec sa barre diagonale ; *O*, c'est le soleil ; *P*, c'est le portefait debout avec sa charge sur le dos ; *Q*, c'est la croupe avec la queue ; *R*, c'est le repos ; *S*, c'est le serpent ; *T*, c'est le marteau ; *U*, c'est l'urne ; *V*, c'est le vase ; *Y*, c'est l'arbre, l'embranchement de deux routes, le confluent de deux rivières ; *X*, ce sont les épées croisées ; *Z*, c'est l'éclair, c'est Dieu !

selt, d'un esprit fin, et toujours prêt à la riposte, avait répliqué en cherchant de son côté à donner une image ou une figure vivante aux chiffres. C'est là l'origine de sa Parabole sur le *Zéro* insérée à la page 151. En lisant cette pièce et la note du bas de la page, on en constatera la proche parenté.

Madame Ernestine van Hasselt a conservé un souvenir très vivant et très ému de ces soirées litteraires où se rencontraient Hugo, Bancel, Challemel-Lacour, Emile Deschanel, Alexandre Dumas, et combien d'autres ! Il faut l'entendre en parler !

« Oh ! ces soirées de mon enfance, notamment celles de Dumas père, dans sa double maison du boulevard de Waterloo, où j'étais l'hôte de ces illustrations ! On m'y amenait dans un paquet de châles, et on m'y couchait dans l'immense lit de l'auteur de *Monte-Cristo*. Ou bien je me roulais sur la *bêbête*, l'énorme peau de lion qui s'étendait pompeusement au milieu du salon J'étais une petite fille, très vive, très mince, très nerveuse (déjà !), très éveillée, ayant la conscience de l'élite, du milieu supérieur où mes parents m'apportaient. Dumas me faisait goûter à son champagne et me complimentait, comme si j'étais une grande demoiselle !

» Ce fut lors d'une de ces délicieuses fêtes données par Dumas à l'aristocratie intellectuelle de notre capitale, le soir de Noël 1854, qu'il dit tout d'un coup à ma mère : — Savez-vous garder un secret, madame van Hasselt ? — Cela dépend ! Peut-être, si c'est un secret d'Etat ! — C'est tout au moins un secret d'Etat pour vous ! Je vais vous le confier. Jurez-moi de ne rien en dévoiler ici, à votre mari. Lisez ce billet chez vous, avant de vous coucher et je vous promets des rêves d'azur. Ma mère, en robe de bal, ne savait où placer le précieux papier, parfumé et satiné, plié en quatre, que lui tendait la prodigue main de Dumas. — Eh bien, mettez-le là, — là, dans votre corsage. C'est l'endroit où les jolies femmes enfouissent les billets doux.

» Rentrée à la maison, émue et impatiente, ma mère se hâta de prendre connaissance, à l'écart, du *poulet* remis par Dumas.

C'était la réponse de la grande princesse Mathilde, au romancier, lui annonçant le bon accueil réservé à sa requête pour faire entrer André van Hasselt dans l'ordre de la Légion d'honneur. Ma mère garda-t-elle le secret jusqu'au jour ? La chose est peu probable. Les rêves étoilés promis par Dumas furent partagés, vraisemblablement, par deux personnes. Et voilà comment votre France, si noble dans ses sentiments, si généreuse dans ses actes, décora un poète belge, avant la Belgique, son propre pays. Oh ! oui, de Dumas père, j'ai conservé le souvenir le plus vivant, le plus attendri. Il était plus *charmeur*, plus aimable, moins olympien qu'Hugo. Tenez, voici de sa main, un autographe inédit et curieux, écrit sur l'album de mon père. C'est une traduction en vers français du *Chant de Mignon*, extrait du *Wilhem Meister*, de Gœthe, qu'il improvisa un soir chez nous, séance tenante, au fur et à mesure qu'André van Hasselt lui faisait la translation en français, du texte allemand. Regardez comme l'écriture de ce grand homme, grand de toutes les façons, par la stature et l'intelligence, est menue, déliée, facile, coquette ! »

Avant de faire prendre une photogravure typographique de ce document, précieux pour l'histoire des lettres françaises, j'ai voulu le montrer à mon vieil et éminent ami Paul Laur, l'auteur de ce livre si profond *Le Roman de l'Humanité*, et graphologue convaincu. (1) Après avoir longue-

(1) Les poètes de cette *Collection*, et la poésie tout entière (je vais dire pourquoi) sont redevables envers mon ancien et excellent ami Paul Laur, d'un sentiment de gratitude plus fort qu'ils le pensent peut-être. En ce qui me concerne, je me réjouis de pouvoir acquitter ici, en partie et publiquement, cette dette du cœur. Depuis nos débuts, il n'a cessé de prôner partout, par la parole et par la plume, nos recueils, au fur et à mesure de leur apparition. C'est lui et M. Jules Claretie, auquel je suis fier aussi d'exprimer en passant ma particulière et profonde reconnaissance, qui ont, tout de suite, le mieux senti et proclamé la nécessité de rattacher à la mère patrie tous les auteurs *français* de l'étranger. Voilà pour les poètes. Voici pour la poésie. M. Paul Laur (dans les lettres), mais qui n'est autre que M. Alfred Coquentin dans l'enseignement, a occupé pendant près de vingt ans et depuis sa création, la chaire de pratique et d'histoire du commerce à l'*Institut commercial de la Ville de Paris*. C'est lui qui a introduit cette

Le Chant de mignon

Connais-tu le pays où les citrons fleurissent,
Où l'orange jaunit sous son feuillage vert,
Où les fours sont de flamme, où les mets sont de vent,
Où regnent et puissent en enfants Chéri ?
Ce doux pays où croît le myrte solitaire,
Où le laurier grandit dans un air impassible —
Dis-moi le connais-tu ? Non. Oh bien ! là-bas
Où j'aurais voulu vivre avec toi bien aimé !

Connais-tu la maison où j'avais ma pauvre,
Où les Dieux de Granit qui faisaient mon effroi,
En me voyant rentrer, de leurs lèvres de pierre,
M'adressaient : « Enfant, qu'avait on fait de toi ? »
Chaque nuit, comme un phare en mon sein éternelle
Ta vitre qui s'allume et s'éteint, m'enflamme —
Cette maison dis-moi la connais-tu ? est-elle
Où j'aurais voulu vivre avec toi bien aimé !

Connais-tu la montagne où l'avalanche bruit,
Où le mule chemine en un sentier brumeux,
Où l'antique dragon rampe avec sa famille,
Où bondit sur le roc le torrent écumeux —
Cette montagne ? Il faut la franchir dans l'ombre,
Car un brouillard sombre que le regard charmé
Devient à l'horizon la terre bien connue
Où j'aurais voulu vivre avec toi — bien aimé !

Goethe

Mme Dumas

ment admiré ce joli spécimen de l'écriture d'Alexandre Dumas père, aux lettres ornées, parées, comme une toilette féminine, il me dit : « La graphologie est pour moi pleine de révélations d'une signification inouie. Vous verrez que grâce à des procédés perfectionnés de reproduction photographique, les livres de l'avenir seront formés des feuillets mêmes que l'auteur écrivit. Et comme tout le monde bientôt sera graphologue, chacun de nous pourra lire, en même temps que ce que l'auteur aura bien voulu dire, ce qu'il aurait voulu cacher de lui-même. Quelles découvertes on ferait ! Seulement, il y a un *hic*. Ces diables de penseurs, de poètes de romanciers ont une écriture souvent si illisible ! Peu importe ! on débuterait par un écrivain ayant une *belle main*, comme la plupart de vos poètes de Belgique D'ailleurs, bonne ou mauvaise, l'écriture laisse passer l'âme vivante et la révèle toute. Essayez donc un beau volume de vers écrit de cette façon, *manuellement* et *psychiquement*, par le poète lui-même. »

Certes, c'est là une idée ingénieuse. Nous la tenterons dans la *Collection des Poètes français de l'Etranger*. Et peut-être

notion, nouvelle et juste, de la grandeur, de la noblesse, de l'utilité du commerce, disant, répétant à ses nombreux élèves « Lisez, étudiez beaucoup, voyagez, observez, ouvrez-vous l'esprit, en réservant toujours une part à la lecture des poètes. C'est la poésie qui embellit l'esprit, qui lui donne l'habitude *des idées générales*, indispensables pour réussir dans la carrière commerciale. » C'est M. Alfred Coquentin qu'on peut considérer comme le père intellectuel de ces grands négociants, lesquels préparent actuellement pour notre pays le développement qui a risqué de lui faire défaut. Dans les très remarquables études que publia dans *Le Journal*, M. Gabriel Hanotaux, j'ai lu récemment les lignes suivantes et je les applique à la double et généreuse personnalité de M. Paul Laur « De là, cette réhabilitation, si frappante et aujourd'hui accomplie, des professions qui jadis passaient pour inférieures. Personne ne déroge plus en se consacrant au négoce... Le commerçant, de nos jours est un créateur et un excitateur. Il est le mathématicien qui combine des calculs à longue portée, le géographe, le savant qui s'empare des dernières découvertes pour en escompter les applications pratiques, l'artiste qui arrache l'œuvre à l'indolence du génie, qui lui ajoute la grâce et la séduction de la mode, qui la multiplie, la répand dans les masses, et fait du beau, réservé jadis à quelques-uns, l'exquise pâture de la foule. »

G. B.

même avec un poète très illustre d'outre-Manche. Son nom excite le bec de ma plume Réflexion faite, pour l'instant, je préfère me taire. On verra. Cela serait une documentaire et glorieuse surprise, si je réussissais à obtenir le manuscrit convoité.

Si les papiers d'André van Hasselt avaient été conservés, ils auraient pu nous servir très utilement pour cette innovation de librairie. Elle eut été poursuivie alors dans des conditions excellentes, car l'écriture de l'auteur des *Etudes rythmiques* est magnifique. On peut en juger par le spécimen que nous donnons avec le portrait fait en 1864, au début de ce recueil. Son examen graphologique indique bien le caractère de l'homme et de son œuvre : élévation, sensibilité, élégance, ordre, clarté. Elle dénote exactement les tendances que nous souhaitons voir posséder par les écrivains *français* de l'extérieur. André van Hasselt, comme nous l'avons déjà fait remarquer, avait l'esprit germanique, complété par la culture française Il a donc pu joindre à la profondeur dont il était doué naturellement, la grâce et la netteté de la forme. C'est cela qui constitue surtout son originalité, et qui en fait un maître et un ancêtre.

De son temps, André van Hasselt a eu la douleur de se voir presque méconnu dans son propre pays. On a commencé à le lire et à lui rendre justice, seulement quelques années après sa mort. Un premier acte réparateur est accompli en 1876 dans ce sens par le Gouvernement, qui fait réunir et publier en dix volumes, devenus introuvables aujourd'hui, la presque totalité de son œuvre, en prose et en vers. Puis peu à peu, comme cela arrive chez tous les peuples en formation, à la suite de la prospérité matérielle, naît en Belgique le désir de lire. La réparation continue. En 1880, la *Revue des Gens de Lettres belges*, sous la direction d'un homme d'initiative, de persévérance et d'un mérite rare (j'ai nommé M. le Dr Emile Valentin), ouvre le feu et entreprend une campagne pour convaincre ses compatriotes qu'ils ont dans le passé un poète puissant dont ils peuvent s'enorgueillir.

A cette époque, le mouvement littéraire, si remarquable à l'heure actuelle, était presque nul. Cependant trois grands noms étaient dignes de dominer. C'étaient ceux de Charles De Coster, d'Octave Pirmez et d'André van Hasselt. A la suite de cette trinité, et à cet instant précis, survient Camille Lemonnier qui a grandi si prodigieusement depuis et qui sert de transition. Alors naît cette admirable *Jeune Belgique* (1) qui groupe autour d'elle les jeunes écrivains, tout frémissants de produire, de s'élever, de combattre, et dont la sève robuste et l'action de longue haleine, ont été si salutaires à l'émancipation intellectuelle de leur pays. Ce sont eux qui ont délivré la Belgique du fatal servage cérébral qui l'opprimait. Le 30 novembre 1884, (c'est une date à retenir) voulant proclamer hautement qu'ils considèrent André van Hasselt, comme le libérateur et le Père véritable des poètes belges contemporains, ils décrètent une manifestation solennelle en son honneur, et organisent sa première Fête commémorative. En voici le récit emprunté à la revue même de la *Jeune Belgique*, page 129 de son volume de 1884-1885.

« Cent personnes se sont réunies, le dimanche 30 novembre 1884, à trois heures, au cimetière de Laeken pour assister à la remise par les *Jeune-Belgique* d'une palme sur la tombe d'André van Hasselt. Nous avons remarqué parmi les personnes présentes : MM. Edmond Picard, Ruelens, conservateur à la Bibliothèque royale, Braun, le successeur d'André van Hasselt, comme inspecteur général des Ecoles normales ;

(1) Voici au hasard de la plume, les noms des principaux jeunes hommes qui ont contribué successivement pendant près de vingt ans à l'éclat de cette publication : Iwan Gilkin, Albert Giraud, Max Waller, Georges Rodenbach, Maurice Maeterlinck, Valère Gille, Emile Verhaeren, Fernand Severin, Henry Maubel, Octave Maus, Théo Hannon, Georges Eekhoud, Jules Destree, Lucien Solvay, Emile van Arenbergh, Grégoire Le Roy, André Fontainas, Charles van Lerberghe, Auguste Vierset, Francis Nautet, Eddy Levis, Maurice Sulzberger, James van Drunen, Fritz Rotters, Francis de Croisset, Franz Ansel, Robert Sand, Maurice de Waleffe, etc. La plupart sont parvenus à la réputation, quelques-uns à la gloire.

le capitaine Girard, neveu de van Hasselt et Mme Girard ; Léon Lecointe, professeur de mathématiques supérieures à Anvers ; les peintres Knopff, délégué de la Société des XX, Mellery, Slingeneyer, Jean Verhas ; les musiciens Auguste Dupont, François Riga, Léon Jouret, tout le groupe de la *Jeune Belgique* ; Fernand Brouez et Arthur James, représentant la *Société Nouvelle* ; le groupe des rédacteurs de la *Basoche*, parmi lesquels MM. de Tombeur et Luc Malpertuis ; beaucoup de dames, parmi lesquelles : Mlle Jeanne Tordeus. Mme van Hasselt, la veuve du poète, et Mlle Ernestine van Hasselt sa fille, avaient envoyé le matin une corbeille de *primevères*, touchant souvenir pour ceux qui savent que le premier volume de van Hasselt publié à l'époque de ses fiançailles porte le nom de ces fleurs. La veuve est entrée au bras de M. Louis Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque royale et l'historiographe du poète. Georges Rodenbach s'est alors avancé et a prononcé le vibrant discours que voici :

« Messieurs et Mesdames, il y a aujourd'hui dix ans qu'on a couché, ici, dans la terre, le plus grand de nos anciens poètes. Nous avons pensé que c'était chose touchante et glorieuse de venir en ce jour attacher sur son monument funèbre une palme de souvenir. Quoi qu'on en ait dit, nous avons eu toujours pour première tâche de glorifier nos initiateurs et nos aînés. Car, si nous tenons un drapeau de guerre, nous savons aussi le voiler d'un crêpe et l'incliner sur les tombes. C'est ainsi qu'après avoir bataillé pour la gloire vivante de Camille Lemonnier, nous venons maintenant fleurir la gloire morte d'André van Hasselt.

» Vous qui l'avez lu, aimé ou connu, vous savez combien c'était un vrai artiste. Quelle flamme dans ses *Odes*, dans ses *Quatre Incarnations du Christ* ! Quelle harmonie, quelles fortes images allumant de leurs fanaux rouges les lignes parallèles de ses belles strophes lyriques ! Tous les meilleurs écrivains du romantisme : Sainte-Beuve, Emile Deschamps,

Alexandre Dumas père, le grand Hugo lui-même, l'appréciaient et correspondaient familièrement avec lui.

» Ici, au contraire, André van Hasselt qui travaillait seul, fut toute sa vie attaqué, critiqué, nié, méconnu, presque obscur. Notre pays n'a pas l'enthousiasme de ses artistes. Mais lui s'en consolait sans doute, car il dit quelque part :

Tous les vaillants soldats savent que les drapeaux
Déchirés par le fer — sont aussi les plus beaux !

» Et puis il avait foi dans l'avenir — et voici qu'après dix ans, la *Jeune Belgique*, qui ne l'a pas connu, arrive tout debout, toute spontanée, le saluer comme un de ses maîtres, et, cette fois, c'est pour lui la justice, la revanche, l'apothéose !

» Oh ! quelle joie pour cette grande âme disparue si, dans l'au-delà de la tombe, elle peut encore frissonner et sourire à l'hommage des vivants ! Quels regrets cependant de ne pouvoir lui décerner que des glorifications posthumes et des honneurs expiatoires. Mais cela, c'est l'histoire éternelle des poètes. On les croit quelque chose que quand ils ne sont plus rien. Et le symbole en transparaît dans la fable d'Orphée, mis en pièces par les Bacchantes, mais dont la lyre émerge, sur la fuite des eaux, toujours fleurie, et toujours chantante !

» Elle subsiste, elle aussi, la lyre de van Hasselt. Regardez-la — elle est là qui surgit, qui surnage sur des fleuves d'oubli. — Elle vibre encore et vous l'allez entendre, car nous avons pensé qu'au lieu de disperser ici de longues paroles vaines dans le vent, il était plus digne du grand poète de lire devant vous, sur sa tombe, quelques-uns de ses durables vers. »

» Georges Rodenbach donne alors lecture d'une des plus belles pièces de van Hasselt, la *Cathédrale de Cologne*, écoutée dans un religieux silence. Georges Eekhoud dépose ensuite sur la pierre tombale l'objet d'art en fer battu formé de trois

branches de buis, de chêne et de laurier réunies par un ruban portant à ses extrémités les mots : *André van Hasselt*, la *Jeune Belgique*. Ce bouquet est l'œuvre de M. Wuyst, un artiste anversois, soutenant avec honneur la succession artistique de Quentin Metsys. »

Pour arriver à la troisième réparation et à la deuxième Fête commémorative d'André van Hasselt, il faut attendre seize années et la fin du dix-neuvième siècle. Durant cette période de trois lustres passés, le nom et l'œuvre d'André van Hasselt n'ayant fait que croître dans l'admiration générale, les Belges ont pense qu'il était temps de songer à un nouvel hommage, non pas plus éclatant, mais plus solennel. C'est alors qu'un Comité s'est formé pour élever un monument public à la mémoire du poète entrée décidément dans la postérité (1). Une souscription a été ouverte. Elle a

(1) Le Comité du Monument d'André van Hasselt qui a eu des variations diverses et qui a subi des modifications successives, était composé de la façon suivante depuis 1897 : le Dr Emile Valentin, préfet des études à l'Athénée royal d'Ixelles, directeur de la *Revue des Gens de Lettres belges* ; Emile Greyson, directeur général honoraire au Ministère de l'intérieur et de l'instruction publique ; Jules Guillaume, secrétaire-trésorier honoraire du Conservatoire royal de Déclamation et de Musique de Bruxelles ; Fréderic Descamps, professeur à l'Athénée royal d'Ixelles ; Léon Le Grand-Nellen, homme de lettres à Bruxelles ; Valère Gille, bibliothécaire à la Bibliothèque royale de Belgique, à Bruxelles ; Georges Barral, homme de lettres, à Paris ; et Mme Ernestine van Hasselt, trésorière du Comité. La cheville ouvrière a été constamment cette dernière, à laquelle on doit reporter le mérite du but atteint. En publiant la liste des souscripteurs dans la livraison de décembre 1890 (pages 101 et suivantes) de la *Revue des Gens de Lettres belges*, M. le Dr Emile Valentin a dit avec raison : « Nous aurions voulu mieux sans doute. Mais ce n'en est pas moins une victoire dont nous nous réjouissons avec tous les amis de la justice et des lettres, avec la vaillante fille du poète dont on connaît les démarches répétées depuis vingt-cinq ans. » Ajoutons que ce premier résultat acquis pourra en amener un autre plus considérable, dans quelques années, si l'on sait entretenir le feu sacré et trouver quelques combinaisons agréables et fructueuses comme nous aimons le faire à Paris. On pourrait alors aboutir à l'érection d'un grand monument digne de Bruxelles, de la Belgique, d'André van Hassel et des glorieux poètes de l'heure actuelle. La publication du présent recueil y aidera certainement. Une telle entreprise honorerait tout le monde.

GEORGES BARRAL.

produit environ 1500 francs dont une moitié a été employée à l'erection du beau medaillon de bronze, dû au sculpteur Arthur Craco, et placé par les soins de l'aimable et importante commune de Saint-Josse-ten-Noode, sur l'exterieur de la maison, portant le numéro 13, de la rue baptisée par le Conseil communal du nom même du poète. Le surplus de cette somme a été employée à la publication des plus belles pièces prises dans l'œuvre poétique d'André van Hasselt et constituant le présent volume.

Ce médaillon commémoratif dont une reproduction réduite orne la couverture de ce livre, a été inaugure par une belle matinée ensoleillee du dimanche 21 janvier 1900, en présence de la famille, d'un nombreux public d'amis et d'admirateurs, par le Conseil communal de Saint-Josse-ten-Noode, ayant à sa tête en costume d'apparat, son éminent bourgmestre actuel, M. Henri Frick, l'un des plus éloquents avocats du barreau de Bruxelles, et l'un des esprits les plus éminents de Belgique. Voici le discours prononcé par ce dernier, au nom de l'administration et des autorités de ce grand faubourg autonome de Bruxelles où le poète vécut de longues années et rendit le dernier soupir.

Mesdames, Messieurs,

La modeste cérémonie à laquelle vous êtes conviés n'a point l'ampleur d'une apothéose : c'est un premier devoir de justice, rendu à un poète qui n'a pas reçu de ses contemporains une juste part de gloire et de reconnaissance.

La commune de Saint-Josse-ten-Noode est heureuse d'avoir pu donner, par son concours officiel, à quelques admirateurs du talent, aidés de la collaboration d'un excellent artiste, M. Arthur Craco, (1) le moyen d'être les premiers à honorer

(1) M. Arthur Craco, né à Saint-Josse-ten-Noode, le 31 mai 1866, est un des artistes les plus distingués de la nouvelle école, si remarquable, de sculpture belge. Son talent original et vigoureux s'est prodigué plus spécialement sur des œuvres polychromes d'une réelle saveur. Il a débuté en 1893 au Salon triennal des

André van Hasselt par un témoignage public de souvenir et de gratitude.

N'accusons point cependant la seule indifférence des hommes du retard subi par ce commencement de réparation publique au mérite méconnu. André van Hasselt est arrivé dans un moment peu favorable à l'éclosion de la poésie. Né à Maestricht, le 4 juin 1806, il débuta en 1826, dans le dernier *Almanach belge* qui ait été publié. En 1834, il lançait son premier volume, les *Primevères*, inspiré, dit Eugène Van Bemmel, des tendances de l'école romantique française. Mais les préoccupations politiques de notre jeune nationalité encore chancelante absorbaient les esprits.

Le poète est peu écouté, lorsqu'il chante le printemps et l'amour, à l'heure où le sol tremble sous le poids des canons, et que les appels guerriers du tambour ont apeuré les oiselets du bocage. Galatée — n'eût pas manqué de dire un classique — ne fuit plus vers les saules avec le désir d'être vue et rejointe par Tircis : c'est Mars qui la poursuit, et le chœur des nymphes cède la place au sanglant cortège de Bellone.

Mais, comme le constate son biographe, que nous venons de citer, van Hasselt était un laborieux et un persévérant. Il croyait à la possibilité d'une littérature, d'une poésie belge : il avait le patriotisme et la foi ! Ses œuvres, écrites en un style impeccablement français, étaient empreintes d'un

Beaux-Arts, à Bruxelles, avec un projet de maître-autel et une décoration complète d'église, peinture et sculpture, qui firent sensation et le mirent en vedette. Il a participé ensuite aux expositions de la Libre Esthétique et d'un grand nombre de Cercles d'art, en Belgique et à l'étranger. Ses principales œuvres sont : Les *Soirs* (frise décorative) ; la *Montée au Calvaire* (vitrail) ; la *Vision* (ivoire et bronze) ; *Hamlet et Ophélie* (ivoire et bronze) ; l'*Orchidée* (ivoire et bronze) appartenant au Musée de Tervueren ; le *Lierre* (bronze) appartenant à l'État belge, et placé dans le Jardin botanique de Bruxelles ; l'*Annonciation* (groupe en ivoire et bronze) ; *Roméo et Juliette* (bas-relief en céramique) ; le *Médaillon d'André van Hasselt* (bronze) ; le *Grand Arcane* (bas-relief monumental en céramique). En outre, Arthur Craco a exécuté un nombre considérable de dessins, portraits, gravures à l'eau forte, disséminés dans les collections particulières de son pays et du dehors. G. B.

esprit profondément national. En les lisant, on sent que la Belgique n'est pas une simple division géographique, tracée sur la carte d'Europe à la pointe du sabre ou de la plume : c'est une entité ; c'est une intelligence servie par un corps robuste et sain.

Van Hasselt fut bien de cette race belge, à la fois gauloise et germanique, enthousiaste de la forme et admiratrice de l'idée. En étudiant ses écrits, il semble parfois qu'on y découvre la pensée de Goëthe sertie dans le verbe d'or de Victor Hugo. Dans le grand nombre de ses œuvres, arrêtons-nous un instant à sa dernière, « *Les quatre Incarnations du Christ* (1872), » qui fut celle où il s'est le plus élevé. La forme atteint, chez » van Hasselt, presque à la perfection ; les secrets les plus » délicats du rythme lui sont connus, et sa poésie est une » musique. On se laisse bercer par l'harmonie du vers à tel » point qu'on oublie parfois de se préoccuper du fond. Aussi » a-t-il triomphé dans ses *Etudes rythmiques* et dans ses tra- » ductions d'opéras, qui sont des chefs-d'œuvre de difficulté » vaincue. »

Mais laissons aux poètes le soin de louer, comme il le mérite, un des plus brillants de leur pléïade.

Il appartient au magistrat communal de dire par quels liens plus intimes se rattache le poète aujourd'hui glorifié à notre cher Saint-Josse-ten-Noode.

Nos registres de population, où se succèdent, dans une démocratique égalité les noms inconnus et les noms glorieux, nous apprennent qu'André-Henri van Hasselt, inspecteur général des écoles normales, époux de dame Joséphine-Pauline-Marie Héris, citoyen naturalisé, né le 4 juin 1806, vint se fixer à Saint-Josse, venant de Bruxelles, le 5 février 1856. Nos concitoyens se rappellent avec quelle activité il se mêlait à nos œuvres locales. La Société des Hospitaliers, cette ancêtre de la belle institution de la Croix-Rouge, n'eût point de membre plus assidu. C'est ainsi que van Hasselt acquit chez nous droit de bourgeoisie. Nous le perdîmes le 1er décembre 1874.

Il fallut bien des années pour qu'un premier témoignage d'admiration lui fut officiellement rendu : son nom fut donné à une de nos voies nouvelles. C'est le 28 juillet 1897 que, pour la première fois, l'idée de la manifestation d'aujourd'hui fut soumise au Conseil communal, et accueillie avec empressement Et maintenant, pour achever cet exposé trop rapide et — je le crains — trop administratif, des titres de notre glorieux concitoyen à la reconnaissance publique, rappelons ce qu'il disait lui-même des génies trop longtemps oubliés. S'adressant à Gérard de Saint-Trond, le sublime architecte, un Belge encore, qui attend sa glorification, van Hasselt s'écriait :

C'est ta patrie aussi que le sol où nous sommes,
Viens ! nous t'avons fait place auprès de nos grands hommes,
Empereurs et savants, artistes et guerriers.
Sous le dais lumineux où leur splendeur rayonne,
O Gérard de Saint-Trond, viens chercher ta couronne
Et ton socle de bronze et ta part de lauriers !

Grossis les noms vivants de leurs légions mortes,
Viens ! la Belgique t'ouvre à deux battants ses portes,
Et, fier des souvenirs que j'évoque à ses pieds,
Je dépose ces vers sur l'autel de ta gloire,
Moi, qui glane partout dans les champs de l'histoire
Ma gerbe aux épis d'or des grands noms oubliés.

Immédiatement après ces paroles longuement applaudies, M. Léopold Rosy, au nom de la rédaction du journal littéraire et artistique *Le Thyrse*, (1) a prononcé le discours suivant :

(1) *Le Thyrse* est le titre de la revue littéraire qui a pris la succession de la *Jeune Belgique*, dont les collaborateurs, parvenus à la maturité, ont cessé la publication, pour se livrer à des œuvres de longue haleine. Cette revue a groupé autour d'elle toute une nouvelle génération de jeunes hommes, pleins de talent et

MESDAMES, MESSIEURS,

Notre camarade Julien Roman, qui devait représenter *Le Thyrse* à cette cérémonie, s'étant trouvé subitement indisposé, il m'est echu l'honneur de prononcer au nom de notre jeune phalange quelques paroles à la mémoire du beau poète que fut van Hasselt

Qu'on veuille m'excuser, si, mal peut-être, avec trop peu de force, je vais traduire nos sentiments d'admiration grande et de franche reconnaissance : mais je ne m'attendais pas à pareille tâche, et je ne m'y suis pas préparé.

Pour parler d'un poète de l'envergure de van Hasselt, il eut fallu au préalable avoir relu son œuvre, afin de se remémorer toutes ses qualités, nombreuses, et toutes ses beautés D'autres voix, plus autorisées que la mienne, ont fait et feront encore l'éloge de l'ecrivain des *Etudes rythmiques* ; mais il nous appartenait à nous, les jeunes de la littérature, de venir à cette occasion, apporter à van Hasselt l'hommage de notre gratitude au protagoniste du Romantisme en Belgique, Romantisme dont nous sommes nés

Qu'on me permette donc de répeter ce que j'écrivais dernièrement dans *Le Thyrse*, lorsqu'il fut question d'ériger un monument :

« Van Hasselt vécut à cette époque dont l'évocation éblouit notre imagination, à cette époque où Victor Hugo, fustigeant la Doctrine, revolutionnait l'Art et en donnait une formule

de fière volonté. Leur esprit est moins combattu, mais ils semblent tout aussi épris d'art, de beauté et de poésie, que leurs aînés. Ils procèdent par la publication de vers, d'études de critique, de philosophie et de mœurs. Ils ont ajouté à leur programme des séries de conférences publiques avec audition de musique et de poésie. Fondé le 1er mai 1890, le *Thyrse* a déclaré aussitôt qu'il n'était pas créé dans le but de devenir la revue d'une école, ni celle d'une secte intransigeante et pontifiante. Son programme de libre arbitre laisse à chacun la plus entière latitude. Son comité de rédaction est ainsi composé à l'heure présente : André Baillon, Léon Ery, Georges Lebacq, Emile Le Jeune, Gaston-Denys Perier, Léopold Rosy, Pol Stiévenart, Charles Viane.

nouvelle. C'était le temps des fougueux enthousiasmes, des juvéniles ardeurs pour des idées neuves, ce temps que nous regrettons sans le pouvoir ressusciter, hélas! Nous sommes veules, sans énergie : le Romantisme nous aveugle de sa lumière éclatante encore, et nous ne trouvons pas dans nos veines, même le courage nécessaire pour donner à l'heure actuelle un soupçon de brillant, un semblant de poli. Le public admire encore les auteurs médiocres et les feuilletonistes infames, qui ne se font pas faute de profiter de cet état d'esprit, et les vrais, les beaux poètes restent dans l'ombre.

» Si, par hasard, on tente d'en faire sortir l'un d'eux, fut-il van Hasselt, d'étroites et injustifiables hostilités font échouer les projets. Mais .. passons.

» Dans la noble pléiade dont le Romantisme s'honore, van Hasselt est un des poètes les plus beaux, et cette appréciation élogieuse, ce n'est pas nous qui l'émettons — par chauvinisme... D'autres l'ont placé au premier rang des écrivains du siècle. Les débuts de ce doux rêveur datent de 1834, quand il donna : *Primevères*. Ses *Poésies* furent publiées en 1852. Jusque-là, ses œuvres se ressentent de l'exagération des formules romantiques, tout en possédant de solides qualités. Ce ne fut, cependant, que dans ses *Études rythmiques* qu'il affirma nettement sa personnalité. La banalité des livrets d'opéra, la médiocrité des vers mis en musique l'avaient frappé et il conçut le projet d'approprier aux sons musicaux les ressources de sonorité de la langue. C'était une entreprise hardie que Castil Blaze avait préconisée et dont van Hasselt sortit vainqueur. Si l'on examine la monotonie de la langue française, où l'accent tonique est si peu marqué, on conviendra que notre poète eut plus d'une difficulté à vaincre, et, si l'essai qu'il tenta n'a plus été repris dans la suite, la conclusion à tirer de ce fait est tout à l'avantage de van Hasselt : il réussit là où d'autres n'osèrent pas s'aventurer.

» Le poème : *Les quatre Incarnations du Christ*, quoique étant le chef-d'œuvre de van Hasselt, n'est pas son ouvrage le plus connu. Il suffirait, pourtant, à la renommée de son

auteur. « C'est la haute philosophie religieuse — disait Emile Deschamps — revêtue des charmes de la prosodie savante et ciselée. » C'est une œuvre bien personnelle dont notre pays peut s'enorgueillir et qui s'écarte par le fond et par le métier de toutes celles de nos voisins du sud.

» Van Hasselt possède au plus haut point le don du rythme auquel il joint celui d'une imagination variée et d'un style soutenu. »

...Et c'est pour saluer ce noble poète, qui vécut à une époque où la Belgique était encore plongée dans l'obscurantisme des idées de l'Empire et de la Restauration, que nous avons tenu à nous associer à cette manifestation sympathique.

Pour humble que puisse être notre participation, elle n'en est pas moins de toute sincérité et d'enthousiasme, car nous sommes fiers d'avoir un ancêtre littéraire de la taille du poète des *Quatre Incarnations du Christ*, — et nous sommes heureux de pouvoir l'affirmer publiquement!

A la suite de cette belle évocation de la jeunesse, M. Jules Guilliaume, l'un des derniers amis survivants d'André van Hasselt et compagnon de sa vie, a pris la parole dans les termes suivants :

MESDAMES, MESSIEURS,

La famille du grand poète André van Hasselt et quelques uns de ceux qui s'honorent comme moi d'avoir été parmi les témoins de sa vie, ont bien voulu me confier la mission de remercier le Conseil communal de Saint-Josse-ten-Noode de ce qu'il a fait et de ce qu'il compte faire encore pour perpétuer et populariser le souvenir de l'une de nos illustrations nationales, et de féliciter les promoteurs de la cérémonie qui nous rassemble dans une même communion d'idées, d'avoir accompli un acte de justice et de réparation.

Vous savez, en effet, que van Hasselt a été un méconnu pendant toute sa longue carrière. Il n'a pas eu seulement à lutter contre l'indifférence de la « majorité compacte », il partageait

en cela le sort commun à tous ses confrères ; car la foule qui ne lit pas de vers acclame volontiers nos musiciens, s'intéresse à nos peintres et à nos sculpteurs, mais elle ignore jusqu'aux noms des ciseleurs de la pensée. Il a été méconnu par l'élite de la société, à tel point que, dans un cercle voué spécialement à l'art et à la littérature, un conférencier français fit un jour applaudir, deux heures durant, des vers d'un anonyme, et surprit fort la plupart de ses auditeurs en leur révélant que cet anonyme était l'un de leurs compatriotes. Il a été méconnu moins innocemment par les jurys des concours quinquennaux qui s'ingénièrent, pendant vingt-cinq ans, à trouver les moyens de ne pas décerner le prix de littérature française à l'auteur des *Quatre Incarnations du Christ* et des *Etudes rythmiques*, deux chefs-d'œuvre qui, partout ailleurs, auraient suffi à eux seuls pour immortaliser leur créateur et auraient semblé dignes des plus glorieuses récompenses. Il a été méconnu par le Gouvernement qui, non content de l'exclure de la classe des lettres de l'Académie où sa place était marquée, ne se décida à lui conférer l'Ordre de Léopold que trois ans après sa nomination dans la Légion d'honneur dont il ne fut autorisé à porter les insignes qu'au bout de plusieurs mois d'attente, sous prétexte qu'il n'y avait pas eu accord préalable entre les cabinets de Paris et de Bruxelles.

Sans doute, cette méconnaissance générale ne fut pas aussi complète que celle d'un grand journal bruxellois qui lui consacra un article nécrologique de deux lignes, ainsi conçu : « Le défunt s'occupait de poésie et de littérature. » Mais devant la dépouille mortelle du poète que tenaient en si haute estime Victor Hugo, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Emile Deschamps, Théodore de Banville, pour ne citer que les plus illustres, le peintre De Keyser, alors président de l'Académie, avait raison d'affirmer que van Hasselt a été mieux connu et mieux apprécié des meilleurs juges de l'étranger que de ses propres concitoyens. « Je le répète souvent, lui écrivait un jour l'ancien directeur du Conservatoire de Bruxelles, François Fétis, la Belgique ne sait pas assez

combien vous l'honorez par vos travaux. » Et le savant M. Delboeuf l'appelait un poète dont sa patrie n'était pas assez fière.

Pour la bonne renommée du pays, il y avait donc un devoir à remplir, une dette à acquitter. Ignoré ou méconnu pendant sa vie, le maître disparu ne pouvait rester enseveli à tout jamais dans le linceul de l'oubli. Trois ans après sa mort, des mains pieuses prirent soin de recueillir ses œuvres complètes et de les livrer à la publicité. Deux ans plus tard, une cérémonie touchante réunissait, un soir d'été, dans le cimetière de Laeken, un cercle d'amis et d'admirateurs : des artistes, peintres ou musiciens, quelques rares écrivains, s'inclinaient devant le tombeau élevé par la tendresse conjugale à la mémoire de l'époux et du père, afin qu'il y reposât côte à côte avec les deux fils qui lui avaient été enlevés prématurément. Un poète — c'était encore un étranger — s'étonna qu'une statue n'eût pas été érigée en l'honneur d'un écrivain d'une si haute valeur et demanda que la rue Saint-Lazare où il avait passé les vingt dernières années de son existence reçut le nom de rue André van Hasselt. Le double vœu de Ludwig Wihl ne fut pas entendu alors, peut-être parce qu'il avait été formulé en allemand : mais la voix étouffée par les larmes ne resta pas tout à fait sans écho, du moins au-delà de nos frontières : le Conseil communal de Maestricht donna à l'unanimité et par acclamation le nom de Quai van Hasselt à la rue où il était né et où il avait grandi.

Le dixième anniversaire de sa mort fut célébré d'une manière moins intime que ne l'avait été l'inauguration de son tombeau. Une manifestation fut organisée par le groupe des écrivains qui s'intitulaient la *Jeune Belgique* parce que pour eux notre passé littéraire ne remontait pas au-delà de l'an de grâce 1880. Malgré l'anachronisme, ils avaient consenti à ouvrir exceptionnellement les portes de leur Panthéon au plus grand de nos *anciens* poètes, à l'auteur du premier recueil de poésies imprimé en Belgique après la révolution de 1830, et à rendre un hommage solennel à l'un de leurs ancêtres préhistoriques.

Il y a dix ans seulement que l'un des vœux exprimés par Ludwig Wihl fut en partie exaucé : le nom d'André van Hasselt fut donné à une rue nouvelle de Saint-Josse-ten-Noode. C'était un commencement de consécration officielle. Le Conseil communal ne s'en tint pas là : dans sa séance du 2 août 1897, il admit le principe de l'érection d'un monument à la mémoire du poète, comme la commune d'Ixelles avait élevé un monument à l'auteur de la *Légende d'Uylenspiegel*, et baptisé l'une de ses rues du nom de Charles De Coster. En attendant que ce projet reçoive son exécution, le Conseil a accueilli favorablement la requête de Mme Ernestine van Hasselt dont la piété filiale a fait de la glorification de son père l'une des tâches principales de sa vie, et il a voté le crédit nécessaire pour qu'une plaque commémorative fût placée dans la rue qui porte le nom du poète.

Un autre monument, moins pompeux, mais tout aussi durable que le marbre ou le bronze, sera dédié à la mémoire d'André van Hasselt ; car on annonce la prochaine publication d'un volume de ses œuvres choisies dans la *Collection des Poètes français de l'Étranger*, éditée à Paris sous l'intelligente direction de M. Georges Barral.

Après un quart de siècle, l'heure de la justice est enfin venue. La Commune a donné l'impulsion et l'élan. Le Gouvernement et le public tiendront sans doute à honneur de suivre l'exemple, sans attendre que de nouvelles leçons de patriotisme nous viennent du dehors ; par un symbole qui parle aux yeux de la foule, ils montreront que si nos grands hommes sont parfois méconnus, ils ne sont pas oubliés, et que la Belgique sait, comme la mère des Gracques, être fière de ses enfants.

De longs applaudissements soulignent ces beaux éloges, et décèlent dans la foule attentive, cette sensation, qui doit être retenue, qu'elle saisit fort bien l'importance et la valeur de cette manifestation consacrée uniquement à la gloire d'un simple écrivain.

Sur les instances de Mme Ernestine van Hasselt et de ses

deux enfants, M. Francis et Mlle Andree, nous avions préparé le matin même, pour remplacer à l'occasion un des orateurs annoncés, et qui aurait pu manquer au dernier moment, l'allocution suivante. Nous n'avons pas eu besoin de la prononcer, chacun ayant été exact à l'appel. Toutefois, nous l'ajoutons ici aux discours précédents pour compléter l'hommage, et parce qu'il est tout naturel que la France qui a été la première à honorer van Hasselt, de son vivant, ne soit pas absente à l'heure solennelle de la glorification posthume.

MESDAMES, MESSIEURS,

Après les éloquentes paroles que vous venez d'entendre et d'applaudir, permettez à la voix modeste d'un étranger de s'élever pour adresser son salut à celui que vous exaltez si noblement. Ce salut d'ailleurs est celui de la France. Elle réclame un peu André van Hasselt, comme sien, car il a manié magnifiquement sa langue, et elle l'en a récompensé en lui donnant l'étoile de la Légion d'honneur. Vous savez avec quel soin jaloux nous honorons nos poètes, depuis les inoubliables funérailles d'Hugo. A Paris, on voit se dresser partout, dans nos jardins ombreux, dans nos squares fleuris, sur nos quais et nos boulevards verdoyants, au milieu de nos places publiques, les bustes ou les statues de ceux que la mort à pris. Vivants, ils illustrent nos Académies, et on les porte aux plus hautes fonctions, on les introduit dans les grands Conseils du Gouvernement, au même rang que les hommes politiques et les généraux les plus fameux. C'est que le monde, de tout temps, a été inspiré, subjugué par la poésie, avant et depuis Homère jusqu'à André van Hasselt et Hugo. Permettez-moi de vous citer un exemple récent et typique. Il y a quelques mois, à Paris, au vieux Collège de France, M. Izoulet, professeur de philosophie sociale, ouvrait son cours en présence d'une assistance nombreuse. En parlant des civilisations, il émit ce jugement : « Les poètes éveillent et déterminent les états d'âme d'où naissent les mœurs et les lois. Comme le nid

se profile dans le rêve, avant de se construire dans la ramée, ainsi la cité s'ébauche dans la méditation des poètes philosophes avant de se parachever dans l'histoire. » A ces mots les bravos éclatèrent de toutes parts. Sully-Prudhomme était présent On se le désigna, et tous les auditeurs, hommes et femmes — se levèrent et lui firent une longue ovation.

Je constate avec joie qu'en Belgique, vous suivez notre exemple. Vous savez aussi glorifier chez vous ces grands inspirateurs de la pensée humaine. La Commune de Saint-Josse-ten-Noode qui déjà a édifié une fontaine monumentale à la mémoire du poète Hauwaert, s'honore une seconde fois en érigeant dans la rue même qu'elle a dénommée *André van Hasselt*, une durable effigie de bronze au chantre immortel des *Quatre Incarnations du Christ*. Ce haut poète méritait doublement de vous cet hommage tardif, mais éclatant, car dans ses odes, il a exalté les Belges et la Belgique dans des strophes admirables. Vous les connaissez toutes. En voici deux devenues classiques :

Au milieu des campagnes vertes,
S'épanouissent nos Cités,
Comme de grandes fleurs ouvertes,
Resplendissantes de clartés :
Les unes au flot des rivières
Baignent leurs tours hospitalières,
Les autres au flot de la mer ;
Toutes ont des cloches joyeuses,
Dont les urnes harmonieuses
Versent leur musique dans l'air.

Nos villes, à l'étroit dans leurs vastes murailles,
Mères fécondes, font de l'or dans leurs entrailles.
Nos fils ont la vigueur, nos filles la beauté.
Et tous ont ce trésor, le plus cher que le monde
Ait reçu de ta main profonde,
Toi de qui tout nous vient, Seigneur, — la liberté !

Mesdames et Messieurs, en écoutant ces beaux vers, imaginez-vous que par ma bouche, c'est la voix elle-même de votre glorieux compatriote, André van Hasselt, que vous avez entendue, pour vous célébrer et vous remercier !

GEORGES BARRAL.

La vie et l'œuvre

D'ANDRÉ VAN HASSELT

LA VIE ET L'ŒUVRE

d'André van Hasselt

par

JULES GUILLIAUME (1)

André-Marie van Hasselt a été l'initiateur du mouvement littéraire qui suivit en Belgique la Révolution politique de 1830.

Né à Maestricht le 5 janvier 1806, il eut le hollandais pour langue maternelle, et n'apprit que tardivement à lire le français. Il appartenait ainsi à la race germanique par sa naissance et aux races latines par son éducation. Il résumait ainsi en lui la nature complexe d'un peuple placé, comme il l'écrivait lui-même dans l'une de ses préfaces « entre les trois grands foyers éclairant le monde, c'est-à-dire l'Allemagne qui engendre et enfante les idées, la France qui les façonne et les polit, l'Angleterre qui les met en pratique et les répand sur le globe ».

Après avoir terminé ses humanités dans sa ville natale, il suivit les cours de l'Université de Liége ; mais à la suite d'une mutinerie d'étudiants, il prit ses inscriptions à la faculté de droit de l'Université de Gand. L'enthousiasme de Byron pour l'affranchissement de la Grèce passionnait alors l'Europe entière ; toutes les lyres résonnaient de *Messéniennes*. Le jeune bachelier débuta par un chant hellénique en l'honneur de Canaris qui fut suivi d'une dizaine d'autres, sans préjudice d'odes, de ballades et de romances dans le style pseudo-clas-

(1). — D'après l'étude abondamment documentée : *André van Hasselt, sa vie et ses travaux*, par Louis Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque royale de Belgique, (1 vol. in-8°, 392 pp. Bruxelles, 1877), — et d'après les communications de Mme Ernestine Van Hasselt et de M. Jules Van Hasselt, membre du Conseil communal de Maestricht, la fille et le neveu d'André van Hasselt (janvier 1901).

sique de l'époque. Presque tous ces premiers-nés ont été condamnés, trop sévèrement peut-être par l'auteur, à l'oubli dans les limbes de la presse quotidienne.

Une fois en possession de son diplôme de docteur en droit, André van Hasselt revint immédiatement à Liége pour y prêter serment devant la Cour d'appel. Il eut pour parrain le fameux avocat Teste qui depuis... Mais rien ne lui plaisait moins que la carrière du barreau, si ce n'est celle de l'enseignement, l'une et l'autre trop fatigantes d'ailleurs pour sa constitution débile. Incertain quant au choix d'une profession, il continua à se livrer à des études historiques et littéraires. Sous l'influence des *Odes et Ballades* et des *Orientales*, dont il salue l'apparition dans sa pièce *Vasco de Gama* (1) dédiée à Victor Hugo, il abandonna en 1829 les alexandrins « en corset » et pratiqua le vers brisé. Le futur auteur des *Études rythmiques* considérait alors le déplacement de la césure et l'enjambement comme l'alpha et l'oméga de toute réforme prosodique.

Il s'était proposé d'écrire, dans la manière de Walter Scott, une série de romans sur l'histoire de sa patrie. Le premier était presque achevé, les autres auraient été successivement publiés. Un drame tiré des annales de la Révolution des Pays-Bas au XVIe siècle était destiné à un théâtre de Bruxelles. Avant tout, son recueil de poésies — *Odes*, *Romances*, *Ballades* — aurait dû paraître en novembre 1830. De brillantes perspectives s'ouvraient devant lui. Le gouvernement lui avait offert, par l'organe du gouverneur du Limbourg, le choix d'une division au ministère de l'intérieur pour s'y livrer à une occupation en rapport avec ses goûts. Son choix fait, il se rend à Paris, en mai 1830, pour y voir, avant de se lier définitivement, Victor Hugo, Charles Nodier, Sainte-Beuve, et quelques autres écrivains illustres avec lesquels il

(1). — Toutes les pièces de poésies citées dans cette notice sont reproduites dans le présent recueil. Pour les trouver aisément, il suffit de se reporter à la pagination de la table des matières et à leur titre réciproque.

était entré en relation. Ce voyage achève sa conversion à l'école romantique dont sa personnalité ne parvient à se dégager complètement que dans les ouvrages de sa pleine maturité.

Sur ces entrefaites, les événements politiques s'étaient précipités. La Belgique avait suivi l'impulsion de la Révolution française de juillet. Par suite du démembrement du royaume des Pays-Bas, André van Hasselt se trouve enfermé dans sa ville de Maestricht, bloquée par les volontaires belges et mise en état de siège par la garnison hollandaise. Il avait espéré que les Belges ne renonceraient pas à leurs droits sur sa ville natale. Mais le traité de novembre 1831, en enlevant à la Belgique une partie du Limbourg et du Luxembourg, le déclara du même coup sujet hollandais. Ses sympathies ouvertes pour la Révolution l'exposaient aux insultes d'officiers qui menaçaient de le cravacher en pleine rue. Il resta trois mois sans sortir de chez lui autrement que la nuit.

C'était l'écroulement de tous ses projets d'avenir. Dans ce « trou anti-litteraire » il fut obligé de renoncer à écrire en français, sous peine d'être taxé de *gallomanie*. A partir de ce mois de novembre 1831, il cessa tout travail. Dans un accès de découragement, il jeta au feu son drame inachevé et son roman dont il ne garda que les deux premiers et les trois derniers chapitres. Plus tard seulement il se reprit et fit de nombreuses corrections à son recueil de poésies. Beaucoup de pièces nouvelles sur les événements politiques dont l'Europe avait été le théâtre depuis vingt mois prirent place dans le manuscrit. « Mais le recueil ne pourra pas paraître à cause de cela même, parce que j'aurais moins de regret à anéantir le volume entier qu'à retrancher les pièces politiques que je regarde comme ce que j'ai fait de moins mauvais jusqu'à ce jour. De cette manière, tout avenir littéraire est désormais fermé ici pour moi. »

Ses parents possédaient une fortune qui, à Maestricht, lui assurait une position indépendante ; mais dans une capitale, elle ne lui aurait pas permis de se livrer à sa vocation. Son frère lui proposait de fonder en commun une savonnerie

dont le succès paraissait assuré. Ce projet l'engage à se remettre à l'étude de la langue hollandaise qu'il négligeait depuis six ans. Il traduit dans cet idiome le *Fiesque* de Schiller et une assez grande quantité de poésies.

Un de ses amis le met en rapport avec un éditeur de La Haye pour l'impression de son recueil, un volume d'environ 325 pages, à des conditions assez avantageuses. Seulement le libraire veut qu'il élimine ou change en poésies hellenïques les pièces politiques composées dans le cours des dernières années. « Bien que, pour ce qui concerne mes intérêts personnels, je suis loin d'avoir à me louer de la Révolution belge, c'est là un travail que je n'aborderais qu'avec une extrême répugnance. » Le mois suivant, il rompt les négociations. « Mon homme devenait si exigeant et manifestait si ouvertement l'intention de m'exploiter, que je l'ai envoyé planter ses choux. Croyez-vous qu'il lui fallait des vers sur la fameuse campagne des dix jours? »

André van Hasselt entrevoit alors la possibilité de se faire imprimer à Bruxelles où il aura au moins l'avantage de pouvoir laisser dans son recueil tout ce qu'il a écrit sur la Pologne et notamment son ode enflammée *Aux Polonais*. « Ce sont les pièces les moins mauvaises de mon livre. Quant aux morceaux inspirés par la Révolution belge, je les ai retranchés de moi-même, parce qu'il m'a paru que, même dans la position où je me trouve, ce serait une impardonnable ingratitude de ma part de mettre au jour ces iambes pleins de colère contre le roi Guillaume. Guillaume ne m'a pas fait de mal : au contraire, il me voulait du bien, et s'il ne m'en a pas fait, c'est que les événements de 1830 l'en ont empêché. »

Un autre motif encore l'attirait à Bruxelles. Pour cultiver les deux genres de littérature qui avaient ses préférences, le roman historique et le drame, il aurait dû avoir à sa disposition de grandes Bibliothèques comme on n'en rencontre que dans les capitales. Faute de documents, il s'était arrêté court au milieu de son drame *Barneveld*. Pour celui-ci, comme

pour son *Philippe-Egalité*, il aurait dû feuilleter de vieux livres, lire des pamphlets, fouiller cette double mine historique de 1618 et de 1789. Son intention était d'écrire ses deux drames en hollandais et en français. « Ce sera, dit-il, une chose curieuse de laisser deviner à la critique dans quelle langue ces ouvrages ont été conçus. » Voilà quelles raisons l'engageaient à invoquer le bénéfice du traité des vingt-quatre articles reconnaissant comme citoyens belges tous les habitants de la partie cédée du Limbourg, et à s'établir dans le nouveau royaume s'il y trouvait une position touchant par quelque côté à la littérature, ou qui l'attachât au département de l'instruction publique ou à l'inspection des études. Depuis longtemps il serait venu visiter Bruxelles, s'il avait pu obtenir l'autorisation de quitter Maestricht. Mais il n'était permis à personne de sortir de la ville pour plus d'un jour. Encore fallait-il être bien noté de la police militaire. Quoiqu'il fût, pour ainsi dire, gardé à vue, il fit demander cette faveur par un confrère en Apollon, auquel il avait rendu le service de corriger de méchants vers et qui était le factotum du général en chef. Au bout de six semaines de réflexion, le lieutenant général lui fit répondre « qu'il était fâché de devoir refuser, mais qu'il y avait des raisons plus que suffisantes pour l'empêcher, non pas de sortir de la ville, mais d'y rentrer. »

Il resta ainsi plus de deux ans muré dans sa « grande cage de pierre », n'ayant d'autre alternative que d'abandonner la carrière littéraire ou de s'expatrier. Cette question de *to be or not to be* reçut heureusement une solution conforme à ses désirs.

* * *

A la suite des démarches de quelques écrivains, le ministre de l'intérieur Charles Rogier qui aurait écrit lui-même à André van Hasselt sans la crainte de le compromettre, chargea l'ami le plus intime du poète de l'engager à se fixer

à Bruxelles. Il y trouverait en arrivant un emploi qui lui donnerait presque pas de besogne, plutôt un simulacre d'emploi lui procurant douze à quinze cents francs jusqu'à ce que, avec l'aide du Gouvernement belge, il eût publié son recueil ; aussitôt après une pension d'encouragement lui serait accordée. — « Qu'il vienne tout de suite, avait ajouté le ministre. Je lui assure une place, dussé-je le rétribuer sur mes appointements en l'attachant à mon Cabinet, c'est-à-dire en lui laissant tout loisir d'écrire à son aise. »

Devant une invitation aussi pressante, André van Hasselt n'hésita pas un instant à brûler ses vaisseaux et à renoncer à la fabrication de savons mous et durs. Le ministre l'accueillit de façon charmante. Mais ce fut seulement trois mois plus tard que ses promesses séduisantes reçurent un commencement d'exécution. André van Hasselt fut adjoint sans traitement au Conservateur de la Bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, pour former le catalogue provisoire de cette riche collection. Il s'établit alors dans un petit appartement de la rue des Douze-Apôtres, loué en commun avec Louis Alvin, son fidèle Achate et le sculpteur Louis Jéhotte, retour de Rome. Ce fut bientôt un centre où se réunissaient des écrivains et des artistes, Philippe Lesbroussart, leur aîné, le critique Eugène Robin, les peintres Eugène Verboeckhoven, Gustave Wappers, Henry Leys, une demoiselle Poulet, prosatrice de talent, le musicien Albert Grisar dont la romance *La Folle* venait de faire son tour d'Europe, beaucoup d'autres encore qui ont laissé des traces moins brillantes. En riant, ils appelaient cela leur Cénacle.

Un an après son arrivée dans la capitale de ses rêves, André van Hasselt obtint une indemnité qui pouvait s'élever annuellement à quinze cents francs, à charge de rechercher dans les archives du royaume et dans les manuscrits de la Bibliothèque de Bourgogne les documents intéressant les lettres, les sciences et les arts, et d'en faire chaque trimestre un rapport au ministre de l'intérieur. En dehors de ces attributions officielles, il collaborait activement aux revues qui

essayaient dès lors de combattre l'indifférence du public pour la littérature nationale. Il leur envoyait des contes et des nouvelles, des traductions de ballades allemandes, des poésies qui préparaient la publication de son recueil. Un subside lui ayant été accordé pour couvrir les frais d'impression, le manuscrit ballotté entre Paris et La Haye finit par voir le jour à Bruxelles. Dans une courte préface, l'auteur annonçait la composition d'un volume de satires sous le titre de : *Hommes politiques et Hommes littéraires en Belgique.* Il n'en est resté d'autre vestige que l'ode frémissante : *Sur un recueil de satires politiques* qu'il publia douze ans plus tard.

L'apparition des *Primevères*, le premier recueil de poésies qui voyait le jour dans la Belgique indépendante, ne fut pas sans être remarqué par les quelques personnes qui formaient alors le public littéraire. La critique accueillit l'ouvrage avec une faveur mitigée. Les classiques qui étaient en majorité lui reprochaient son romantisme et les romantiques accusaient l'auteur d'imiter insuffisamment Victor Hugo : trop hardi pour les uns il ne l'était pas assez pour les autres. La vérité, c'est qu'il possédait une personnalité bien tranchée.

Les années qui suivirent n'apportèrent aucun changement dans la situation matérielle d'André van Hasselt. En 1837, à la veille de se marier, il se rendit à Maestricht pour y chercher le consentement de ses parents et les autres papiers requis. L'état de siège durait toujours et ne fut levé que deux ans après. Les dispositions martiales des autorités ne s'étaient pas modifiées non plus : on pouvait encore sortir à la condition de ne pas rentrer André van Hasselt avait outrepassé la consigne ; il reçut l'ordre de quitter la ville endéans les vingt-quatre heures. Il se réfugia aux environs, dans la première auberge située sur le territoire belge ; il y resta une quinzaine de jours bloqué par les neiges qui le séparaient des restes du monde. C'est à son retour qu'en se rappelant ses souvenirs de jeunesse, il composa dans l'effusion de son cœur la belle pièce intitulée *A ma Mère :*

Enfin, je t'ai revue, ô ma mère, ô ma mère!
Je t'ai revue après quatre ans d'absence amère,
Après quatre ans si longs et maintenant si courts...

Le 15 décembre de la même année, l'Académie des sciences et des lettres de Bruxelles, l'élut membre correspondant. L'année suivante, elle couronna son *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique* où il revendiquait pour son pays l'honneur d'avoir créé les premiers monuments de la littérature française. Ses recherches à la Bibliothèque de Bourgogne lui fournirent également des matériaux pour l'élaboration d'anciennes chroniques et d'articles d'art et d'archéologie adressés à la *Revue de Bruxelles* et à la *Revue belge* qui paraissait à Liége. Devenu rédacteur en chef de la *Renaissance illustrée*, il y inséra de nombreuses études et des fragments de sa grande épopée encore inédite : *Les quatre incarnations du Christ*. Les fêtes organisées à Anvers à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de Rubens lui servirent de prétexte à la publication de l'histoire du grand maître flamand suivie du catalogue général et raisonné de ses tableaux, esquisses, dessins, vignettes, avec l'indication des artistes qui les ont gravés. C'étaient des pages détachées d'un ouvrage considérable sur l'histoire de l'art dont il avait déjà livré au public, sous forme de lettres, les premières études sur la peinture au XVe siècle, complétées plus tard par ses recherches biographiques sur les trois peintres Van der Weyden. Il collaborait en même temps à la *Belgique monumentale* et il envoyait à la collection des *Belges illustres* six notices, celle entr'autres de Gérard de Saint-Trond, l'architecte de la *Cathédrale de Cologne*, qu'il célébra sous ce titre dans l'une de ses odes les plus grandioses. Après la fondation de la *Bibliothèque nationale*, encyclopédie populaire publiée par la Société pour l'émancipation intellectuelle, il écrivit pour la série historique deux volumes : *Les Belges aux Croisades* et deux volumes de *l'Histoire des Belges* depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'invasion des Gaules par Jules César.

A la suite du vote de la loi du 23 septembre 1842, André van Hasselt fut nommé inspecteur des Ecoles primaires à Anvers, l'année suivante inspecteur provincial, puis enfin inspecteur des écoles normales, poste qu'il occupa jusqu'à son dernier jour.

Lorsque l'Académie des sciences et des lettres de Bruxelles fut réorganisée au mois de septembre 1845, et complétée par l'adjonction d'une classe des beaux-arts, il fut désigné pour faire partie de celle-ci. Quoique les nouveaux statuts permissent au même titulaire de devenir membre de plusieurs classes à la fois, un arrêté interprétatif déclara qu'il y avait incompatibilité entre la qualité de membre effectif d'une classe et celle de correspondant d'une autre. André vit une personnalité blessante dans son exclusion d'une classe à laquelle il appartenait depuis huit ans à si juste titre. Sa participation aux travaux académiques se borna dès lors à fournir son contingent à la *Biographie Nationale,* des discours nécrologiques et des notices sur des confrères décédés, des rapports, soit sur les concours, soit sur des propositions ou des mémoires soumis à sa section. Elu en 1866 directeur de la classe des beaux-arts, il montra qu'il n'était pourtant pas devenu étranger aux lettres, en lisant à la séance publique annuelle la remarquable poésie intitulée *La mission de l'artiste.* Nommé président de l'Académie l'année suivante, il prononça à la réunion solennelle des trois classes un autre discours en vers sur *Le but de l'art.* La docte compagnie n'eut pas trop sujet de s'en plaindre.

L'institution des Prix quinquennaux d'une valeur de cinq mille francs avait marché de pair avec l'organisation de l'Académie. Pour la littérature française, la première période expirait avec l'année 1852. André van Hasselt se mit en mesure de prendre part au concours. Il réunit sous le titre de *Poésies* un certain nombre de morceaux qui avaient paru dans les *Primevères,* c'est-à-dire longtemps avant la création du prix. Il y joignit des œuvres de plus longue haleine, *La Belgique,* dont la lecture au moment où il venait de la ter-

miner, lui avait valu une chaleureuse ovation dix ans auparavant, lors de l'inauguration de la statue de Gretry, à Liège, *La cathédrale de Cologne* et *La mort de la première reine des Belges*, trois odes d'une superbe envolée, puis d'autres morceaux encore, de moindre envergure, et deux fragments de son épopée humaine *Les quatre incarnations du Christ*, au sujet desquels il exprimait la crainte qu'on ne se méprît sur le sens et le but du poème, « simple exposé, disait-il, des phases successives de la genèse sociale, déterminées par la manifestation de l'esprit chrétien dans les grands événements historiques, jusqu'au jour de la complète réalisation de la parole du Sauveur sur la terre. » Une fibre nouvelle tressaillit dans ses *Cinq branches de cyprès* qui mettaient à nu la plaie toujours béante depuis la perte de son deuxième enfant, tandis qu'une ballade *Il faut prier pour les morts* était dédiée à son premier fils Francis. (1)

Le jury du concours estima que beaucoup de ces morceaux étaient tout à fait irréprochables, que jamais peut-être la patrie n'avait été plus dignement célébrée que dans les stances sur *La Belgique*, que *La cathédrale de Cologne* était une ode, plutôt un dithyrambe d'une grande beauté... Et il partagea le prix entre deux prosateurs et un poète de Maestricht qui n'était pas (ô ironie) André van Hasselt !

(1) André van Hasselt, marié en 1837, à Bruxelles, avec Mlle Héris, fille d'un expert en tableaux, très connu en Allemagne, en Belgique et en France, a eu trois enfants : 1° Francis, né en septembre 1843, mort en 1864, à peine âgé de vingt et un ans, des atteintes d'une tuberculose-pulmonaire. C'est *L'enfant hospitalisé* de Victor Hugo, le titulaire de la pièce *Au bord d'un poète*, insérée dans les *Contemplations*. — 2° Charles, né en 1845, mort d'une méningite tuberculeuse, âgé de cinq ans, en 1850. Il ressemblait beaucoup à son père physiquement et intellectuellement. C'est lui qui a inspiré les vers célèbres des *Cinq branches de cyprès*. — 3° Ernestine, née en novembre 1849, et dont nous parlons en détails dans l'avant propos. Mme André van Hasselt, née le 9 janvier 1813, morte à Bruxelles, le 31 décembre 1893, était une femme d'un rare esprit et d'une fine élégance. Victor Hugo et Alexandre Dumas père lui ont prodigué les hommages durant leur séjour en Belgique. G. B.

* * *

Dans la préface de 1852 des *Poésies*, l'auteur disait qu'une partie des morceaux de son recueil lui avait donné plus qu'il n'était en droit d'en attendre, en lui conciliant quelques hautes et bienveillantes amitiés dont la sympathie le rendait fier. Peu favorisé dans son pays d'adoption, André van Hasselt continua à trouver de larges compensations dans sa patrie littéraire. Nous avons nommé la France.

Le coup d'état du 2 décembre 1851 avait amené en Belgique un certain nombre d'illustrations françaises. Ces épaves de la politique, Victor Hugo en tête, répandirent parmi les gens du monde le goût de la littérature : il y eut là toute une efflorescence d'art classique. Tandis que Bancel prononçait ses *Harangues de l'Exil* à l'Université de Bruxelles, Madier de Montjau et Challemel-Lacour donnaient à Anvers des conférences très suivies : Emile Deschanel relevait dans les principales villes de Belgique la chaire dont le jeune professeur du Lycée Louis-le-Grand et de l'Ecole normale supérieure avait été dépossédé. Un jour, au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, le spirituel causeur annonça que sa leçon aurait pour sujet : *un poète inconnu*. Durant toute la soirée, il tint son auditoire, très sympathique d'ailleurs, sous le charme de sa parole et l'intrigua fortement en lui lisant des vers qui furent vivement applaudis. Puis, comme le régisseur parlant au public à la fin d'une première représentation : « Mesdames et Messieurs, dit-il, l'auteur des pièces que je viens d'avoir l'honneur de vous lire est M. André van Hasselt, votre compatriote. » Ce fut là sans contredit une de ses meilleures leçons.

Les anciens rapports du poète inconnu avec Victor Hugo prirent alors un caractère plus intime. Le proscrit était descendu à l'Hôtel de la *Porte Verte* où il faisait une dépense de trois francs cinq sous par jour, *tout compris*. Dès son arrivée, il alla voir le ministre Rogier qui avait été reçu autrefois chez lui. — « Je viens, dit-il, vous rendre votre

visite. » L'entrevue fut des plus cordiales. Victor Hugo le jugea « un bon et honnête homme. » « Nous nous sommes quittés bons amis, écrit-il ; il m'a offert des chemises. J'en ai besoin en effet. Je suis sans vêtements et sans linge. » Le 5 janvier 1852, il s'installe dans une halle immense avec trois fenêtres qui ont vue sur cette magnifique place de l'Hôtel de Ville. « J'ai loué presque pour rien les meubles indispensables, un lit, une table, etc., et un bon poêle. Si je rencontre un vieux tapis pour quinze francs, je serai parfaitement heureux. » — Trois jours plus tard, il ajoute : « Ma halle ne désemplit pas ; il y a quelquefois trente personnes, et je n'ai que deux chaises. » André van Hasselt contribua pour sa part à l'installation de l'*Outlaw* qui l'en remercia par le billet suivant :

« Bruxelles, 16 janvier 1852,

» Vous me comblez, Monsieur et cher confrère : je devrais même dire : vous me meublez. Vous m'envoyez un canapé à Bruxelles, à moi qui ne pourrais même pas vous donner un fauteuil à Paris. Je le regrette pour nous autres infortunés *Quarante*. L'Académie française serait un peu moins velche, si elle prenait quelques Belges comme vous. Pour le moment, plaignons-la. Cette pauvre Académie est triste, penaude là-bas : trois proscrits (1). Depuis 1815, elle ne s'était pas vue à pareille fête. Dans ce temps-là, c'était Louis XVIII qui chas-

(1) Ces trois proscrits, membres de l'Académie française, étaient Victor Hugo, Thiers et le comte de Rémusat, tous les trois, — chose curieuse et ironie des événements ! — ayant travaillé de longue date et inconsciemment à la préparation des événements dont ils devenaient les victimes. Victor Hugo, par son évolution napoléonienne et ses magnifiques compositions poétiques sur l'Empereur ; — le comte de Rémusat, en prenant la parole, dans un éloquent Rapport, comme Ministre de l'intérieur, le 12 mai 1840, à la Chambre des Députés pour faire voter le projet de loi sur la translation des restes mortels de Napoléon ; — M. Thiers, par la publication éclatante de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Victor Hugo et Thiers, au reste, allaient continuer par leurs livres à exalter le génie du grand vaincu de Waterloo, pour essayer de diminuer l'influence de son neveu Napoléon III, leur irréductible adversaire politique à tous les deux.

GEORGES BARRAL.

sait l'autre Napoléon, — le Grand — de l'Académie des sciences. Quant à moi, je m'étends voluptueusement sur votre excellent canapé et j'y lis vos beaux et bons livres. O ingratitude humaine ! je commence à regarder avec dédain ma malle que j'avais élevée à la dignité de sopha et que vous avez destituée. C'est fini ; de spartiate, je me fais sybarite. Bientôt, j'irai me mettre aux pieds de Madame van Hasselt et vous serrer la main. — Victor Hugo. »

Non content de l'envoi du sopha, André van Hasselt lui adressa le même mois, à la date du 28, un *Sonnet* qui trouva place dans son recueil non couronné. Avant de quitter la Belgique, le « roi des poètes » écrivit de son côté sur l'album de Madame van Hasselt, les stances qui après quelques remaniements ont été introduites dans les *Contemplations*, sous le titre : *Au fils d'un poète*. Le jour de l'embarquement de l'exilé à Anvers qui eut lieu le 14 juillet 1852, André van Hasselt adressa une ode à *Victor Hugo partant pour l'île de Jersey*. Cette séparation ne fit point cesser une intimité fondée sur une estime mutuelle. A peine dans son île, le proscrit écrivit *ex imo corde :*

« Jersey, 15 août 1852.

» Me voici en pleine poésie, cher poète, au milieu des rochers, des pierres, des roses, des nuées et de la mer, et tout naturellement je pense à vous. Si vous étiez ici quels beaux vers vous feriez ! Nous parlons de vous en famille ; ma femme et ma fille lisent vos volumes que je leur ai apportés. Charles et moi nous leur racontons nos courses à Louvain, à Hal, en votre compagnie. Nous vous regrettons, nous vous désirons. Il y a, à cinq ou six lieues en mer, un rocher énorme qu'on appelle Sark. C'est une espèce de château de fées plein de merveilles... Je voudrais avoir une île comme cela et la donner à Madame van Hasselt. Elle serait bien forcée d'y venir. Nous aurions — poète et moi — nos douces causeries. Ce serait encore moi qui serais le plus riche. Charles vous embrasse. Je vous serre la main, et je mets tous mes plus

tendres hommages aux pieds de votre gracieuse et charmante femme. — Victor Hugo. — Embrassez pour moi votre cher enfant... Ci-joint une première page pour votre exemplaire de *Napoléon le petit*. Mon adresse : St. Lukes, 3, Marine Terrace. Jersey. »

La dernière lettre de cette intéressante correspondance est datée du 11 mai 1853. « Il y aura demain un an, cher poète, vous vous en souvenez, et je ne l'oublie pas, nous allions ensemble à Hal. Il pleuvait un peu, mais nous ne voyions pas le ciel gris, et nous ne sentions pas le vent froid en vous entendant causer. Nous visitions ensemble ces merveilles du vieil art ; nous achetions les bimbeloteries catholiques et les miracles de la porte, et nous vous scandalisions un peu, Charles et moi, en souriant des miracles du dedans. Je crois, Dieu me pardonne, que j'ai réussi comme un démagogue que je suis, à compter les boulets de pierre que la Vierge noire a reçus dans son tablier... Aujourd'hui je suis bien loin : je ne vois plus d'autres miracles que la durée du règne hideux du crime et de la peur. Je n'ai plus près de moi la belle église et le charmant poète, mais je songe à vous, et à travers l'espace, la mer, le ciel, le nuage, le vent, la tempête, je vous envoie ma pensée. Je vous envoie aussi mon portrait et le portrait de Charles fait par mon autre fils Victor. La porte qui est derrière nous, c'est la petite porte de notre petite maison. Vous avez, dans ces trois pouces carrés, la cabane et le proscrit. Ce que vous n'avez pas, ce qui ne tiendrait pas sur un si petit espace, ce que je ne puis vous envoyer, car les mots manquent aux sentiments, c'est ma tendre et profonde amitié pour vous. J'en ai fait deux parts, et j'en mets une aux pieds de votre charmante femme. — Victor Hugo. — J'embrasse le cher enfant hospitalier. Comme je vais fermer cette lettre, on m'apporte la vôtre. Qu'elle est bonne et qu'elle vous ressemble ! J'y retrouve votre cordial et doux sourire et comme l'écho affectueux de votre voix. V. H. — »

Un incident imprévu vint brusquement mettre un terme à ces excellentes relations entre les deux poètes.

°°°

Quoiqu'il fut loin d'être proscrit, Alexandre Dumas père était arrivé à Bruxelles peu après les victimes du coup d'Etat. Le fécond romancier qui se vantait d'avoir écrit en une année de séjour plus de quarante volumes, a raconté lui-même avec sa verve exubérante, comment il fit la connaissance d'André van Hasselt par l'entremise de Charles Hen (1) « qui avait eu cette patriotique idée de doter son pays d'une littérature nationale jusqu'alors absente. » On lira avec plaisir le récit plein d'humour qu'il adressa à la *Revue de Paris* sur cette première entrevue.

« J'avais dans l'esprit mon sujet de *Conscience* qui approchait de sa maturité. J'avais fait, ou à peu près fait, le plan de mon livre ; seulement il n'avait pas encore de nom. Hen vint me voir. Je lui racontai mon plan. — Ah ? me dit-il, nous avons un auteur flamand qui a fait sur le même sujet un charmant roman intitulé *Le Conscrit*. — Bon ! demandai-je, ce roman est-il traduit en français ? — Non : mais je puis prier un de mes amis de vous en traduire deux ou trois chapitres. — Priez, cher. — Je ne refuse jamais d'accepter un service, toujours prêt que je suis à rendre ceux qu'on me demande. Le surlendemain, Hen revint avec les trois chapitres traduits. Ils étaient si séduisants que j'écrivis à l'auteur flamand Henri Conscience, pour le prier de me permettre de m'approprier quelques détails de son livre. Il me répondit que l'auteur et son livre étaient tout à mon service. J'essayai de le remercier de cette gracieuseté, en appelant mon roman *Conscience*.

» Trois jours après, j'avais besoin pour *Isaac Laquedem*, d'une traduction allemande. Hen vint me voir. — Ah ! cher ami, lui dis-je, auriez-vous par hasard un ami qui parlât le

(1) Charles Hen devint plus tard le collaborateur d'André van Hasselt, pour la publication des ouvrages qui furent signés du double pseudonyme Charles André, formé de leurs deux prenoms. (*Cours de littérature française ; L'écrin des paraboles ; Contes pour les enfants.*)

germain, comme vous aviez un ami qui parlait le flamand ? — J'ai un ami qui parle le germain, me répondit Hen. Et il emporta la ballade du *Tremble* dont il me rapporta la traduction deux jours après. — Sacredieu, mon cher, vous êtes un homme précieux, lui dis-je. Maintenant auriez-vous par hasard un autre ami qui parlât grec ? — J'ai un ami qui parle grec, répondit Hen. — Priez-le donc de me mettre en grec ces cinq mots français : *Ici gît l'âme du monde.* J'avais besoin de cette étrange épitaphe. Hen emporta les cinq mots français et le même soir me rapporta les cinq mots grecs. Il me trouva occupé à déchiffrer une lettre espagnole. — Que lisez-vous là, me demanda Hen. — Demandez-moi ce que je ne lis pas, et je vous répondrai. — Eh bien ! que ne lisez-vous pas ? — Une lettre espagnole parfaitement indéchiffrable. - Donnez-la moi, j'ai un ami qui vous la déchiffrera. — Vous avez un ami qui parle espagnol ? — Comme le *Cid.* — Prenez la lettre, mon cher, et si vous avez par hasard aussi .. Mais non, ce serait trop vous demander. — Dites toujours. — Si vous aviez un ami qui parlât la scandinave ? — J'ai un ami qui a traduit deux volumes de poésies perses, finlandaises, suédoises, gaéliques. — Eh bien, j'ai besoin de ce fragment du poème de *Frithiof* de Tegner. — Demain, vous aurez votre traduction espagnole et votre traduction suédoise. — Mon cher, rien ne m'étonne plus de votre part, ni de celle de vos amis. Allez et recevez ma bénédiction. Je suis à bout de remerciements, et je ne sais plus que vous offrir.

» Le lendemain, Hen revint avec ses deux ou plutôt avec mes deux traductions. Il tenait en outre à la main un de ces volumes à couverture beurre frais qui donne envie de lire ce qu'elle cache. Je le remerciai de ses deux traductions, mais le volume me tirait l'œil. — Qu'est-ce que ce volume ? demandai-je à Hen. — Un recueil de poésies que je vous offre ce matin et dont je vous demande la permission de vous présenter l'auteur ce soir. — C'est charmant ! Comme vous avez besoin d'une permission, vous ! — Pourquoi pas ? — Est-ce bien ce volume, là, entre nous, toute nationalité à part ? —

Vous verrez. Il a d'ailleurs ceci de particulier, que c'est le premier volume de poésies imprimé en Belgique. — L'auteur est Belge ? — Non, il est Hollandais, mais naturalisé Belge. — Eh bien, dites donc, Hen ? — Après ? — Puisque vous venez ce soir avec l'auteur du volume, amenez-moi donc en même temps ces messieurs qui ont eu l'obligeance de me faire mes traductions. — Ah ! pour cela, volontiers. — Nous prendrons une tasse de thé et nous parlerons littérature universelle. — Très bien ! — Alors, je vous attends tous les sept. — Comment cela ? — Dame ! les cinq traducteurs, l'auteur des poésies et vous. — Ah ! c'est juste. A ce soir, à huit heures. Hen prit son chapeau et sortit. Resté seul, je jetai les yeux sur le livre. Il était intitulé *Poésies d'André van Hasselt*.

» A huit heures précises, Hen et M. van Hasselt entrèrent. J'étais assez humilié de n'avoir encore rien à dire à M. van Hasselt sur son volume de poésies ; mais il ne tarda pas à me mettre tout à fait à mon aise. Au bout d'une heure de causerie, il m'avait, en traductions charmantes, raconté avec une précision parfaite et une poésie constante fourni la matière de dix volumes. C'était tout bonnement une mine d'or que me présentait Hen. Aussi, je ne craignais rien tant que l'arrivée de nos autres convives. A chaque pas que j'entendais dans l'escalier, à chaque frôlement qui s'éveillait dans le corridor, je tremblais que ce ne fût quelque importun qui m'empêchât de tirer de mon poète chroniqueur toute cette substance qu'il m'abandonnait du reste, avec la prodigalité d'un homme qui se sent inépuisable. De temps en temps, cependant, par politesse, je demandais à Hen des nouvelles de ses traducteurs, et Hen répondait : Probablement vont-ils venir. Mais les traducteurs ne venaient pas. Et moi, pendant ce temps-là, je continuais de fouiller dans les souvenirs de mon poète et d'en tirer de quoi bâtir une pyramide de volumes. Minuit sonna. Je ne voulais point lâcher prise ; mais M. van Hasselt demeurait fort loin. Hen l'arracha de mes mains. Seul, il ne s'en fût jamais tiré.

» Je restai seul avec son livre : mais, chose singulière, l'homme avait fait tort au livre. Comment un archéologue, un antiquaire, un helléniste, né à Maestricht, ayant parlé le hollandais jusqu'à quinze ans, ayant débuté dans sa langue maternelle, pouvait-il faire de bons vers français, c'est-à-dire dans une langue apprise? Je pris le livre avec une certaine défiance ; il était resté ouvert à la pièce : *Où va toute chose*. Je lus, et j'étais déjà, comme on comprend bien, plus qu'à moitié rassuré. Je tournai deux ou trois pages, et je tombai sur une autre pièce intitulée *Première neige*. Je fus rassuré tout à fait.

» Le lendemain en m'éveillant, je reçus une lettre de Hen Il me priait de ne pas garder rancune à son ami le *Flamand*, à son ami le *Germain*, à son ami l'*Espagnol*, à son ami le *Scandinave*, à son ami le *Grec*, de n'être pas venu la veille, les cinq traducteurs et l'auteur des poèmes ne formant à eux six qu'une seule et même personne, qui se résumait dans *André van Hasselt*. Je m'en étais un peu douté la veille, et je me contentais de répéter ce que j'avais déjà dit quand je le croyais bien moins savant encore. Comment un homme si savant fait-il de si beaux vers? »

La connaissance ainsi liée fut poussée plus avant. Alexandre Dumas transcrivit une traduction inédite de la *Chanson de Mignon* dans l'album de Madame van Hasselt, à la page qui suivait les vers de Victor Hugo au fils du poète. Là ne se borna pas le témoignage de gratitude. Il ménageait à son collaborateur d'occasion une bien autre surprise. Le surlendemain de son retour à Paris, il envoya à la princesse Mathilde une épître, quelque peu mousquetaire, dans laquelle il disait : « Chère Altesse, vous m'avez ordonné de vous écrire et je vous prouve, en vous écrivant le surlendemain de mon arrivée combien l'ordre me plaît à exécuter. Je ne sais quel souvenir, chère Princesse, vous avez gardé de cette soirée un peu triste pour vous, peut-être à cause des nuages amassés par moi sur les Tuileries. Mais je la tiens pour une de mes bonnes soirées, puisque mon cœur qui vous aime tant, a eu

la joie de rester deux heures à vos genoux. Vous êtes une véritable Napoléon, chère Altesse. Beauté, grâce, intelligence ardente, cœur tendre et ferme à la fois, vous avez tout ce que Dieu donne. Pourquoi ne vivons-nous pas dans un pays où, comme en Angleterre, en Suède ou en Espagne, les femmes règnent. Quel grand et charmant roi vous nous feriez, et comme Brutus lui-même mettrait son poignard à vos pieds. Maintenant, arrivons à l'objet de cette lettre. Vous m'avez demandé la fin de ma phrase. Eh bien, chère Princesse, la voici. — Pouvez-vous, impérial génie, faire accorder l'*Etoile* de la Légion d'honneur à M. André van Hasselt, inspecteur des Ecoles normales en Belgique. Ci-joint ses titres. Je vous fais remettre en même temps que cette lettre, chère Altesse aux belles mains, — laissez-moi vous donner les épithètes qu'Homère donne à ses déesses, — je vous fais remettre un volume de poésies que M. van Hasselt a publiées, il y a un an Trois pièces qu'il renferme — je les ai marquées toutes trois — ont été inspirées par le vrai Napoléon. Lisez-les, Princesse, et vous verrez qu'elles pourraient être signées de nos noms les plus illustres. Aidez-moi, chère Altesse, à acquitter une de ces dettes de reconnaissance que l'on ne paie point avec de simples paroles. M. André van Hasselt sait le flamand, l'allemand, les idiomes slaves; il met cette science à ma disposition et, de toute cette terre étrangère, me tire des blocs d'or avec lesquels, pauvre orfèvre littéraire que je suis, je fais des colliers, des bracelets et des boucles d'oreilles. Au revoir, chère Princesse. Chargez l'abbé Coquereau de vous dire combien je vous aime. Il n'y a que lui qui le sache et je le relève du secret de la confession. A vos pieds. Alexandre Dumas. » (1)

(1) J'ai prié M. Jules Guilliaume de reproduire *in extenso* la présente lettre d'Alexandre Dumas, d'abord parce qu'elle est charmante, qu'elle fournit un modèle de style épistolaire, et surtout parce qu'elle constitue un véritable document sur l'esprit français de l'époque et sur l'ancienne galanterie française, actuellement en déclin. D'ailleurs, cette lettre fait autant d'honneur à van Hasselt, qu'à Dumas et à la princesse Mathilde. Cette dernière vit encore,

La princesse Mathilde paya sans marchander la dette du romancier. Ce fut le prétexte d'un scandale qui prit bientôt les proportions d'une affaire d'état. Tout en applaudissant à la distinction accordée à un écrivain éminent, un journal bruxellois exprima le regret de voir l'étranger prendre l'initiative d'une récompense que le gouvernement belge eût dû accorder depuis longtemps : un autre ne voulait pas faire à van Hasselt l'injure de croire qu'il fût homme à se venger par un acte de mauvais citoyen de l'injure à l'auteur de belles pages poétiques ; le cœur d'un écrivain aux inspirations patriotiques devait se soulever violemment à l'idée d'être fait chevalier de la Légion d'honneur par la main qui avait proscrit Victor Hugo. On parvint ainsi — quinze jours après l'envoi de la lettre si affectueuse de *Marine Terrace* — à rompre une amitié de vingt ans entre les deux poètes. Depuis ce moment, leurs relations cessèrent complètement. Il faut dire toutefois que le proscrit du 2 décembre 1851 ne garda pas rancune au chevalier de la Légion d'honneur. Dans une lettre adressée à une amie commune et datée du 8 mai 1854, il écrit : « Parlez de moi à notre charmant Emile Deschanel, à mon toujours aimé poète van Hasselt. »

Mais l'affaire même n'en resta pas là. Une députation d'écrivains se rendit au domicile du nouveau chevalier pour l'engager à ne pas accepter la décoration. On s'efforça de démontrer au gouvernement qu'il y avait là une insulte à la Belgique à qui l'étranger, redresseur de torts, se permettait de faire la leçon. On lui rappela l'arrêté royal du 20 mai 1845 qui défendait aux Belges de porter des décorations étrangères à moins d'une entente préalable entre les Gouvernements, formalité qui n'avait pas été remplie. Le ministre des affaires

aimant toujours les arts, les lettres, la poésie, s'entourant de savants, d'écrivains, d'artistes, d'hommes aux intelligences libres, ayant conservé, bien qu'octogénaire, malgré les événements, la jeunesse intellectuelle et physique de quatre fois vingt ans. Je connais plusieurs poètes de Belgique qui mériteraient bien de trouver aujourd'hui leur Alexandre Dumas et leur princesse Mathilde auprès du gouvernement de la République française. — Georges Barral.

étrangères jugea à propos d'exhumer cette disposition tombée en désuétude et d'inviter les diverses légations de Belgique à y rendre attentifs les Gouvernements auprès desquels elles étaient accréditées. André van Hasselt attendit six mois avant de solliciter l'autorisation requise. On en mit autant à la lui accorder. Il ne fallut pas moins de trois années et un changement de ministère pour décider le Gouvernement belge à suivre l'exemple du Cabinet des Tuileries et à lui conférer à son tour la croix de l'Ordre de Léopold (1).

⁂

La deuxième période des prix quinquennaux se terminait en 1857. André van Hasselt fit paraître son volume de *Nouvelles poésies*, précédées d'une préface où il se livrait à une *captatio benevolentia* à rebrousse poils, en signalant « l'influence délétère qu'exercent sur l'art d'écrire les jurys auxquels sont périodiquement confiés les intérêts de notre littérature, et qui doivent nécessairement, en plus d'une circonstance, faire fléchir ces intérêts sous des intérêts de personne ou de parti, outre que, par la majorité des membres dont ils se composent, ils sont radicalement incapables de juger une question d'art ou de forme littéraire. »

L'ouvrage comprenait une cinquantaine d'odes, ballades et paraboles, presque toutes écrites dans le courant du dernier lustre. Parmi les plus récentes, deux odelettes avaient été inspirées au poète par le court séjour qu'il avait fait au mois de mai dans sa ville natale. Ses souvenirs d'enfance lui étaient remontés au cœur, et les regrets de la séparation aussi intenses que vingt ans auparavant, s'étaient traduits dans les vers à ses *amis* avec leur chute mélancolique et dans les strophes à sa mère *La Cloche qui tinte*, au rythme si pénétrant. L'auteur y avait joint le début du premier chant

(1) Nommé chevalier de la Légion d'honneur, par décret impérial en date du 10 juillet 1852, c'est en juillet 1855, qu'André van Hasselt obtint seulement du Gouvernement belge l'autorisation de porte l'*étoile* ! — G. B.

des *Quatre incarnations du Christ*, le deuxième acte d'un poème dramatique : *Les Barons des Orcades*, où il retraçait la lutte du paganisme et du christianisme dans le nord de l'Écosse, et la première série des *Études rythmiques* qui furent la préoccupation de toute sa vie.

Le jury, cette fois, se trouva en présence de trois poètes entre lesquels les voix se partagèrent. André van Hasselt obtint quatre suffrages sur sept. Pour sortir d'indivision, on proposa au Ministre de dédoubler la somme de cinq mille francs, d'en attribuer la première moitié à M. André van Hasselt et de partager la seconde entre ses deux compétiteurs. Le gouvernement jugea cette proposition contraire à l'arrêté organique. Il aurait pu consentir à doubler le prix s'il s'était agi de couronner deux ouvrages en les mettant absolument sur la même ligne ; mais il ne pouvait décerner un premier prix à un seul concurrent et un deuxième prix partagé. Le ministre invita, en conséquence, le jury à reprendre ses délibérations, et, comme chaque membre persistait dans sa première opinion, on se vit dans l'impossibilité de prendre une résolution, si bien qu'au lieu de trois, il n'y eut plus un seul des concurrents qui parût digne du prix. On laissa donc au jury du concours suivant le soin d'examiner tous les ouvrages qui auraient été publiés dans la période décennale de 1852-1862, et l'on fit disparaître du règlement l'article qui autorisait la division du prix.

Une heureuse circonstance fournit bientôt à André van Hasselt l'occasion de prendre une revanche éclatante. Un généreux Mécène chargea la classe des lettres de l'Académie d'ouvrir un concours de poésie pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de la promulgation de la loi qui décrétait la création des chemins de fer en Belgique. Selon l'usage, les envois devaient être anonymes. La porte était ainsi fermée « aux intérêts de personne et de parti ». Vingt poèmes furent adressés à l'Académie. André van Hasselt remporta le prix à l'unanimité, quoique le rapporteur ne fût pas sans joindre à ses éloges des réserves quant à l'idéal chrétien du poète, tan-

dis que ses deux collègues, en se plaçant au point de vue de l'orthodoxie catholique, faisaient à leur tour des réserves tant sur le jugement du rapporteur que sur l'œuvre du lauréat.

L'ode couronnée par l'Académie prit place à la tête du volume : *Poèmes, paraboles, odes et études rythmiques,* avec lequel André van Hasselt tenta pour la quatrième fois la chance des concours quinquennaux. « Pris à partie, disait-il dans sa préface, par quelques traînards d'une école philosophique surannée pour avoir manifesté dans ses aspirations sociales, ce qu'ils ont bien voulu qualifier de mysticisme chrétien, l'auteur a tenu à exprimer, d'une manière plus nette et plus précise encore, ses convictions selon lesquelles la marche des peuples et des races tend de plus en plus à converger vers l'unité universelle, le mot nation étant un mot barbare dont le vrai sens est *humanité,* et l'humanité ne se comprenant pas sans le christianisme. » De nouveaux fragments des *Quatre Incarnations* consistant en extraits, de chacun des quatre chants *(L'œuvre du Christ* terminée par la magnifique scène de la rencontre de Judas et d'Ahasvérus, — *La chute de l'empire romain — Les croisades — La paix universelle)* permettaient d'entrevoir l'ensemble de la vaste composition. Le volume comprenait en outre les deux discours en vers qui avaient été lus dans les séances annuelles de l'Académie, le *Poème des Roses,* et parmi beaucoup d'autres morceaux, quarante-cinq nouvelles études rythmiques, au sujet desquelles le rapporteur formule cette opinion peu compromettante : « Il est permis de ne pas suivre l'auteur dans ses théories exclusives sur le rythme et l'accentuation ; mais il faut reconnaître que ces difficultés nouvelles, créées à plaisir, loin de nuire à l'inspiration, peuvent lui donner plus d'élan. » Pour le reste, le juge rééditant l'un des reproches que l'on avait adressés aux *Orientales* d'Hugo, jugea opportun de faire des réserves à l'égard du fond, de l'idée, qui lui paraissaient trop souvent sacrifiés à la beauté de la forme. La tache au soleil était découverte. Le poète dut se contenter d'une simple mention honorable.

A l'expiration de la quatrième période, il voulut frapper un grand coup. Son chef-d'œuvre était achevé, complet. Il y ajouta soixante-sept nouvelles études rythmiques : « Qui peut dire maintenant, se demanda le rapporteur, si de cette guerre à la vieille prosodie, il ne restera pas quelque nouveauté utile et durable ? A tout prendre, il est naturel qu'un poète appartenant à cette race flamande toujours douée d'initiative musicale cherche à terminer le long divorce entre la musique et la poésie. Peut-être même y a-t-il lieu d'espérer de ces efforts ingénieux et persévérants quelque source nouvelle d'originalité nationale. » Le jury s'étonna qu'il n'eût pas été « séduit par la tentation de traduire Horace, lui qui, depuis trente ans, travaillait à renouveler le vers lyrique », et il le renvoya les mains vides après l'avoir enguirlandé, selon la coutume, de fleurs de rhétorique.

Le parti-pris se montra plus ouvertement, lors du dernier concours auquel André van Hasselt fut appelé à participer. Il avait fait paraître, dans l'intervalle, deux nouveaux recueils de poésies, le *Livre des Ballades* et le *Livre des Paraboles*, et publié une seconde édition de ses *Quatre Incarnations*, suivie de plusieurs poèmes inédits et de quarante-deux nouvelles études rythmiques. Celles-ci consistaient pour la plupart en chansons populaires allemandes, hongroises et tchèques. Il les avait cueillies sur place dans un voyage qu'il avait fait au printemps de 1899, et les avait traduites dans leur forme particulière et avec leur accentuation originale. C'était là un contingent assez respectable pour mériter quelque considération. Mais, dans l'une de ses préfaces, il avait pris la liberté grande d'apprécier le résultat du concours précédent, en rappelant que « deux académiciens et une demi-douzaine de professeurs d'université avaient eu la grotesque idée de le condamner aux carrières, à moins qu'il ne produisit une traduction rythmée des Odes d'Horace, comme si un pareil travail pouvait être autre chose qu'un travail de pure curiosité. L'incorrigible préfacier des *Nouvelles Poésies* se mettait ainsi en état de récidive. On lui répondit par la mort sans phrase.

Dès le début de ses opérations, le jury décida que, la poésie ayant obtenu le prix dans les deux périodes précédentes, c'était le tour de la prose, et le même rapporteur qui avait fait dix ans auparavant la trouvaille de la forme sans fond, se borna à constater en acquit de conscience que dans le *Livre des Paraboles* et dans le *Livre des Ballades*, « le vers français s'allie de la façon la plus habile et la plus heureuse à la poésie du Nord de l'Europe. » Comme on le voit, le peintre N. de Keyser, dans le discours nécrologique qu'il prononça deux ans plus tard au nom de l'Académie royale de Belgique, dont il était alors le président, constatait avec raison que « van Hasselt a été mieux connu et mieux apprécié des meilleurs juges de l'étranger que de ses propres concitoyens. »

Tel fut encore le cas, lorsqu'il eut été envoyé comme commissaire du Gouvernement belge à l'Exposition universelle de Vienne en 1873, et adjoint au groupe de l'enseignement. Sa réputation l'avait précédé dans la ville impériale. Les savants, les écrivains et les artistes lui firent le meilleur accueil. L'éminent poète Mosenthal, secrétaire de son groupe, lui sauta au cou en s'écriant : « Enfin! Voilà vingt ans que je vous lis et que je brûle de vous embrasser! » Les deux écrivains fraternisèrent par l'échange de leurs œuvres. Mosenthal avait écrit sur la première page des siennes : « Au célèbre poète du *Livre des Ballades*. A mon illustre ami. » André van Hasselt accepta le titre d'ami, mais il repoussa la qualification d'illustre dans une épître mordante où il use de représailles envers ses détracteurs.

* * *

Les fatigues du voyage et du séjour à Vienne avaient porté un coup mortel à van Hasselt. Après une longue et cruelle

maladie il expira le 1er décembre 1874, rue Saint-Lazare, n° 29, (aujourd'hui août 1901, n° 33), à Saint-Josse-ten-Noode, faubourg de Bruxelles. Il avait gardé jusqu'au dernier moment toute sa lucidité d'esprit. L'une de ses dernières paroles fut : « Je laisse tant à faire ! »

PREMIÈRE PARTIE

Pièces et Odes composées antérieurement à l'année 1834,
et publiées dans les Primevères,
premier recueil poétique imprimé en Belgique
après la Révolution de 1830.

La Fleur cueillie.

Premiers vers, composés à dix-sept ans.

Tendre fleur, quelle main cruelle
T'arrache, si jeune et si belle,
Aux baisers des zéphyrs jaloux ?
Par degrés ton carmin s'efface,
Dans un instant la beauté passe...
Chère Lise, le voyez-vous ?

Pauvre fleur ! Ce matin encore,
Glissaient les rayons de l'aurore
Sur ton calice aérien ;
Et le souffle de la tempête
Frappe déjà ta jeune tête...
O Lise, remarquez-le bien !

Pauvre fleur ! des zéphyrs aimée,
Dans ta retraite parfumée,
Tu leur prodiguais tes appas,
Et quand l'autan détruit tes charmes,
Nul zéphyr ne verse des larmes, —
O Lise, ne l'oubliez pas !

Pauvre fleur à jamais flétrie !
Sur le sable tu dors sans vie,
Plus d'amants pour toi désormais ;
Plus de parfum qui les invite...
Ah ! qu'une fleur se fane vite !
Lise, ne l'oubliez jamais !

Février 1823.

Vasco de Gama.

A Victor Hugo.

Steure, muthiger Segler.
SCHILLER.

« Eh quoi ! raser toujours ce timide rivage ?
» Toujours aux mêmes bords lier mon esclavage ?
» Je veux la haute mer aux rapides courants,
» La haute mer avec ses tournoyantes plaines,
» Avec ses aquilons fatiguant leurs haleines
» A remuer les flots errants !

» A l'étroit ici je respire.
» Captive lasse en sa prison,
» Il faut à mon âme l'empire,
» L'empire d'un large horizon,
» Un ciel plus pur où son vol plonge,
» Des grèves plus vastes que longe
» Mon navire aux libres anneaux,
» Des vagues où trouvent mes voiles
» Des météores pour étoiles,
» Les feux de l'éclair pour fanaux !

» Au lieu de cette Europe aux rives profanées,
» De ses échos éteints, de ses roses fanées,
» L'Orient, l'Orient où monte le soleil!
» Qu'un souffle quel qu'il soit, l'aquilon ou la brise,
» Sous mes mâts inclinés soulève la mer grise, —
» L'Orient, l'Orient vermeil! »

Déployant ses voiles fleuries,
Il part, le vaisseau de Gama.
Salut aux molles Canaries
Où se découvre au loin Palma!
Salut aux îles embaumées,
A l'entour du Cap-Vert semées,
Qui, dans l'ombre tiède des soirs,
Apparaissent comme des troupes
De cygnes qui nagent par groupes
Vers la Guinée aux hommes noirs!

Salut à Sainte-Hélène où descend une nue!
Où, plus tard, enchaîné sur une roche nue,
Loin d'une épouse veuve et d'un fils orphelin,
Un soldat, dont les pas feront trembler la terre,
Aura pour lit de mort un granit solitaire,
Avec le râle d'Ugolin!

Plus loin, comme un géant se dresse
Un rocher sombre sur les flots,
Où jamais un cri d'allégresse
Ne fit bondir les matelots.
Comme un roi superbe, il regarde
L'Océan qui lui sert de garde,
Le ciel rouge où la foudre a lui

Et, dans chaque onde qui se broie,
Quel grand débris ou quelle proie
L'orage traîne devant lui.

Sur sa tête, l'éclair brille en livides flammes ;
Les vagues, à l'entour, en écumantes lames
S'acharnent, tournoyant sous le vent qui les bat ;
Les unes à grand bruit sur les autres s'écroulent,
Puis en gouffres béants se déchirent, et roulent
Avec la clameur d'un combat.

Mais le navire marche et passe ;
Il marche et longe tour à tour
Madagascar qui dans l'espace
Aiguise un pic comme une tour,
Les côtes d'Oman où Cambaie
Comme un port découpe sa baie,
Le Cap où blanchit Comorin,
Ceylan où des monts de Candie
S'élance la cime agrandie, —
Puis l'Orient au ciel serein.

Là, Bénarès, avec sa pagode où domine
Sonnerat aux dix mains, qu'adore le bramine ;
Pégu riche en saphirs ; la riante Lahor ;
Golconde d'où, le soir, le dos des dromadaires
Porte au fleuve sacré les brunes bayadères ;
Jaggrenat aux coupoles d'or ;

Nellom qui s'allonge en navire,
Et rit dans ses verts boulingrins ;
Albad aux autels de porphyre,

Où se pressent les pèlerins;
Bahar fière de ses vestales
Qui dansent, au son des crotales,
Avec leurs longs cheveux flottants;
Arrakan aux tours en aiguilles,
Qui pare le sein de ses filles
Des fleurs d'un éternel printemps;

Madras dont les récits, histoires merveilleuses,
Aux rayons de la lune amusent les veilleuses;
Calcutta qui rougit sous le cercle enflammé
Du Cancer; Bellasore où les jeunes sultanes,
Assises en sérail, chantent sous les platanes,
Les sourires du bien aimé.

Chaddaba qui tresse l'acanthe
En couronnes pour ses guerriers;
Prome aux kiosques bleus; Calicanthe
Qui dort sur un lit de lauriers;
Lauriane où fume la myrrhe;
Patna dont chaque toit se mire
Dans le Gange qui vient d'Agra;
Et sur le fleuve, dont s'épanche
L'onde à grand bruit, Ougly qui penche
Et regarde au loin Sumatra.

Ses pics, écueils du ciel, où vont, dans leurs voyages,
Vaisseaux aériens, se briser les nuages;
Et ses grands monts, debout à l'œil des matelots,
Qui soufflent des volcans de leurs gueules béantes,
Et se dressent, tout fiers de leurs têtes géantes,
Comme des phares sur les flots;

Ses îles, riantes corbeilles,
Pleines de roses et de lis,
De myrrhe qu'aiment les abeilles,
De lotus chers aux bengalis ;
Et ses collines d'émeraude,
Où la péri descend et rôde
Parmi les fleurs jusqu'au matin ;
Et ses larges mers azurées
Où bercent les jonques pourprées
Leurs banderoles de satin. —

Les voilà, les voilà, ces rives enchantées
Qu'en ses vers immortels Camoëns a chantées !
Camoëns, Camoëns dont le luth s'embauma
Des parfums que respire en ses sérails l'Asie,
Et qu'enfant, une muse allaita d'ambroisie
En son berceau ! — Mais, ô Gama !

O Gama, ce fut ton génie
Qui rêva, par delà les mers,
Ce monde, en tes nuits d'insomnie,
En tes jours si longtemps amers.
Pour toucher ce sol des merveilles
Si souvent nommé dans tes veilles,
Et mettre un siècle à ton niveau,
Tu passas par plus d'un orage ; —
Mais qu'importe même un naufrage
A qui trouve un monde nouveau ?

ENVOI.

Poète, las enfin, avec tes chants de flammes,
De chercher dans l'Europe un écho pour ton âme,

Tu ne t'endormis point dans un lâche sommeil ;
Mais, ainsi que Gama, quittant nos grèves nues,
Tu cherchas, loin de nous, des routes inconnues
Vers les rivages du soleil.

Comme lui, vingt fois sous l'orage
Tu sentis ta quille ployer,
Et, vingt fois, sortir du naufrage
Et des flots prêts à la broyer ;
Comme lui, sans courber la tête,
Tu naviguas par la tempête,
Bravant l'éclair d'un œil riant ;
Et, Vasco de la poésie,
Tu conquis le ciel de l'Asie
Et les trésors de l'Orient !

Septembre 1829.

—

Liége.

Here the dwelt
For many a cheerful day.

Bruxelles, notre capitale,
Etale
Ses palais, ses palais royaux ;
Louvain a sa clef féodale
Qu'il compte parmi ses joyaux.

Namur, de nuit, crie à sa garde :
« Prends garde ! »
Dans ses tombeaux gris et caducs,

Bruges, la ville noble, garde
La poussière de ses vieux ducs.

Gand mêle en dédale ses rues
Courues ;
Mons est fier de ses bastions ;
Anvers soulève avec ses grues
Les vaisseaux de vingt nations.

Mais toi seule (Dieu te protège,
O Liége !)
Fais bondir mon cœur chaque fois
Que, dans la brume qui t'assiège,
Aux mois d'automne, je revois,

Au haut d'un mont, ta citadelle
Fidèle
Qui, se hérissant de canons,
Jaune comme un nid d'hirondelle
Regarde la ville aux deux noms ;

Tes noires maisons que la houille
Barbouille,
Tes toits coupés en escaliers,
Tes églises que l'âge rouille
Et qui rampent sur leurs piliers,

Tes forges qui trempent leurs lames
Aux flammes,
Et surtout, surtout les beaux quais
Où tu répands tes jeunes femmes
En groupes, comme des bouquets,

Tes femmes dont on suit les traces,
Tes grâces
Dont j'aime à voir, dès le matin,
Le long de tes fraîches terrasses,
Fleurir les tailles de satin.

Car j'en connais, j'en connais une,
Si brune,
Et si blanche tout à la fois.
On dirait, au clair de la lune,
Qu'un ange parle par sa voix.

Le Sultan lui dirait : « Sultane !
» Sultane,
» Sois la reine de mon sérail ! »
Et c'est moi sous le vert platane,
Qu'endort sa bouche de corail.

Aussi tu fais (Dieu te protège
O Liége !)
Bondir mon cœur toutes les fois
Que, dans la brume qui t'assiège,
En automne, je te revois !

Octobre 1829.

—

Les Larmes.

Come to my bosom, weeping fair
And I will bid your weeping cease.
THOMAS MOORE.

Enfant, ne pleure pas ; ne pleure pas, ma belle !
Si la douleur te cherche et te suit en rebelle,

Il est des chants si doux qu'ils sauront l'apaiser ;
Ma Muse séchera tes pleurs avec son aile,
Et moi par un baiser.

Que veux-tu, que veux-tu que ma lyre te chante ?
De Padilla del Flor l'aventure touchante,
Ou celle d'Eloa qu'entraîne Lucifer,
En se nommant tout haut à l'ange qu'il enchante,
Dans les feux de l'Enfer ?

L'histoire de Florinde, ou celle du roi maure
Dont brillait le turban dans les murs de Zamore,
Et dont la main cachait, tant il était jaloux,
Aux rendez-vous d'amour sous l'ombreux sycomore,
Un poignard andalous ?

Les langueurs de Werther, les maux de Desdémone,
Le violon sculpté d'Amati de Crémone,
Les transes d'Ourika qui mourut d'un regard,
Ou la fille aux yeux bleus, chaste et frêle anémone,
Qui plaisait à Sbogar ?

La Juana d'Owado que Paëz assassine,
Portia que Dalti, le manteau noir, fascine ;
Hernani qui se sent dans sa haine à l'étroit ;
Ou Morgane dont luit le palais sur Messine
Et son flottant détroit ?

Roméo soupirant d'une voix inquiète :
« Voici, voici le jour qui vient, ô Juliette ! »
Ou les pleurs d'Aurélie, assise à ses vitraux,
Regardant fuir René, toute pâle et muette,
A travers les barreaux ?

Les magiques refrains que le cercle des fées
Murmure, au clair de lune, autour de ses trophées ;
Les rires de Smarra qui dort dans un tombeau,
Ou Trilby prolongeant ses plaintes étouffées
Sur les eaux du lac Beau ?

Le voyage sans fin du vaisseau Naglefare,
Qui cingle sur les flots en évitant le phare,
Comme un cheval de mer qui nage et va sans frein
Cependant que le vent crie en rauque fanfare
Dans les voiles d'airain ;

Et tous ces longs tissus d'histoires merveilleuses
Qu'autour du foyer chaud racontent les veilleuses
A voix basse, plaignant quelque destin fatal
Quand pâlit par degrés la clarté des veilleuses
Aux globes de cristal ?

Ou, — si des vieilles fleurs de la mythologie
Te plaît le vieux parfum ou la vieille magie, —
Veux-tu voir dans mes vers, sous ses myrtes flétris,
S'asseoir près de Vénus, édentée et rougie,
L'Amour en cheveux gris ?

L'Amour ! — Qu'il soit pour nous toujours jeune et [fidèle !
Quand printemps à printemps s'envole à tire d'aile,
Quand roses ni bonheur ne peuvent demeurer,
Crois au bonheur ainsi qu'aux roses, ô ma belle,
Et cesse de pleurer !

Mars 1830.

Aux Polonais.

Quorum virtus maxima.
CÆSAR.

C'est bien ! vous avez fait votre devoir, mes frères !
Quand la patrie errait en cent routes contraires,
Vous l'avez prise par la main,
Pour l'arracher des bras de ses guides funèbres,
Et lui montrer le jour au fond de ses ténèbres,
Et la conduire au vrai chemin.

Vous foulez un sol enfin libre.
Emondant l'arbre des pouvoirs,
Vous avez remis l'équilibre
Entre vos droits et vos devoirs.
La Pologne enfin se relève ;
Elle a pour étai votre glaive.
Et vous vous êtes faits si grands,
Que les peuples, par ambassades,
Comme au temps des vieilles croisades,
Cherchent une place en vos rangs.

On parlera de vous, qu'un siècle naisse ou tombe,
L'ombre de Kosciusko s'en émeut dans sa tombe.
Et le héros monumental,
Sorti de son sépulcre à vos chants de victoire,
Pour pouvoir de plus haut lire dans votre histoire
A tout un mont pour piédestal.

Vous êtes dignes de notre âge,
Vous qui, plus forts que le danger,
Fîtes retomber chaque outrage

Sur la tête de l'étranger,
De l'étranger qui, plein de haine,
Rendait si lourde votre chaîne
Et qui, pour vous pousser à bout
Et mettre la charte en poussière,
La démolissait pierre à pierre
Sans en laisser une debout.

Vous avez reconquis en cinq mois quinze années,
Fait refleurir le tronc de vos gloires fanées,
Refait reine la vérité ;
Des oppresseurs par vous les lois sont disparues
Et vous avez construit des pavés de vos rues
Un autel à la liberté.

« C'est un mot, disent les esclaves,
C'est un mot que la liberté.
(Et du bruit sourd de leurs entraves
Ils couvrent le mot redouté.)
Quand, la hache en main, dans nos villes
Marchaient les discordes civiles,
La liberté créant nos lois,
Sur l'échafaud tenait ses fêtes,
Et n'apprit, en ployant nos têtes,
Qu'à ployer la tête des rois. »

C'est qu'ils ne savent pas, ô frères ! que c'est elle,
L'ange des nations, la déesse immortelle,
Dont l'œil plane sur l'univers,
Qui luit comme une étoile, ou comme un foudre tombe,
Et qui fait aux Nérons de leur trône une tombe,
Et brise avec son pied les fers ;

Qui bénit de sa main et place
Sous la garde du même autel
L'auguste poignard de Wallace
Et l'auguste flèche de Tell ;
Et dont la voix haute et féconde
Résonnant aux deux bouts du monde,
Trouve un drapeau dans tous les camps,
Dans tous les seins de nobles flammes,
Un écho dans toutes les âmes,
Et des ailes dans tous les vents !

Oh ! quand la France enfin, dans tous ses vœux trompée,
Au sceptre des Bourbons mesura son épée,
Et que, séchant ses yeux en pleurs,
Elle eut vu dans Paris, sa sainte Babylone,
L'étendard d'Austerlitz ouvrir sur la Colonne
L'arc-en-ciel de ses trois couleurs,

Vos cœurs en un sombre murmure
Se répandirent à la fois ;
Chacun de vous prit son armure ;
Ce ne fut partout qu'une voix.
Pour s'affranchir d'un joug infâme,
Tout s'arma, l'enfant et la femme,
Tout ceignit le glaive puissant ;
Car le fer seul rompt le servage,
La poussière de l'esclavage
Ne se lave que dans le sang.

Alors ce fut fini. Le volcan populaire
De son lit bouillonnant sortit avec colère,
Noir Vésuve aux bruits éclatants.

Tout le sol brûle encor sous ses vagues taries ;
Et sa lave, épandue en ardentes scories,
Restera chaude bien longtemps.

Cinq mois la tempête enflammée
Dans vos plaines en feu gronda ;
Cinq mois votre héroïque armée
Sous les oppresseurs déborda.
Ce fut comme une grande houle
Où tournait l'orageuse foule,
Mer vivante aux courants confus,
D'où ne sortait par intervalles,
Que la voix rauque des cavales
Ou des canons sur les affûts.

Pas un ne se sauva de ce naufrage immense.
Le flot fut sans pitié, la foudre sans clémence.
Au râle sourd de vos tocsins,
Lanciers et dragons bleus bondissant sur leur selle,
Hussards et cuirassiers dont le buste étincelle,
Et cavaliers et fantassins,

Tout péri. — Vers la gémonie
L'étranger a vu ses guerriers
Marcher par cinq mois d'agonie,
Et voile de deuil ses lauriers.
Aussi vos lames étaient sûres ;
De vos fers aux larges morsures
Nul coup en vain ne fut porté.
Chaque soldat eut son Calvaire ;
Tout fut broyé comme du verre
Au pilon de la liberté.

Aussi l'Europe vous contemple,
Frères ! vous dont le souvenir
En lettres d'or luit dans le temple,
Dans le temple de l'avenir ;
Vous dont le passé se relève,
Et qui, du bout de votre glaive,
Montrez à toute nation
Le but qui toujours nous échappe,
Mais où vous mène, à double étape,
La sainte Révolution !

Laissons les rois souffler aux voiles du navire,
Eoles impuissants, et crier : « Il chavire,
Le vaisseau de la liberté ! »
Il restera debout. Sa nef impérissable
Suit sa route, bravant écueils et bancs de sable,
Et tout l'Océan ameuté.

Les mâts plus fiers dans la tempête
Se redressent, laissant aux vents,
Comme les cheveux de leur tête,
Flotter les cordages mouvants.
Sur la vague aux bruyants murmures
Sa carène aux fortes armures
Navigue, et tonne des deux bords ;
Et, que l'orage dorme ou gronde,
Elle fera le tour du monde
Pour jeter l'ancre en tous les ports.

Avril 1831.

A mes Amis.

Wie rollen flüchtig,
Die Jahr' hinunter!
J. H. Voss.

Rien ne peut arrêter la fuite des années,
Qui vont et vont toujours
Au rapide courant du grand fleuve entraînées,
Par la joie ou le deuil l'une à l'autre enchaînées,
Flots à flots, jours à jours.

Vers le repos des morts, amis, chaque seconde
Nous avance d'un pas,
Et leur sommeil est long sous la pierre inféconde :
De leur morne prison les trésors de Golconde
Ne les rachètent pas.

Le printemps est pour eux sans couronne embaumée,
L'amour sans doux accueil ;
Point de baiser pour eux sur une lèvre aimée ;
Point de molle chanson sous la verte ramée
Dans la nuit du cercueil.

Oh ! — tandis que pour nous n'est pas encor venue
L'heure du grand départ,
L'heure où la tombe s'ouvre en immense avenue,
Où se creuse à nos pieds cette route inconnue
Que prend l'âme qui part, —

Comme, aux rayons de mai, l'abeille qui butine,
Jouissons du printemps;
Ravissons le baiser sur la bouche mutine.

Et cueillons de nos doigts l'odorante églantine
A ses rameaux flottants.

Que d'autres, sans nourrir, en cette vie aride,
L'espoir d'un lendemain,
Voyageurs haletants, par le sable torride,
Océan du désert que le vent fouette et ride,
Poursuivent leur chemin ;

Et, — si quelque oasis charmante et solitaire
Eclôt devant leurs pas,
Quelque asile enchanté d'amour et de mystère,
Comme une île du ciel qui fleurit sur la terre, —
Ne s'y reposent pas !

Nous, amis, respirons, sur les fraîches collines,
Le doux parfum des fleurs,
Au bruit harmonieux des molles mandolines
Et des feuilles berçant les gouttes cristallines
De la rosée en pleurs.

Les fleurs ont peu de jours ; le souffle de l'automne
En fane les couleurs. —
Que le simoun autour de nous s'élève et tonne,
Amis, enivrons-nous, à son bruit monotone,
Du doux parfum des fleurs !

Juillet 1831.

A l'Ombre de Napoléon.

Der auf dem Altar des Siegs Funhen und Flammen geweet.
KÖRNER.

Non, je ne t'ai pas vu de ton magique drame
Dérouler fil à fil la merveilleuse trame,
Acteur géant jouer tes rôles surhumains,
Roscius couronné ravir la foule avide ;
J'étais encore enfant, que la scène était vide
Et qu'on ne battait plus des mains.

Pourtant, lorsque, fermant ta poétique histoire,
On proclama ta mort plus haut qu'une victoire,
J'allai te lapidant de malédictions,
Parce que, vingt-cinq ans, ta formidable épée
Dépeça, dans les flots de tant de sang trempée,
La liberté des nations.

Car les rois nous disaient : « L'univers sera libre !
» La balance à la fin reprendra l'équilibre :
» Le trône a ses devoirs, et le peuple a ses droits.
» La justice par nous régnera sur la terre. »
Et je posais le pied sur ton nom militaire,
Crédule aux promesses des rois.

Mais, tyran pour tyran, tu valais mieux, grand homme,
Qui ne vis qu'un hochet pour un enfant dans Rome,
Et, mesurant le monde au pas de tes guerriers,
Bâtis avec l'airain des canons ta mémoire ; —
Car nos chaînes, du moins, tu les dorais de gloire,
Et couvrais nos fers de lauriers.

Décembre 1829.

L'Empereur.

Qui conturbavit terram, qui concussit
regna, qui posuit orbem desertum.
ISAIE. Ch. XIV, XV, XVI et XVII.

FRAGMENTS D'UNE ODE RESTÉE INACHEVÉE.

A mon ami le peintre Antoine Wiertz.

Mort puissant, animant et le marbre et la toile,
Sur l'horizon des arts, il luit comme une étoile.
Tous les échos du monde ont retenu sa voix. —
Et nos songes, la nuit, comme une de ces ombres
Qu'Ossian évoquait du sein des brouillards sombres,
Parfois nous le rendent, parfois,

Comme un de ces héros d'Homère ou de Virgile,
Ajax aux bras de fer, ou l'indomptable Achille
Dont le grand bouclier aux orbes éclatants,
D'un homme de dix pieds couvrant toute la taille,
Ainsi qu'un astre d'or brillait dans la bataille,
Ou mieux comme un de ces Titans.

Leur orgueil se croyait à l'étroit sur la terre...
. . . . . .

Et leurs puissantes mains entassent dans les nues,
Séculaires granits, pics aux crêtes chenues,
Rochers où l'on entend l'avalanche crier;
D'Ossa sur Pélion, ils exhaussent la cime,
Et placent pour finir leur voyage sublime,
Cent collines en escalier;

Et, s'élevant plus haut, en leur ardeur frivole,
Que le soleil ne brûle et que l'aigle ne vole,
Franchissent Orion au regard fauve et clair ;
Et, monstres lumineux, la comète effrayante
Sous eux passe, agitant son aile flamboyante
Dont chaque plume est un éclair.

Mais du chemin géant près d'atteindre le faîte,
Quand bondissent leurs cœurs en joyeux chants de fête,
Voilà qu'au devant d'eux la foudre accourt et luit ;
Et sur leur groupe noir la lune rouge éclate
D'en bas, comme une bombe au reflet écarlate
Teint les nuages de la nuit.

De rochers en rochers le torrent d'hommes roule
A grands flots, entraînant chaque débris qui croule ;
L'écume sur la bouche et les regards ardents,
Leur visage se creuse en convulsives rides,
Et leur dernier cri meurt sur leurs lèvres arides
Avec des grincements de dents.

Tels nos pères l'ont vu s'élever et descendre.
Loin du monde, les rois ont exilé sa cendre ;
Et, pour qu'il ne revienne, un jour de son écueil
De nouveau conquérir la terre,
Ils ont donné, brisant son trône militaire,
L'Océan tout entier pour garde à son cercueil.

La mer fait sentinelle autour de Sainte-Hélène.
Du bruit de ses exploits l'Europe était trop pleine ;
Et tous ces nains qu'hier foulait son pied fatal,
Thersites qu'abritait l'ombre de sa bannière,

Insultent le tombeau d'Achille ; pierre à pierre
Ils voudraient démolir l'homme monumental.

Ils ont beau fatiguer sur lui leur main débile,
L'Europe gardera sa trace indélébile.
Dans l'histoire à jamais règne son souvenir.
De sa gloire pyramidale
Les siècles ne pourront remuer une dalle :
Son nom est un défi qu'il laisse à l'avenir !

Ainsi, dans les jardins des hautes Tuileries,
Sous les frais marronniers aux coupoles fleuries,
Ami, je te disais par un jour de printemps.
Paris, au loin mêlait soupirs et bruits de fêtes,
Et, dans l'air pur et bleu déployé sur nos têtes,
Un nuage passait aux reflets éclatants.

Et nos yeux regardaient, par le soleil dorée,
La masse vaporeuse, en sa route azurée,
Marcher, laissant aller au vent ses larges plis,
Et, comme une immense couronne,
S'arrêter un moment sur l'ardente Colonne
Par où montent au ciel les héros d'Austerlitz.

Janvier 1831.

L'Ile de Sainte-Hélène.

Island of glory resplendent.
LORD BYRON.

O mariniers ! respect à sa tombe et silence !
Pour couronne, un rameau de saule s'y balance,

Et la mer y murmure et l'écume s'élance
Jusqu'au chevet du mort.

Pour le grand Empereur, amis, une prière !
Mais prions bas, de peur qu'il ne nous crie : « Arrière ! »
Et ne lève le marbre avec sa main guerrière
Que le ver ronge et mord.

Car il règne toujours dans nos cœurs où tout change,
Son bras fort a porté le glaive de l'archange,
Et tous nos rois si fiers ont rampé dans la fange
Sous son pied de géant.

Pourtant, chargé des noms de César, d'Alexandre,
Du trône universel nous l'avons vu descendre,
Et l'Europe a donné pour geôlier à sa cendre
Tout l'immense Océan.

Mais gloire à l'île sainte où son ombre chagrine
Habite, et, les deux bras croisés sur sa poitrine,
Rêve à ses vieux soldats, quand sur l'onde marine
L'éclair du nord a lui ;

Et sourit, en voyant de l'horizon en foule
Accourir les flots noirs que soulève la houle,
Comme la Grande Armée en marche qui déroule
Ses ailes devant lui !

Janvier 1832.

Aux Français.

Es ist Kreuzzug 's ist ein heil 'ger krieg.
KORNER.

Nous disions : « — Ils n'ont plus de cœur dans la poitrine,
Plus d'orgueil généreux qui gonfle leur narine
Et plus de force aux bras.
Trois jours ont essoufflé leur belliqueuse envie ;
Ils laissent sous leurs yeux égorger Varsovie,
Ces héros d'opéras.

» Pourtant qu'hier la France était sublime et belle,
Quand, brisant sous les coups de sa hache rebelle
Le joug de l'étranger,
L'œil en flamme et la bouche écumant de colère,
Hurlante, elle sonnait au beffroi populaire
Le tocsin du danger ;

» Quand, éveillant d'un cri l'Europe qui bouillonne,
Elle allait bondissant, ainsi qu'une lionne
Avec ses crins aux vents,
Et, de ses noirs canons rallumant la tempête,
Prenait les rois au col et leur broyait la tête
Sur les pavés mouvants !

» Mais déjà, juillet cache en une brume immonde
Son soleil qui devait illuminer le monde
Une deuxième fois :
Et le coq, plus honteux que l'aigle fraternelle,
Las du premier combat, laisse pendre son aile,
Sans haleine et sans voix.

» La Grande Nation tremble devant son œuvre,
Elle, qu'on vit rouler, gigantesque manœuvre,
Ossa sur Pélion,
D'un siècle décrépit rajeunir la vieillesse
Et mener vingt-cinq ans, l'univers à la lesse
Devant Napoléon.

Tour à tour, Metternich ou Palmerston la joue;
Et chaque fois qu'un d'eux lui soufflette la joue,
Elle incline plus bas
Sa nuque dans la poudre en mâchant sa colère.
Le Vésuve se change en fosse tumulaire ;
Il n'éclatera pas ! » —

Et voici qu'il éclate et rompt sa chaîne esclave !
Et sa gueule de feu jette, comme une lave,
Ses tambours, ses canons,
Ses drapeaux que portaient vos princes feudataires,
Et ses jeunes soldats, et ses vieux militaires
Dont nous savons les noms.

Ah ! c'est la France enfin dont les guerriers fidèles
Renversent, en passant, villes et citadelles
Et remparts flamboyants,
Les forts croulent au bruit de vos pas dans la plaine,
Vous éteignez avec votre puissante haleine
Les mortiers foudroyants.

Le volcan s'est enfin réveillé sous la braise !
Et maintenant allez, comme en quatre-vingt-treize,
Vos pères sans effroi
Couraient sur l'étranger avec des cris de fête,

Et pour premier boulet lui lançaient une tête,
Une tête de roi !

Allez ! Leur gloire brille au front des Pyramides ;
Des forêts d'Irmensul aux steppes des Numides,
Leur glaive a tout soumis.
Et toujours, de vos bras dénouant les entraves,
La victoire a donné pour linceul à vos braves
Les drapeaux ennemis !

Allez ! L'Europe s'ouvre à vos pas et l'Afrique.
Ajoutez une scène à ce drame historique
Qu'ils vous ont fait si beau.
Dans les brumes du Nord, sous les feux des tropiques,
Vous savez où flotta sur leurs carrés épiques
Leur bannière en lambeau.

Allez ressusciter tous ces champs de bataille
Qu'arpentaient de leurs pieds ces géants dont la taille
Dépasserait nos fronts.
L'antique royauté chante ses funérailles ;
Et de sa Jéricho tomberont les murailles
Au son de vos clairons.

Vous n'avez pas pour chef, comme eux, l'homme-pres-
[tige
Qui d'un regard donnait au monde le vertige,
L'Empereur Souverain
Qui bâtit, pour mieux voir du Tibre à la Tamise,
Comme un phare, au plus haut de l'Europe soumise,
Sa Colonne d'airain.

Mais c'est la Liberté qui vous guide et vous mène.
Rendez aux vieux autels de la vierge romaine
Leur vieux culte proscrit.
Versez l'eau du baptême aux peuples qui sont vôtres.
De l'Evangile saint vous êtes les apôtres,
Gérard (1) en est le Christ.

La France rouvre au vent ses ailes colossales.
Allez émanciper les nations vassales
Qui vous tendent les mains.
Au cri de votre coq, la nuit au jour fait place.
Décembre sur le Rhin vous jette un pont de glace,
Pour marcher aux Germains.

Allez ! Afin qu'on dise un jour, quand l'épopée
Aura gravé vos noms, du bout de votre épée,
Dans la postérité :
Héros, vous effacez ceux d'Athène et de Rome.
Vos pères remuaient la terre pour un homme,
Vous pour la liberté ! »

Décembre 1832.

—

Pompeïa.

Ecrit sur l'album du peintre F. Marinus.

Et subvertit... omnem regionem universos habitatores, et cuncta terra virentia.
GENÈSE VII, 23.

Elle était là, riante avec ses yeux en pleurs,

(1) Le maréchal Gérard, le vainqueur d'Anvers, que l'on voyait déjà à la tête d'une armée française, en route pour aller délivrer la Pologne, et, du même coup, venger Moscou et 1812 ! G. B.

La belle Pompeïa sur sa couche de fleurs,
Comme une enfant qui rêve et joue avec ses rêves.
Elle écoutait la voix des oiseaux s'assoupir,
Et, du golfe endormi, dont mourait le soupir,
Le flot tiède et lascif baiser les vertes grèves.

Puis, elle regardait l'azur de son beau ciel.
La brise lui portait son haleine de miel
Et le parfum des églantines.
Et la trirème au loin passait, faisant sur l'eau
Courir, comme des pieds, ses rames de bouleau,
La trirème aux voiles latines.

Au souffle frais des mers qui venait du Levant,
Son sein pur frémissait, comme frémit au vent
Le luth éolien qui pleure sous les branches.
Le chant du rossignol s'élevait par moment ;
Les étoiles brillaient, et le bleu firmament
Semblait un archipel tout semé d'îles blanches.

Ce n'étaient que parfums et musiques dans l'air.
Mais tout à coup voilà que jaillit un éclair
Dans l'espace morne et livide.
La nuit enveloppa l'horizon ténébreux
Dans un orage immense ; et le sol, tout fiévreux,
Résonna comme un tonneau vide.

Naple en bondit au fond de son golfe effrayé.
Le ciel sombre rougit, de traits de feu rayé ;
Et Pompeïa, sortant de sa molle paresse,
Vit ses maisons crouler, comme un oiseau son nid,
Et chanceler ses tours sur leurs pieds de granit
Tellement qu'on eût dit des géants pris d'ivresse.

Le volcan ! C'était lui qui guettait le sommeil
Et descendait, le front radieux et vermeil,
Au lit de la ville en détresse,
Et se ruait sur elle, et dans ses bras ardents
La serrait, la brûlait de ses baisers mordants
Ainsi qu'un amant sa maîtresse.

Embrassement fatal ! Pompeïa ! Pompeïa !
Dans son cœur qui râlait le râle en vain cria.
Une nuit tout entière, insensée et béante,
Elle se débattit sous le Vésuve en rut,
Et se tordit le corps, puis blémit et mourut,
Couvrant tout de son long sa couche flamboyante.

Et Vésuve, au matin sur le cadavre aimé
Jeta, comme les plis d'un linceul enflammé,
Sa lave rouge, ardent suaire ;
Et, penché sur le sein de la morte, baisa
Une dernière fois son front, et la posa
Au fond de son noir ossuaire.

Près de la fosse où dort la belle Pompeïa,
Dix siècles le volcan, triste et jaloux, veilla.
Mais lui-même, depuis, a clos sa solfatare,
Et laisse profaner la morte en son tombeau,
Et déchire les plis de sa robe en lambeau ;
Et le pâtre à côté chante avec sa guitare.

Oh ! ne la troublez pas dans son repos profond,
Soupirs harmonieux qu'en passant les flots font,
Brises qui venez d'Ionie,

Chansons des matelots dont les échos lointains
Apportent de Capri les airs napolitains
Sur les ailes de l'harmonie.

Oh ! laissez-la dormir. Oh ! laissez l'homme seul
De la morte en sa tombe outrager le linceul,
Et dans son sépulcre descendre,
Et fouiller son cercueil, avec impiété,
Pour voir ce que le temps, de toute un cité,
Hélas ! a pu faire de cendre.

Car le Volcan est là qui pourrait bien un jour,
(Fatigué de nous voir, au lit de son amour,
Troubler dans son sommeil la pâle trépassée),
Se réveiller au fond de son antre enfumé
Et nous crier, terrible et de sa foudre armé :
« Voulez-vous bien laisser en paix ma fiancée ! »

Décembre 1833.

DEUXIÈME PARTIE

Odes et poésies diverses

publiées après l'année 1834 jusqu'en 1862.

A ma Mère.

Pectoris mei portio.
SYMMACHI EPISTOLAR. III. 66.

Enfin, je t'ai revue, ô ma mère! ma mère!
Je t'ai revue, après quatre ans d'absence amère,
Après quatre ans si longs et maintenant si courts;
J'ai vu tes yeux sourire au travers de tes larmes,
Et j'ai mis en oubli tout un siècle d'alarmes,
O ma mère! en trois jours.

Enfin je t'ai revue et toute la famille.
Je me suis reposé sous ma verte charmille.
Ma voix s'est de nouveau mêlée à votre chœur.
La joie a refleuri dans mon âme chagrine,
Ma mère, et j'ai senti battre sur ma poitrine
Ton cœur plein de mon cœur.

Ainsi qu'après l'hiver rude et froid, l'hirondelle
Qui retrouve le toit où pend son nid fidèle,
Je me sentis pleurer lorsque je te revis.
Quand je touchai le seuil, la maison grise et haute
Salua ma venue et reconnut son hôte,
Et la mère, son fils.

Le soir chacun reprit sa place accoutumée
Devant l'âtre toujours plein de braise enflammée,
Et je me dis, songeant à mon heureux passé :
« Béni soit le moment si beau qui nous rassemble !
» Dieu, dans cette maison où nous vivions ensemble,
» Que ne m'a-t-il laissé ? »

Oh ! nous étions là tous, comme autrefois, ma mère !
Moi, l'errant voyageur, toi, mon père et mon frère.
Nul de nous ne manquait au cercle du foyer.
Et nous allions menant nos douces causeries,
Et je vis, dans les yeux de vos têtes chéries,
Votre âme flamboyer.

Oh ! nous étions là tous, refaisant notre vie,
Comptant tous les relais de la route suivie,
Revoyant dans sa fleur chaque arbre du chemin,
Et repassant ces jours de plaisir et de joie
Où se nouait le fil de nos heures de soie,
La veille au lendemain.

Nous effacions ainsi quatre longues années.
Depuis, à mon printemps que de branches fanées !
Que d'espoirs avortés et de déceptions !
Que de rêves charmants enfuis avant l'aurore !
Que de boutons flétris au rosier vert encore
De mes illusions !

Car j'ai lâché le vol de mes saintes croyances.
J'ai bu le miel trompeur de nos fausses sciences ;
J'ai vidé jusqu'au bout leur philtre empoisonneur.
J'ai dissipé mes jours, comme l'enfant prodigue,

Et les ai laissé fuir, comme un torrent sans digue,
Dans l'oubli du Seigneur ;

Tandis que là, pour vous, sur ce toit plein de calme,
Chaque aurore luisait plus sereine et plus calme,
Que rien n'obscurcissait votre bel horizon,
Et que vous fleurissiez là tous les trois ensemble,
Comme trois arbres verts qu'un même sort rassemble
Sur le même gazon.

Oh ! vous êtes bénis de Dieu dans toutes choses !
Vous avez endormi tous mes pensers moroses.
Par vous, l'homme nouveau dans moi s'est réveillé.
Vous avez rappelé mes pieds dans votre route,
Et j'ai vu s'éclaircir ma nuit, ma nuit du doute,
Et j'ai tout oublié.

Je suis comme Lazare, et j'ai quitté ma tombe.
J'ai déserté la voie où tout trébuche et tombe.
Le flambeau du Seigneur pour moi s'est rallumé.
Je me suis secoué comme un habit immonde,
Et je me suis refait des naufrages du monde
Sous le toit bien-aimé.

Et ce furent trois jours de bonheur et de fête,
Et je compris qu'au moins une joie est parfaite.
Mais le vin le plus pur a quelque lie au fond.
Mais le bonheur est court et passe comme un rêve.
C'est le nuage au ciel, c'est le flot sur la grève :
Nuage et flot s'en vont.

Puis il fallut partir, être flot ou nuage.
Et c'est toi qu'en prenant mon bâton de voyage,
J'embrassai la première et la dernière encor ;

Toi ma religion, ma foi, ma poésie,
L'étoile de mon ciel et ma perle choisie,
Et mon plus cher trésor !

Et, pauvre oiseau, j'allai vers ma sphère orageuse,
Déployant de nouveau mon aile voyageuse.
Et toi que jour et nuit dans mon cœur, je revois,
Tandis que tu pleurais ton fils, pieuse femme,
Je me dis : « Oh ! voilà que ma vie et mon âme
» Je les quitte à la fois. »

Et quand la ville, avec son fleuve qui murmure,
Ses remparts de granit qui lui servent d'armure,
Et ses tours aiguisant leurs flèches d'or dans l'air ;
Quand les toits, les maisons aux vitres allumées,
D'où le soleil, dardant ses splendeurs enflammées
Fait jaillir maint éclair ;

Quand tout est disparu, quand l'horizon qui fume
Eut tout enseveli dans une mer de brume,
J'allai, laissant tomber ma tête dans ma main,
Comme le Juif errant dans sa marche fatale,
Sûr de ne rien revoir de ma ville natale
Là-bas le lendemain.

Et me voici rentré dans cette sombre voie
Où notre humanité s'égare et se fourvoie,
Où rien, étoile ni rayon, ne brille aux cieux,
Où toujours notre pied se heurte à quelque chose,
Où l'épine toujours dérobe sous la rose
Son dard fallacieux.

Mais, si je vais errant loin des cieux où l'on m'aime,
Je porte mon rayon, mon étoile en moi-même.
Et ce double flambeau qui brille et jette en moi
(Comme un phare sauveur au bord du précipice),
Pour éclairer mes pas, sa lumière propice,
C'est Dieu, ma mère, et toi!

Avril 1837.

—

Le Retour de Napoléon.

... The lond is full rede
... Ther he tôke is dede.
Chanson anglo-saxonne.

I

Oh! comme il dormait bien dans son île isolée,
Au milieu de la mer,
Où rêvait tristement son ombre désolée,
Au bruit du flot amer.

Oh! comme il dormait bien sous l'arbre solitaire,
Sous le vieux saule en fleurs,
Dont le vent épandait sur son lit militaire
Les feuilles et les pleurs!

Il était là si bien sur son écueil sauvage!
La voix de l'Océan
Chantait, en murmurant autour de son rivage,
Son cantique au géant!

Tous les flots de la mer que soulevait la houle
S'y pressaient à la fois,

Comme naguère au seuil de son palais en foule
Les peuples et les rois.

Et, — quand l'orage, ouvrant ses ailes flamboyantes
Et ses plumes d'éclairs,
Allumait tout à coup ses torches foudroyantes
Dans l'arsenal des airs;

Et que de toutes parts les vagues écumantes,
De l'aurore à la nuit,
L'une sur l'autre avec leurs crinières fumantes
Se cabraient à grand bruit; —

Il souriait, ainsi qu'en un jour de bataille,
Et du cœur et des yeux,
Croyant revoir bondir sous l'ardente mitraille
Ses cavaliers joyeux.

Du ciel sombre et tonnant, de l'eau grondante et blanche
Regardant le tableau,
Il disait : « Enfin Dieu me donne ma revanche
Du jour de Waterloo. »

Et tous ses vieux soldats, dont les peuples encore
Parlent avec terreur,
Accouraient du couchant, accouraient de l'aurore
Au cri de l'empereur.

Ses grenadiers bronzés par l'Afrique lointaine,
Ses cuirassiers de fer
Que sur les flots glacés du morne Borysthène
Désarçonna l'hiver;

Ses vétérans connus du Nil et de l'Adige,
Ses sombres escadrons,
Tous étaient là, faisant retentir, ô prodige,
Le bruit de leurs clairons.

Et lui, debout, les bras croisés sur sa poitrine,
Le front calme et serein,
Voyait se dérouler sur la plaine marine
Ses régiments d'airain ;

Il suivait du regard leurs lignes aguerries
Qui ne reculaient pas ;
Il écoutait gronder ses lourdes batteries,
Orchestre des combats.

Et, tant que s'agitait la bataille sonore,
Le géant surhumain
En aspirait le bruit, disant : « Je tiens encore
Le monde dans ma main ! »

Et, quand l'orage éteint, les cieux de leurs étoiles
Ouvraient tous les yeux d'or,
Sur l'Océan où l'ombre épaississait ses voiles
Son œil planait encor,

Comme s'il attendait sur la rive endormie
Que le flot bruissant
Y jetât les débris de l'armée ennemie,
Ses drapeaux teints de sang.

Oh ! comme il dormait bien dans son île isolée
Au milieu de la mer,

Où rêvait tristement son ombre désolée,
Au bruit du flot amer.

II

Pourquoi de son rocher, pourquoi fait-on descendre
Le Prométhée impérial ?
Ne valait-il pas mieux laisser en paix sa cendre
Là-bas dans son monde idéal ?

Il fut un homme à part, vivant, parmi les hommes,
Et le siècle eut en lui son mythe glorieux.
Il fallait le laisser, loin du monde où nous sommes
Sur son écueil mystérieux.

Quel marbre lui vaudra son île solitaire
Dont les peuples de l'avenir
Auraient fait, quelque jour, leur Mecque militaire,
Pèlerins de son souvenir ?

Quel mont bâtirez-vous pour sa tombe historique ?
Quel éclair descendra du ciel pour y tracer
Son nom universel et sa gloire homérique
Devant qui tout doit s'effacer ?

O sombre Sainte-Hélène ! ô rocher granitique !
Tu nous étais cent fois plus beau,
Toi que, pour faire un trône au géant poétique,
Un volcan fit sortir de l'eau.

III

Dis-moi, Napoléon, dis-moi que vas-tu faire
Dans Babel, dans Paris, cette orageuse sphère
Où pas un Régulus sur mille Cicérons,
Où la nuit tout entière on s'aiguise la langue,
Pour se battre le jour à grands coups de harangue,
Où les phrases ont pris la place des clairons ?

Dis-moi, que vas-tu faire en cet amphithéâtre,
Où les rhéteurs, drapés d'un manteau de théâtre,
Sur leur pathos ronflant gambadent à pas lourds ?
Car ton Paris n'est plus qu'une ardente fabrique,
Un atelier de rhétorique
Où l'on martèle des discours.

Tu n'y verras plus un de ces hommes dantesques
Qui, — combattant pour toi leurs combats gigantesques,
Parlant au monde avec la bouche du canon, —
Sur les glaces du Nord, sur les sables Numides,
Aux faîtes du Kremlin, au front des Pyramides,
Par la flamme et le fer écrivirent ton nom.

Plus rien que des parleurs à cheval sur la phrase,
Quand la Syrie entend crouler ses ports qu'on rase,
Quand Méhémet-Ali, ton frère égyptien,
Regarde si là-bas, du côté de la France,
Dans la nuit de son espérance,
Monte quelque astre ami du sien.

Puis, hélas ! au milieu de ce bruit de paroles,
Obus toujours tonnants et bourrés d'hyperboles,

De quel sommeil troublé tu dormiras ici,
Toi qui dormais si bien aux rumeurs des batailles,
Au rappel des tambours, aux foudres des mitrailles,
Aux cris des nations qui demandaient merci !

Crois-moi, Napoléon, crois-moi, mon Capitaine,
Tu redemanderas un jour ta Sainte-Hélène,
Ton rocher sombre et noir au milieu de la mer,
Pour reposer en paix dans ta morne vallée,
Bercé dans ta couche isolée
Par le doux bruit du flot amer.

15 décembre 1840.

—

La Belgique.

I

Vantez-nous l'Italie et ses villes antiques,
Où résonnent encor les échos poétiques
Du clairon de tes vers, Virgile, ô grande voix !
Naples, qui rit, au pied du Vésuve groupée ;
Rome, qui gouvernait le monde avec l'épée,
Et gouverne aujourd'hui le monde avec la croix ;

Ou l'Espagne, beau sol des courages dantesques,
Où l'on foule, en passant, mille noms gigantesques,
Historique pavé, dallé de lettres d'or,
Qui parfois, à minuit, s'entr'ouvre et se soulève
Pour jeter aux vivants un éclair de ton glaive,
Ombre du Cid Campéador !

Vantez-nous le Tyrol, qui dresse dans l'espace
Ses pics que l'aigle bat des ailes quand il passe ;
La Suisse qui, s'armant de ta flèche d'airain,
O vieux Tell ! triompha de toutes ses épreuves,
Et, faisant de ses monts l'urne de deux grands fleuves,
Jette au midi le Rhône et verse au nord le Rhin ;

Ou la France, du monde auguste métropole,
Où tirent tous les cœurs, comme l'aiguille au pôle,
Panthéon de splendeurs et de rayonnements,
Source où vont s'abreuver les âmes fécondées,
Volcan où bout toujours la lave des idées
Pour s'épandre en événements.

La Russie à la fois, selon sa fantaisie,
Livre aux becs de son aigle et l'Europe et l'Asie,
Et voit sept mers baigner ses rives de leurs flots ;
La Hollande a des nefs qui, sous toutes les zones,
Des îles de la Sonde aux bords des Amazones
Transportent, en chantant, ses joyeux matelots ;

Carthage d'Occident, reine des femmes blondes,
L'Angleterre a le sceptre et l'empire des ondes,
Et fait de ses vaisseaux un pont aux Océans ;
L'Allemagne a le Rhin, le fleuve des poètes,
Ses vallons, ses grands bois et ses villes muettes,
Où rêvent ses penseurs géants.

Le Midi dans ses champs avec orgueil étale
De ses palmiers en fleurs la pompe orientale ;
Le Nord a ses sapins, parasols toujours verts,
Qui couronnent tes monts, ô terre scandinave !

D'où l'on voit l'Hécla sombre, en son île de lave,
Comme un phare lointain, darder ses longs éclairs.

II

Mais rien ne nous vaut la patrie,
Rien ne nous vaut le sol natal.
Elle s'étend toute fleurie
Entre deux fleuves de cristal.
Juin de roses nous la festonne;
L'oiseau qui la quitte en automne
Ne rêve qu'elle en ses chemins;
A son soleil le cœur mieux s'ouvre;
Et, quand de loin on la découvre,
On la nomme en battant des mains.

De toutes les beautés le ciel nous la fit belle.
Avril y fait plus tôt revenir l'hirondelle.
L'été verse en nos champs ses plus riches moissons.
Le printemps, en riant, y vide ses corbeilles.
Pour l'écho de nos nuits vermeilles,
Rossignols, vous gardez vos plus douces chansons.

O sol béni! terre enchantée!
Dieu te fit avec tant d'amour!
De tous les biens il t'a dotée,
Comme pour y descendre un jour.
Là-bas, la plaine se déroule
Que peuplent des villes en foule
Dont le monde entier sait le nom;
Ici, des forêts, des vallées,

Et des montagnes crénelées,
Dont le tonnerre est le canon.

L'Escaut, où les trois-ponts entrent à pleines voiles,
Paraît aux yeux, la nuit, un lac semé d'étoiles;
Comme le Rhin, la Meuse a ses vieux châteaux forts,
Ses manoirs mutilés par la flamme et l'épée
Dont chacun a son épopée
Que le poète lit sur la tombe des morts.

Au milieu des campagnes vertes
S'épanouissent nos cités,
Comme de grandes fleurs ouvertes,
Resplendissantes de clartés;
Les unes au flot des rivières
Baignent leurs tours hospitalières,
Les autres au flot de la mer;
Toutes ont des cloches joyeuses,
Dont les urnes harmonieuses
Versent leur musique dans l'air.

Nos villes, à l'étroit dans leurs vastes murailles,
Mères fécondes, font de l'or dans leurs entrailles.
Nos fils ont la vigueur, nos filles la beauté.
Et tous ont ce trésor, le plus cher que le monde
Ait reçu de ta main profonde,
Toi de qui tout nous vient, Seigneur, — la liberté!

III

Puis, quel passé superbe, ô frères, que le nôtre!
Des peuples de la terre en savez-vous un autre

Qui puisse, déroulant ses fastes radieux,
Citer plus de grands noms et de faits glorieux ?
Descendez tour à tour dans nos vieilles provinces,
Parcourez leurs cités dont les bourgeois sont princes :
Voici notre Brabant, dont le lion mordit,
Aux rives du Jourdain, le Sarrasin maudit ;
Bruge et Gand, qui toujours, ces bouillonnantes cuves,
Eclataient à la fois, ainsi que deux Vésuves ;
Le Hainaut, fier encor de ses puissants barons ;
Luxembourg, dont les ducs soudèrent leurs fleurons
A la couronne d'or que portait l'Allemagne ;
Liége, dont la mamelle allaita Charlemagne ;
Le Limbourg, qui dressa debout sur son pavois
Le premier roi des Franks, proclamé par sa voix ;
Anvers, qui toujours veille, active sentinelle,
Sur le fleuve qui coule à l'ombre de son aile ;
Et Namur, de canons bardé de toutes parts,
Qui règne sur les monts dont Dieu fit ses remparts :
Toutes portent, gravés sur leurs nobles murailles,
Mille beaux souvenirs de guerre et de batailles,
Archives du passé, que par amusement
Nos yeux ne lisent plus que comme un vieux roman.

Quand parfois, fatigués de nos routes banales,
Tristes, nous faisons halte au bord de nos annales,
Et que nous le sondons des yeux et de la voix,
Cet abîme profond des choses d'autrefois,
Il en sort mille bruits, mille rumeurs de gloire.
Mais le présent est sourd à ces cris de l'histoire.
Vous, nos hommes de guerre, il vous laisse endormis
Dans vos linceuls, tous faits de drapeaux ennemis,
Et passe insouciant sur vos cendres muettes,

O vous, tribuns, savants, artistes et poètes,
Dont notre indifférence outrage les tombeaux,
Et dont nos lampions remplacent les flambeaux.
Plus d'un, quand autrefois parmi les plus grands
[hommes,
Veuf de son piédestal dans le siècle où nous sommes,
Attend que son jour vienne et que, grave et serein,
L'art nous le sculpte en marbre ou le coule en airain;
Clovis, qu'à Tolbiac sur ses rudes épaules,
Le vieux Rhin vit charger tout l'empire des Gaules,
Sicambre audacieux, dont l'orgueil indompté
Courba devant Dieu seul son front et sa fierté;
Charles Martel, Pépin d'Herstal et Charlemagne
Qui, tenant à ses pieds la France et l'Allemagne,
Baptisa de son nom immense et souverain
Le siècle rayonnant dont il fut le parrain;
Godefroid de Bouillon, ô Tasse! dont l'épée
Illumine les chants de ta vaste épopée;
Puis Gérard de Saint-Trond, dont Cologne brunit
La cathédrale, mont de pierre et de granit;
Jean premier, qui brandit son glaive plein d'entailles
Dans soixante tournois et dans quinze batailles;
Et donna pour menin, au champ de son blason,
Le lion de Limbourg au lion brabançon;
Baudouin, qui déroula sur la tour de Léandre
Les plis victorieux du vieux drapeau de Flandre,
Et, comme un des héros de nos anciens romans,
Coupa la Grèce en fiefs pour ses barons flamands;
Henri trois, dont le front, qui doublement rayonne,
Porta, poète et duc, une double couronne;
Charles-Quint, qui, debout sur son trône idéal,
Pesa le monde avec son globe impérial;
Memling, les deux van Eyck, dont les panneaux illustres

Resplendissent encore après quatre-vingts lustres;
Metsys, le forgeron, artiste dont l'amour
Fit sous l'œil d'une femme éclore l'âme un jour;
Duquesnoy, qui, taillant et le bronze et la pierre,
Ainsi que Prométhée, animait la matière;
Vésale, dont le doigt fouillait le corps humain
Et de l'âme invisible y cherchait le chemin;
Enfin Roland Lassus, dont l'immortel génie
Sur son siècle alluma l'aube de l'harmonie, —
Et tant d'autres encore, aussi grands, aussi beaux.

Sortez de vos néants, sortez de vos tombeaux,
Guerriers qui, blasonnés de vos croix de sinople,
Fûtes rois de Solyme ou de Constantinople;
Poètes, dont le luth, du langage roman,
Adoucit le premier le rude bégaîment;
Architectes, par qui nos vieilles cathédrales
De leurs tours dans les cieux font monter les spirales;
Artistes lumineux, sculpteurs, dont le burin
A fait vivre le marbre et palpiter l'airain;
Rêveurs harmonieux, dont les harpes fécondes
Epandent leurs chansons à l'écho des deux mondes;
Peintres, dont la palette a toutes les couleurs
Des feux de l'arc-en-ciel, du soleil et des fleurs;
Savants, pôles où vont les foules empressées,
Nochers, qui, labourant l'océan des pensées,
Eûtes, comme Colomb, votre Amérique aussi, —
Sortez de vos tombeaux pour apparaître ici!

Liége, mai-juin 1842.

La Cathédrale de Cologne.

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi : sed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longa nocte,
Carent quia vate sacro.
HORAT. CARMIN. IV. 9.

I

O Rhin ! ô Nil du nord ! ô fleuve d'Allemagne !
O vieux Rhin dont le flot baptisa Charlemagne,
Le géant Souverain
Qui, façonnant l'Europe au moule de son rêve,
Se tailla son empire au tranchant de son glaive
Avec son bras d'airain !

Frère de l'autre Nil, avec tes rochers sombres
Qui, sur ton vert miroir entre-choquent leurs ombres,
Pyramides que Dieu te bâtit de sa main,
De tout ce qui fut grand tes bords gardent les traces,
Rempart des Nations, limite des deux races,
Borne du monde frank et du monde germain !

Tous les peuples, du bruit de leurs clairons sauvages,
Ont comme une tempête, ébranlé tes rivages
Aux pitons verdoyants ;
Et, depuis deux mille ans, le burin des épées
Grave pour l'avenir toutes ses épopées
Sur tes pics flamboyants.

Le sang de Tolbiac a rougi ton écume,
Où du nom d'Attila l'éclair encore fume.

Sur tes monts de granit Rome brisa son char,
Et tous les conquérants sous qui trembla le monde
Sont venus abreuver leurs coursiers dans ton onde :
Napoléon, Clovis, Charlemagne, César.

Barberousse, endormi, comme un aigle en son aire,
Ecoute, en frémissant, dans son lit centenaire
Ton murmure grondant ;
Car l'avenir du monde un jour doit se débattre
Sur tes bords, ô vieux Rhin, artère qui fait battre
Le pouls de l'Occident !

Tes souvenirs féconds font rêver les poètes.
Tout le passé leur parle en tes roches muettes,
Et le penseur, l'oreille attentive à ta voix,
Dans ton flot large et vert voit des foudres reluire,
Et dans tes profondeurs entend, la nuit, bruire
Quelque chose de grave et de sombre à la fois.

C'est la voix, c'est le bruit des races écroulées,
Des générations par les siècles roulées
Dans ton gouffre obscurci.
C'est la vaste rumeur du crime et de la gloire
Dont l'écho se prolonge en tes vagues. — L'histoire
Est un grand fleuve aussi.

II

L'histoire, fleuve immense, où roule,
Avec de sourds mugissements,
Sous le flot des hommes en foule,

Le gravier des événements.
Dans son lit aux rumeurs profondes
Il charrie aux cours de ses ondes
Les nations, les rois, les mondes,
Dont lui seul a le souvenir;
Et, pleins d'éclairs ou de ténèbres,
Les noms fameux, les noms célèbres,
Flottent dans ses vagues funèbres,
Vers l'océan de l'avenir.

Comme un bruit de l'Apocalypse
Il fait tonner sa grande voix.
Etoile ou peuple qui s'éclipse
Y vont s'engloutir à la fois.
Dans sa vague d'ombres remplie,
Plus d'une gloire qu'on oublie
Bien longtemps roule, ensevelie
En son séculaire sommeil.
Le flot sous un autre s'efface;
Puis s'il remonte à la surface,
Le soleil lui fait à la face
Flamboyer un rayon vermeil!

Le voilà! C'est la chose ou l'homme
Qui revient au jour ébloui.
Le monde regarde et le nomme
Et bat des mains, criant: « C'est lui! »
Comme un plongeur qui sort de l'onde,
De la profondeur inféconde
Du tourbillon qui toujours gronde,
Il monte une lumière au front.
Le voilà! C'est ton nom sublime

Qui, des entrailles de l'abîme,
Aux cris de la foule unanime
Jaillit, ô Gérard de Saint-Trond!

III

Six siècles tout entiers, artiste magnifique,
Tu restas endormi du sommeil pacifique
Que le chevet glacé des tombeaux donne aux morts.
Mais, du double linceul où le temps fit descendre,
Pour les cacher au monde, et ta gloire et ta cendre,
O Lazare de l'Art! voici qu'enfin tu sors.

Voici qu'enfin ton nom magique,
Comme un signe victorieux,
Au Panthéon de la Belgique
Vient resplendir à tous les yeux.
Lui, dont on chercha d'âge en âge
Les lettres d'or sur chaque page
Des vieilles archives du Rhin,
Du sépulcre de notre histoire,
Il ressuscite plein de gloire,
Comme un fantôme souverain.

L'oubli, lorsque la mort t'eut mis dans ton suaire,
T'enferma tout entier dans son morne ossuaire,
Et, — quand le voyageur à genoux demandait :
« Quelle main t'a bâtie, église noble et sainte,
» Qui de Cologne emplis presque toute l'enceinte? »
Par son silence seul ton œuvre répondait.

Ton œuvre à toi, la Cathédrale
Dont ta main devait jusqu'aux cieux,
Ainsi qu'une double spirale
Tordre les clochers glorieux,
Et qui, parlant sa langue austère
A tous les peuples de la terre,
De l'Orient et du Couchant,
Déroule dans la nue altière
Son vaste poème de pierre
Dont chaque colonne est un chant!

IV

Montagne de granit, dans l'espace exhaussée!
Cercle où se meut le monde, ainsi qu'une odyssée
De la terre et du ciel!
Pyramide chrétienne, entassement immense,
Où l'éternel présent sans cesse recommence
L'avenir éternel!

Dôme, palais de Dieu, comme, en ses nuits de flamme,
Le poète parfois le bâtit dans son âme,
Architecte jaloux de ce rêve vermeil
Qui jaillit maçonné de grands blocs de pensée
Et dont la tête, au fond de l'infini dressée,
Assiste, avant l'aurore, au lever du soleil!

Six siècles tour à tour, de leurs mains acharnées,
Ont sur ton dos de pierre entassé leurs années
O vieux temple germain!
Sans que leur fardeau pèse à ta voûte béante,

Atlas aurait ployé son épaule géante
Sous leur poids surhumain.

Rien n'a pu t'ébranler, ô formidable ouvrage!
Ni le souffle des vents, ni l'aile de l'orage.
On dirait qu'à tes pieds le Temps s'est arrêté.
Il ébrèche sa faux sur ta croupe puissante
Et la vague des ans s'y brise, mugissante,
Comme le flot humain contre l'éternité.

Vingt générations ont passé sur tes dalles,
Evêques, empereurs, rois, qui sous leurs sandales
Courbaient l'humanité.
Tu les as vus briller tous ces astres du monde,
Si vains de leur néant, sous ton arche profonde,
Où Dieu seul est resté!

Ta forme gigantesque, ainsi qu'un mont sublime,
A le front dans la nue et le pied dans l'abîme;
Et sur tes noirs pignons, de brume pavoisés,
L'épervier, en passant, craint d'abattre ses ailes,
Quand le soleil au soir allume tes prunelles
Et change en astres d'or tes vitraux embrasés.

Monument merveilleux, ruche aux blocs granitiques,
Où bourdonnent toujours les essaims des cantiques
Comme un hymne sans fin,
On t'admire au couchant, on t'admire à l'aurore,
Et tu n'es cependant rien qu'une ébauche encore!
Mais quand le siècle enfin

Te verra, dans la nue effilant tes pinacles,
Ouvrir, comme un écrin, tes mille tabernacles

Peuplés de saints, le front cerclé d'un nimbe ardent,
Les uns graves, le cœur plein de hautes pensées
Dont ils suivent au ciel les ailes nuancées,
Et les autres muets et parlant cependant.

Quand la foi, quelque jour, cathédrale sublime,
Plantera de ses mains, sur ta plus haute cime,
L'image de la croix,
Et qu'enfin achevée, immense et magnifique,
Tu porteras au front ce signe pacifique
Des peuples et des rois;

Quand tu t'élanceras, rayonnante, inouïe,
Comme une vision magique, épanouie;
Quand tes clochers, dressant leurs aiguilles dans l'air
Et déchirant les plis des manteaux des nuages,
Vaincront avec leur voix le bruit des grands orages,
Et croiseront au ciel leur flèche avec l'éclair;

Quand tu seras debout, reine du vaste espace,
Regardant à tes pieds, où toute chose passe,
Le monde inférieur,
Dominant de tes tours, dans la nue abritées,
Les montagnes du Rhin, par la foudre sculptées,
Ce burin du Seigneur;

Strasbourg sera jaloux; de Cordoue à Séville
Un sourd gémissement ira de ville en ville:
« Le savez-vous, ma sœur? Notre règne finit! »
Triste et penchée au bord de l'Escaut, son grand fleuve,
Anvers regardera pleurer, comme une veuve,
Sa cathédrale en deuil, dans ses murs de granit.

On n'aura jamais vu rien de pareil au monde.
L'œil aura peine à suivre en sa hauteur profonde
Ton jet aérien.
Grenade gémira dans ses palais mauresques,
Et se dira, croisant ses bras chevaleresques :
« Mon Alhambra n'est rien ! »

Monuments du désert, aiguilles, pyramides,
Qu'assiège le simoun avec les vents numides,
Piliers d'Eléphantine aujourd'hui renversés,
Obélisques géants, où le vautour qui passe
Descend et vient tenir ses haltes dans l'espace,
Te criront d'une voix : « Tu nous a surpassés ».

De son temple homérique aux voûtes écroulées
Thèbe en vain cherchera les portes constellées
Dont rien n'a survécu ;
Michel-Ange, jaloux, de sa base de pierre,
Voudra faire tomber le dôme de Saint-Pierre,
Car tu l'auras vaincu.

V

Dors en paix maintenant dans ta tombe ignorée,
O Gérard de Saint-Trond, poète, âme inspirée !
Car ce que tu rêvas, voici qu'on le finit.
Pour ce vaste travail, dont l'Allemagne est fière,
Chaque peuple taille sa pierre,
Chaque roi, son peuple de granit.

Notre siècle a vu tant de choses,
Au vent des révolutions,

Gloires, splendeurs, apothéoses,
Joncher les pas des nations.
Et voici, — quand tout croule et tombe,
Le palais, le trône et la tombe,
Quand tout passe et tout dépérit, —
Qu'il vient d'achever ta pensée
Comme tu l'avais commencée
Au moule ardent de ton esprit.

C'est que dans le désert où chemine notre âge,
Tout n'est pas sable encore, éclair ni vent d'orage.
L'aube naît dans la nuit de nos doutes moqueurs.
Souvent Dieu, par la voix de nos fausses sciences,
Réveille les saintes croyances
Qui dorment dans l'ombre des cœurs.

Pour toi, peuples et rois oublient
Et leurs luttes et leurs combats.
Oh! qu'ainsi leurs bras qui s'allient
Relèvent ce qu'on jetait bas ;
Qu'ils ne rivalisent au monde
Que pour montrer lequel mieux fonde;
Que leur char ait le même essieu ;
Et, dans une union féconde,
Que leur œuvre de paix seconde
L'œuvre pacifique de Dieu!

Que ton temple pour eux soit l'arche d'alliance!
Qu'un jour, peuples et rois viennent sans défiance,
Sous ton dôme où le ciel leur ouvre son chemin,
Devant la croix où Christ tend ses bras à la terre,
Se donner le baiser de frère,
Se serrer le cœur et la main!

Qu'ainsi ta sainte Cathédrale
De ses faîtes mystérieux
Achève la double spirale
Qui doit unir la terre aux cieux!
Qu'elle soit l'échelle profonde
Où Jacob vit de l'autre monde
Briller l'éternelle clarté,
Poète, et que ta Métropole
Devienne enfin le vrai symbole
De la future humanité!

VI

C'est ta patrie aussi que le sol où nous sommes,
Et nous t'avons fait place auprès de nos grands hommes,
Souverains et savants, artistes et guerriers,
Sous le dais lumineux où leur splendeur rayonne,
O Gérard de Saint-Trond! viens chercher ta couronne
Et ton socle de bronze et ta part de lauriers.

Viens! La Belgique t'ouvre à deux battants les portes
Du Panthéon vivant de leurs légions mortes;
Et, fier des souvenirs que j'évoque à ses pieds,
Je dépose ces vers sur l'autel de ta gloire,
Moi qui glane partout dans les champs de l'histoire
Ma gerbe aux épis d'or de grands noms oubliés.

Août 1842.

Où va toute chose?

Quo, quo ruitis?
HORAT. EPOD. 7.

— Où donc courez-vous, beaux nuages?
Beaux nuages, où courez-vous?
— Nous faisons nos joyeux voyages :
Où nous allons, le savons-nous?
Aux vents du ciel ouvrant nos voiles,
Nous passons entre les étoiles
Et les cimes du monde humain,
Pour vider, en pluie, en rosées,
Notre urne aux herbes arrosées
Et nous dissiper en chemin.

— Où courez-vous, brises légères?
Brises de l'aube, où courez-vous?
— Avec nos ailes passagères
Où nous allons, le savons-nous?
Avec nos ailes embaumées
Sur les corolles parfumées
Dont s'émaillent les verts gazons;
Nous allons secouant les branches
Des plus vermeilles, des plus blanches,
Et jamais nous ne repassons.

— Où courez-vous, fils de la terre?
Fils de la terre, où courez-vous?
— Où nous allons, c'est un mystère.
Où nous allons, le savons-nous?
Où va toute chose qui passe?
L'étoile qui luit dans l'espace?

La rose du printemps si beau ?
Le chêne que la brise effleure ?
Tout ce qui chante et ce qui pleure ?
Où va l'homme par le tombeau ?

Août 1845.

—

Sur un Recueil de Satires politiques.

Nervum arcus igitur paululum remitam
Adhuc habet pharetra plurimum sagittam.
GILLEBERTI *Carmin.* I, str. 84.

Silence, ô mes lions ! ô mes tigres ! silence
Jusqu'au jour où ma main tous ensemble vous lance
Sur la place publique, ardents et furieux.
Derrière vos barreaux tordez-vous à votre aise.
Allumez, en grondant, les prunelles de braise
Qui brûlent dans vos yeux.

Hôtes impatients de ma sombre tanière,
Grincez, en secouant votre fauve crinière
Aux poils échevelés.
Ebranlez à loisir votre cage de chêne.
Le jour n'est pas venu de briser votre chaîne
Et de vous dire : « Allez ! »

Patience ! il luira ce jour, où, pleins de joie,
Sous vos crocs acérés vous tiendrez votre proie,
Les griffes et les dents à l'œuvre, en rugissant ;
Où, dans votre charnier, sinistre et noir domaine,
Vous aurez à mâcher bien de la chair humaine,
A lécher bien du sang.

Patience, mes fils! En votre cirque sombre
Ma haine, dès longtemps, amoncelle dans l'ombre,
Comme dans un enfer,
Bien des noms à broyer dans l'étau de vos gueules,
Comme le Dante moud les damnés sous les meules
De ses rimes de fer.

Novembre 1846.

—

Cinq Branches de Cyprès.

I

L'ÉTOILE COUCHÉE.

Dans mon ciel j'avais une étoile;
Elle éclairait mon firmament :
Quand la nuit déployait son voile,
On eût dit un vrai diamant.

Dans ma forêt profonde et sombre
J'avais un oiseau printanier :
Pas un qui chantât mieux à l'ombre
Du lilas ou de l'ébénier.

Dans mon désert triste et morose,
J'avais une fleur, et vraiment
Au jardin des cieux pas de rose
Qui pût sourire plus gaîment.

Mais mon étoile s'est couchée;
Mon rossignol dans son nid dort;

Ma rose, le vent l'a fauchée,
Et mon pauvre petit est mort.

12 août 1850.

II

LA TACHE DE FEU.

N'est-ce pas? Quand on a regardé le soleil,
Il nous reste dans l'œil une tache de flamme,
Et bien longtemps le spectre éclatant et vermeil
Nous illumine l'âme.

Et de quelque côté qu'on se tourne, partout,
Sur l'arbre qui verdit, sur l'onde qui bouillonne,
Sur les fleurs, sur le ciel, sur la terre, sur tout,
L'orbe de feu rayonne.

Ainsi toi, mon enfant, astre éteint dans mes cieux,
Et dont le soir, hélas! toucha presque à l'aurore,
Ton image sans cesse erre devant mes yeux
Toute vivante encore.

Et, soit que mon regard plonge au fond de la nuit,
Soit qu'il plonge en mon cœur, nuit encor plus obscure,
Partout je te revois, toi qu'un ange conduit,
Douce et blonde figure!

Octobre 1850.

III

PREMIÈRE NEIGE.

Sous le vent du Nord tout frissonne,
Et dans l'ombre le jour décroît.
La neige dans l'air tourbillonne,
Et la lune à peine rayonne :
On dirait qu'elle-même a froid.

Et me voici qui songe et rêve,
Assis auprès de mon foyer.
L'heure suit l'heure qui s'achève,
Et me voici qui songe et rêve,
Regardant mon feu flamboyer.

Quand souffle la bise glacée,
Mon Dieu, comme il fait bon ici !
Mais une lugubre pensée,
Mille fois de mon cœur chassée,
Mille fois y revient aussi.

Car, dès longtemps la porte est close,
Et pourtant quelqu'un est dehors.
J'écoute et j'attends... Triste chose !
Hélas ! j'oubliais qu'il repose
Dans le lit ténébreux des morts.

Là-bas, dans l'enclos morne et sombre,
A l'heure où minuit retentit,
Parmi tes compagnons sans nombre

Qui se parlent tout bas dans l'ombre
N'as-tu pas peur, ô mon petit?

Surtout dans la couche profonde
Où la mort t'a mis à l'étroit,
Sous les flots de neige inféconde
Dont chaque rafale t'inonde,
O mon petit! n'as-tu pas froid?

Rien que cette seule pensée,
Enfant, me donne le frisson;
Et, la tête en mes mains baissée,
J'écoute la bise glacée
Qui gronde autour de la maison.

Et je rêve à ce monde étrange
Où, loin de nous, te voilà seul.
Hélas! que n'as-tu, mon pauvre ange,
Pour ta mort ma vie en échange,
Où du moins mon cœur pour linceul!

24 décembre 1850.

IV

LA FLEUR DE L'OUBLI.

Où la trouverai-je? Est-ce dans la plaine?
Est-ce au fond des bois, pleins de verts abris?
Est-ce au pied des monts, où la marjolaine
Berce au vent des cieux ses bouquets fleuris?

Dieu m'en est témoin, fût-ce au bout du monde,
Je t'irais cueillir, ô charmante fleur!
Je t'irais cueillir, blanche, rose ou blonde,
Fleur au doux parfum qui guéris le cœur.

Je te presserais sur mes lèvres mornes,
Je te presserais sur mon front pâli,
Toi qui sers de baume aux douleurs sans bornes,
O charmante fleur qu'on appelle Oubli!

Juillet 1851.

V

LE LIVRE FERMÉ.

Oh! que me voulez-vous, mes Grecs et mes Latins,
Vous tous, ô mes amis! mes chroniqueurs lointains,
Mes Germains et mes Scandinaves,
Mes Franks, dont rien n'a pu courber le front géant,
Mes Saxons dont les nefs fatiguaient l'Océan
Qui boit les deux fleuves bataves?

Mes vieux historiens, si longtemps délaissés,
Poètes si connus de mes doigts empressés,
Echos sonores d'un autre âge,
Toujours dans mon esprit j'entends le bruit confus
De votre voix, ainsi qu'au fond des bois touffus
Le murmure de quelque orage.

Vous tous que si souvent j'appelai par vos noms,
Vous ne savez donc pas, ô mes vieux compagnons,
Qui vous contez tout l'un à l'autre!

Que j'avais là, tout près de moi, sur mes genoux
Un livre dont la voix par son charme si doux
Me faisait oublier la vôtre ?

Mon Dieu ! que je lisais de choses de mon cœur
Dans ce livre vivant où chantait tout le chœur
De mes illusions aimées !
Et maintenant voici qu'il est morne, et voici,
Que j'interroge en vain, l'œil de pleurs obscurci,
Ses pages par la mort fermées !

Septembre 1851.

—

A Napoléon.

Quis non timebit te... et magnificabit
nomen tuum ?
B. Joannis : *Apocalyps.* xv 4.

Déjà dans ton lointain superbe,
Tu sembles un mythe idéal,
Toi dont le glaive impérial
Fauchait les trônes comme l'herbe.

Terreur des générations,
Tes mains ont au champ de l'histoire
Planté ton chêne de victoire
Sous qui rêvent les nations.

Tout a ployé sous ton épée ;
Auprès de toi tout est petit ;
En tous lieux ton nom retentit,
Et chacun sait ton épopée.

Aussi toujours ton souvenir,
Que tant de splendeur accompagne,
Comme un soleil une montagne,
Illuminera l'avenir !

Mai 1847.

—

La Mort de Louise-Marie d'Orléans

Première Reine des Belges.

I

Où va-t-il ? Où va-t-il ce convoi funéraire ?
L'œil des peuples le suit dans son itinéraire,
Et sur le double rail de son chemin ardent,
Comme un tonnerre sourd, il s'éloigne en grondant,
Et le vent de la mer, de loin par intervalle
Comme un dernier adieu lui jette une rafale.

Sépulcre voyageur, d'un diadème orné,
Il porte dans ses flancs un cercueil blasonné.
Un crucifix s'élève au chevet de la bière,
Où l'on voit à genoux cinq prêtres en prière,
Et dans l'air un drapeau déroule en voltigeant
Son flot de crêpe noir semé de pleurs d'argent.

Et le bœuf dans la plaine, et l'autour dans la nue
Tressaillent en voyant cette chose inconnue
Passer comme la foudre et rouler dans les airs

Son nuage de bruit, de fumée et d'éclairs,
Et partout on entend les cloches des villages,
Oiseaux d'airain, pleurer dans leurs nids de feuillages.

Le train funèbre au seuil d'une ville parfois
Apparaît à la foule immobile et sans voix.
D'elles-mêmes alors dans les cieux ébranlées,
Les tours mêlent en chœur leurs lugubres volées,
Et quelque évêque est là qui prie en bénissant
Le char que la vapeur entraîne en bruissant.

Des sables embrumés de sa côte orageuse
Ostende a vu partir la bière voyageuse.
Bruges, les bras en croix, veuve toujours en deuil,
Demande à l'horizon : « Où donc va ce cercueil ? »
Et Gand, en le suivant du haut du Mont Saint-Pierre,
Sent des pleurs de pitié sourdre sous sa paupière.

Termonde sous ses murs aperçoit un moment
Le wagon sépulcral qui roule incessamment.
Malines un instant l'abrite sous ses ailes,
Et bientôt il reprend son élan vers Bruxelles.
C'est ainsi qu'il conduit, de relais en relais,
Une reine à sa tombe, — à son dernier palais.

II

N'est-ce pas, enfant rose et blonde,
Comme ils étaient beaux ces beaux jours
Où dans vos yeux, bleus comme l'onde,
Votre âme souriait toujours ;

Où la fortune paternelle
A tous vos vœux prêtait son aile ?
O groupe charmant et vainqueur,
Vous de tant de grâces ornée,
Vos sœurs, dont vous étiez l'aînée,
Vos frères, cœurs de votre cœur !

Dieu dont la main toujours d'obscurs desseins fourmille,
Du trésor de ses dons comblait votre famille :
Sans doute il la marquait pour quelque but fatal.
Pas de rêve plus grand, ni de splendeur plus haute.
Du trône européen votre père était l'hôte,
La France était son piédestal.

Quand sur Paris, — laboratoire
De choses et d'événements,
Dont tous les échos de l'histoire
Prolongent les sourds grondements, —
Il étendait sa main puissante,
Sa capitale mugissante
Faisait trêve à ses passions,
Et fermait son ardent cratère
D'où jaillit parfois sur la terre
L'éclair des révolutions.

Spectacle merveilleux ! L'œil tourné vers la France,
Les peuples saluaient en elle l'espérance.
Ils disaient : « Le passé croule sous l'avenir.
Rois, qui forgiez nos fers, Dieu brise votre enclume.
A l'horizon, voici que notre aube s'allume,
Et notre soleil va venir ! »

Le nôtre, enfant prédestinée,
Le nôtre était déjà venu.
Ma Belgique, la destinée
Retrouvait ton nom bien connu.
Ce nom, dans un jour de victoire,
Du sépulcre de notre histoire,
Nos mains l'avaient ressuscité.
Sous le joug trois siècles meurtrie,
Tu rendais ta vieille patrie
A notre jeune liberté.

Vous en fîtes aussi la vôtre, ô douce reine !
Et vous vîntes à nous, rayonnante et sereine,
Lis qui deviez fleurir parmi nous transplanté,
Etoile qui brillez jusque dans la mort même,
Diamant dont le ciel orna le diadème
Qu'il fit pour notre royauté.

Femme entre les femmes bénie,
O cœur pur et fait selon Dieu !
Vous étiez comme un bon génie,
Descendu dans notre milieu.
Moins au palais qu'à la chaumière
Souriait votre cœur, lumière
Dont s'illuminait votre esprit.
Vous songiez moins à vous qu'aux autres.
Tous les humbles étaient les vôtres,
Comme ils sont ceux de Jésus-Christ.

On vous suivait des yeux comme tout ce qui brille.
La mère vous donnait pour exemple à sa fille.
Vous aviez le respect des grands et des petits.

Et vous marchiez, — plaignant les luttes où nous sommes
Pour des principes moins, hélas! que pour des hommes, —
Loin du Cirque étroit des partis.

De l'évangile qu'on blasphème
Vous suiviez le chemin pieux,
Sachant que du bien que l'on sème,
La moisson mûrit dans les cieux.
L'orphelin vous nommait sa mère.
Sous le poids de sa vie amère
Le pauvre cessait de ployer;
Car vous, leur ange charitable,
Vous étiez le pain de leur table
Et la flamme de leur foyer.

Aussi, quand vous passiez, charmante et gracieuse,
Avec vos beaux enfants, trinité radieuse,
Votre écrin maternel, trésor aux blonds cheveux,
La foule, en saluant sa bonne souveraine,
Disait : « Que vous seriez heureuse, ô sainte reine,
Si vous l'étiez selon nos vœux! »

Pourtant que d'épreuves sans nombre,
D'éclairs dans vos cieux noirs et lourds!
L'angoisse assise comme une ombre
Sur votre trône de velours;
Vos nuits et vos jours pleins de transes;
Les rêves de vos espérances
Peuplés de sombres visions;
Partout une main invisible;
Douze ans votre père une cible
Pour les balles des factions.

Votre enfant, pauvre fleur, dès son aube, ternie;
Votre sœur, ce doux lis qu'effeuilla le génie;
Votre frère sanglant vers la tombe emporté;
Toute votre famille, au souffle d'un orage,
Echouant dans l'exil, épave du naufrage —
De la plus grande royauté;

Puis enfin, — pour clore ce drame,
De deuils sinistre enchaînement,
Dont l'inconnu tissa la trame,
Dont la mort fit le dénouement —
Votre père (ô chute profonde!)
Expirant, sans qu'un œil au monde
D'un pleur pieux se soit rempli,
Tandis que l'avare Angleterre
Lui donne à peine un coin de terre
Et l'obscur linceul de l'oubli.

Et plus la main de Dieu, si dure pour les vôtres,
Multipliait ses coups, les uns après les autres,
Plus aussi vous étiez grande dans vos malheurs.
Car votre âme chrétienne, ô reine, était de celles
Dont la foi laisse plus d'ardentes étincelles
Jaillir sous l'acier des douleurs.

Mais le ciel veut son hécatombe.
Votre tour enfin est venu,
Et la mort vous ouvre la tombe,
Chemin d'où nul n'est revenu.
Et la mer, dont le flot docile,
O blonde enfant de la Sicile!

Chantait près de votre berceau,
Ecoute de loin, attendrie,
L'Océan du Nord qui lui crie :
« Ma sœur, j'ai brisé ce roseau ! »

Oh ! maintenant dormez, ange pure et choisie,
Dans le suaire blanc de notre poésie ;
Dormez dans le linceul de notre souvenir,
Vous qui, du champ du Christ ouvrière assidue,
N'avez jamais failli dans votre tâche ardue
Et que le Maître doit bénir.

Dans notre amour ensevelie,
Votre nom, cher à l'indigent,
N'est pas de ceux qu'un peuple oublie
Dans un coin de son cœur changeant ;
Aussi dans toutes nos souffrances,
Dans nos deuils, dans nos espérances,
Vous serez toujours de moitié,
Vous, si jeune au monde ravie,
O femme si digne d'envie,
Reine si digne de pitié !

Ecrit dans l'Eglise de Laeken, 15 octobre 1850.

—

A un petit Bouvreuil.

Vöglein, singe deine klagen.
MAX VON SCHENKENDORF.

Mai déroule sa bannière,
Et sous l'herbe printanière

Avril dort dans son cercueil.
Me voici qui viens entendre
Ta musique douce et tendre,
O charmant petit bouvreuil!

Dans tes verts et frais asiles
Loin des hommes tu t'exiles.
Ton palais est un buisson,
Un seul air ton répertoire,
Un écho tout l'auditoire
Qui s'égaye à ta chanson.

Cet écho, ma lyre ailée!
Dans mon âme inconsolée
Tend l'oreille à tes concerts;
Et tes notes cadencées
Rafraîchissent mes pensées,
Ce semoun de mes déserts.

Je suis triste. Oh! chante, chante,
De ta voix la plus touchante
Ton mélodieux soupir.
Ta musique a tant de charmes!
Et mon cœur, rempli de larmes,
N'a que toi pour l'assoupir.

Puis, là-haut sur la colline,
Où sommeille, ô mandoline!
Mon enfant dans son cercueil,
A sa tombe rajeunie
Va pleurer ta symphonie,
O charmant petit bouvreuil!

Mai 1851.

A M. Victor Hugo

PARTANT POUR L'ILE DE JERSEY.

> Navis, quœ tibi creditum,
> Debes Virgilium...
> Reddas incolumem, precor.
> HORAT. LIB. I. CARM. 3.

Si l'aigle, du désert des nues
Domine les champs spacieux,
Où l'œil des montagnes chenues
Voit seul les routes inconnues
Qu'il trace dans l'orbe des cieux;

Du rossignol, dans les vallées,
Si les échos harmonieux
Aux brises des nuits étoilées
Egrènent les notes perlées,
Ces diamants mélodieux;

L'humble bouvreuil dans le silence
Cache son nid humble et discret,
Et jamais son vol ne s'élance
Loin du rameau qui le balance
Au bord du lac de la forêt.

Ainsi, Maître, ta poésie,
Ta poésie est tour à tour
L'aigle qui, dans sa fantaisie,
Mesure la route choisie
Que le soleil fait chaque jour;

Ou le rossignol sur sa branche,
Qui module ses doux concerts,
Quand, sur sa tige qui se penche,
La rose, urne vermeille, épanche
Ses plus frais parfums dans les airs.

La mienne est le bouvreuil qui chante,
Dans l'ombre des grands bois caché,
Bien loin de la foule méchante,
Sombre arène où tout désenchante
L'esprit sur les hommes penché.

Dans la forêt calme et profonde,
Dans son palais fait d'un buisson,
Pas une voix qui lui réponde,
Pas un écho qui porte au monde
Une note de sa chanson.

Parfois seulement, dans sa route,
Quelque voyageur égaré,
Au fond des taillis où l'on doute,
Un moment s'arrête et l'écoute
Assis sur le salon moiré.

Ou quelque errant chasseur qui passe,
Tenant son fusil à la main;
Ou quelque berger qui repasse
Quand le soleil a dans l'espace
Décrit son lumineux chemin.

Pourtant un soir, un soir, ô Maître !
O noble cœur ! ô noble esprit !
Dans sa solitude champêtre

Ma Muse te vit apparaître
Poète couronné proscrit.

En ses rêves, nuit sans aurore,
A ton soleil inattendu,
Quel jour charmant tu fis éclore
Quand ta voix eut, penseur sonore,
Au cri de sa voix répondu !

« Salut ! salut ! te cria-t-elle.
Salut ! ô chantre souverain !
Descends de ton char qu'on dételle
Et de ta vassale fidèle
Franchis le seuil, mon suzerain.

» Repose ta tête meurtrie
De tes combats, mon chevalier,
Et sous ma charmille fleurie
Oublie un moment ta patrie,
Hélas ! si tu peux l'oublier. »

Là, sous mes ramures ombreuses
Tu t'arrêtas quelques instants ;
Et puis dans tes routes fiévreuses,
Tu rentras, ô géant qui creuses
Un si grand sillon dans le temps.

Mais du moins sous mon vert ombrage
Je t'ai vu, rayonnant proscrit,
Prêt à rentrer dans ton orage.
Tu m'as dit ce grand mot : Courage !
Qui reste dans mon cœur écrit.

Maintenant, maintenant, qu'importe
Soit le passé, soit l'avenir?
Le temps peut frapper à ma porte :
Il n'a, dans tout ce qu'il m'apporte,
Rien qui vaille ton souvenir.

Anvers, 14 juillet 1852.

La Guerre d'Orient.

France tient et porte l'espée
De Justice.
PHILIPPE MOUSKÉS, V. 20507.

I

O France! Et l'on disait : « Ton histoire est fermée.
Plus rien de grand ne bat au cœur de ton armée.
Ton Aigle clôt son œil aux éclairs des canons,
Bons à traquer les loups d'Afrique en leurs repaires,
Les enfants ne sont plus que les ombres des pères,
Ces géants dont l'Europe a retenu les noms. .

» Hier tu sentais trembler le monde,
O reine, sous ton large orteil.
Le songeur qui crée et qui fonde
Venait te demander conseil.
Reniant ses gloires banales,
Le siècle en tes vastes annales
Etudiait son lendemain.
Ta puissance était renommée;

Ta lampe toujours allumée
Servait de phare au genre humain.

» Mère des grands esprits, nourrice des idées,
Ton sein versait la vie aux âmes fécondées,
Tu prêtais ta lumière aux générations ;
L'ange de l'avenir t'avait pour fiancée ;
A tous les vents du ciel tu semais ta pensée,
Et règlais sur tes pas, les pas des nations.

» Rien de grand ne pouvait éclore
Qu'aux feux de tes rayonnements.
Ton astre nous donnait l'aurore,
Tes rêves les événements.
Tous les peuples dans leurs histoires,
De la rumeur de tes victoires
Ecoutaient bruire l'écho ;
Car devant tes clairons de guerre
Ils avaient vu crouler naguère
Les murs de toute Jéricho.

» Sur la carte du monde, on t'oublie, on t'oublie ;
Tout nain monte à l'assaut sur ta force affaiblie ;
Tous les Etats sans toi se font et se refont.
Le vautour russe prend dans ses ongles la terre,
Et des remparts flottants de ses nefs l'Angleterre
Couvre l'immensité de l'Océan profond.

» Quand faut-il que le glaive sorte
De son fourreau de fer vêtu ?
Est-ce pour déchoir de la sorte
Que tes fils ont tant combattu ?

Qu'ils ont, soldats fiers et stoïques,
Fait tant de choses héroïques
Dont rêve notre âge ébloui,
Et que, dans ton ciel militaire,
Comme le vrai jour de la terre,
Le soleil d'Austerlitz a lui ?

» Que, depuis deux cents ans, ta pensée est le fleuve
Où toute âme ayant soif de vérité s'abreuve ?
Que tes fastes trop pleins regorgent de grands noms ?
Et que Napoléon, Dieu de ta Babylone,
Sentinelle d'airain, veille sur sa colonne,
Ce canon colossal fait de trois cents canons ? »

II

Non, tu n'es pas dégénérée,
O France, ô grande Nation.
Dieu ne te l'a pas retirée
Ta haute et sainte mission.
Tu domines encor le globe ;
Sur ton horizon vibre l'aube
Que l'Europe cherche à son ciel ;
Et de ton flambeau séculaire
La splendeur toujours nous éclaire,
O peuple providentiel !

Non, ton histoire n'est pas close,
Prédestiné du genre humain.
L'avenir du monde repose
Comme son passé, dans ta main.

Notre siècle, en proie aux naufrages,
Même aux foudres de tes orages
Parfois demande une clarté;
Car tu sais, ô Peuple-Moïse,
Où l'attend la terre promise,
Chanaan de la vérité.

Non, tu n'as pas fini ton rôle :
Le Seigneur a besoin de toi.
Il sait ce que sur ton épaule,
Il peut charger, idée ou loi.
Sur son Sinaï ceint de flammes,
Ce qu'il rêve, tu le proclames;
Ta voix interprête aux vivants
Ses paroles partout semées,
Par le canon de tes armées,
Par la bouche de tes savants.

Tu rouvres ta vaste épopée,
Après quarante ans de repos,
Ce poème écrit par l'épée
Sur les pages de tes drapeaux;
Et ton glaive, ô race historique,
De cette Iliade homérique,
Où chaque âge à son tour s'instruit
Va compléter le cycle immense;
Car ton passé, c'est la semence
Dont notre présent est le fruit.

III

Allons, Cherbourg, en mer tes frégates ailées !
Rochefort, tes beaux bricks aux poupes crénelées!

Lorient, tes vapeurs aux flancs doublés d'airain !
Toulon, tes grands vaisseaux aux lourdes batteries !
Brest, tes nefs à trois ponts dont les artilleries
Vont provoquer l'orage au fond du ciel serein.

Vincenne aux remparts centenaires,
Arsenal plein de bruits confus,
Tes canons gorgés de tonnerres
Qu'ils accourent sur leurs affûts !
Grenoble, apporte tes fusées ;
Strasbourg, tes bombes embrasées ;
Metz, tes congrèves aiguisées ;
Auxonne, tes mortiers béants !
O forges toujours occupées
Saint-Etienne, où sont tes épées ?
Maubeuge, tes lames jaspées ?
Lille, tes sabres flamboyants ?

Sonnez, clairons ! sonnez, trompettes des batailles !
Allumez vos éclairs, ô glaives pleins d'entailles,
Connus du Nil, du Tibre et de l'Elbe et du Rhin !
Déployez, ô drapeaux, vos couleurs martiales,
Et rouvrez à la fois, Aigles impériales,
Vos ailes sur le monde et vos ongles d'airain :

Afin que l'Orient respire,
Sans craindre de voir, chaque jour,
L'oiseau monstrueux de l'empire
Ouvrir ses ailes de vautour ;
Afin que sa sombre complice,
La guerre ferme enfin sa lice ;
Que l'œuvre de Dieu s'accomplisse,

L'œuvre de paix qu'il faut bénir;
Qu'une aube nouvelle se lève;
Que la bêche sorte du glaive;
Que l'Idée ébauche en son rêve
Les vérités de l'avenir;

Afin qu'aux temps prédits par la voix du prophète,
La trêve du Seigneur sur la terre soit faite,
Qu'aux fils errants d'Adam s'ouvre un Eden plus beau,
Que la concorde un jour règne parmi les hommes,
Et que la guerre enfin, sur la terre où nous sommes,
Change en soc son épée et sa torche en flambeau!

IV

O Sire, vous dormez dans cette nuit obscure
Où l'œil plus clair des morts à travers la figure
Lit le mot éternel.
O sire, vous dormez dans ce silence austère
Où le sépulcre prête aux rumeurs de la terre
Un accent solennel.

Mais, ô César, auprès de votre chevet sombre
Veillent pieusement vos victoires sans nombre
Qui vous parlent tout bas,
Et, comme au soir, les flots chuchotent sur les grèves,
Murmurent doucement leurs grands noms dans vos rêves
Que nous ne voyons pas.

Arcole, Marengo, Lodi, les Pyramides,
Austerlitz qui noya dans ses marais humides

Les Russes éperdus,
Iéna qui sur Berlin vit s'abattre vos Aigles,
Friedland qui le vit tordre en ses plaines de seigles
Ses bras au ciel tendus.

Toutes sont là jetant, ô radieux fantôme,
A vos pieds des débris d'empire et de royaume,
Des canons, des drapeaux,
Des diadèmes d'or brisés par vos tonnerres,
Des trônes arrachés de leurs pieds centenaires
Et leur pourpre en lambeaux.

Et l'Histoire pensive est assise auprès d'elles,
Qui grave votre front sur ses pages fidèles,
Que tout siècle lira,
Et trace, fatiguant ses mains laborieuses,
Votre calendrier de dates glorieuses,
Qui se complètera,

Sire, car votre étoile aux yeux s'est rallumée :
Des héros disparus de votre Grande Armée,
Ces géants surhumains,
Les fils sont là remplis de l'ardeur paternelle,
Et des morts aux vivants votre Aigle, avec son aile,
Enseigne les chemins.

Quand les pères ont clos votre illustre épopée,
Cette Iliade où luit l'éclair de votre épée,
Ce poème si beau,
Les fils, fiers d'ajouter leur page à votre histoire,
Veulent achever l'œuvre, et d'un rayon de gloire
Dorer votre tombeau.

Bomarsund qui dressait son front dans les bruines,
Ils l'ont roulé, vêtu d'un linceul de ruines,
Dans son golfe assourdi,
Et l'Alma les a vus sur ses rives tonnantes
Marcher au feu, portant les couleurs rayonnantes
Du drapeau de Lodi.

Aux rochers d'Inkermann, Balaklava murmure :
« Quel courage fait donc cette invincible armure
A ces hommes de fer ? »
Et dans son lit troublé la Tchernaïa s'écrie :
« Pour t'abattre, ils ont fait sans doute, ô ma patrie,
Un pacte avec l'enfer ! »

Plus loin Sébastopol répond de sa voix rauque,
En secouant, au bord du flot béant et glauque,
Ses haillons de granit :
« Le gouffre amer de l'onde a pris ma flotte entière,
Et je suis à la fois cadavre et cimetière,
L'aigle mort et le nid. »

Ainsi continuant votre route historique,
Voyez tout ce qu'a fait cette armée homérique
Sous votre astre éclatant,
Soleil dont les rayons, qu'alluma la victoire,
Eclaireront toujours l'horizon de l'histoire. —
Sire, êtes-vous content ?

V

Et toi, France, applaudis tes fils que rien ne lasse.
Au faîte de l'Europe où tu reprends ta place

Leurs mains ont rebâti la tour de ta grandeur.
Parmi les nations sois toujours la première,
Sois leur fanal, sois leur clarté, sois leur lumière,
Vrai foyer de toute splendeur !

Puis, ô France, reprends ton œuvre pacifique ;
Lie à ton beau passé l'avenir magnifique.
Reste l'espoir du faible et la terreur du fort.
Eclaire, enseigne, instruis par l'acte et la parole,
Et demeure à jamais un éclatant symbole
Pour tout ce qui veille ou qui dort.

Du droit européen sois la gardienne austère.
A qui voudrait troubler le repos de la terre,
Montre ta forte épée et montre ton drapeau.
Sois l'aire où le Seigneur fait couver la pensée,
Sois l'urne pleine où vient toute lèvre empressée,
Sois la montagne et le flambeau.

Sois la source vivante où s'abreuvent les races,
Le centre lumineux où convergent les traces
De tous les pas que font les générations,
Le chêne dont l'appui s'offre à toute liane,
Le clairon éternel qui sonne la diane
Aux oreilles des nations !

Septembre 1855.

La Cloche qui tinte.

A ma mère.

Le soir déployait tous ses voiles
Dans l'air, comme un vaste linceul;
La nuit allumait ses étoiles,
Et moi je partais triste et seul.
Le ciel voyait fondre ses teintes,
Et vous finissiez, mes beaux jours...
O cloche qui tintes, qui tintes!
O cloche qui tintes toujours!

Tandis que j'allais seul dans l'ombre
Le long de la verte forêt,
Sonnait sous la feuille plus sombre
La cloche du soir qui pleurait.
C'étaient des murmures, des plaintes,
Forêt, dans tes mornes détours...
O cloche qui tintes, qui tintes!
O cloche qui tintes toujours!

Au bout de la calme vallée,
Là-bas, je fis halte un instant,
Pour voir, ma maison désolée,
Ton toit le dernier en partant.
Je vis tes fenêtres éteintes,
Maison où restaient mes amours...
O cloche qui tintes, qui tintes!
O cloche qui tintes toujours!

Depuis, il remplit mes oreilles
Ton rythme rêveur et charmant.
Quel chant a des notes pareilles,
La nuit sous le bleu firmament ?
Bercé par tes douces complaintes,
Des ans je remonte le cours.....
O cloche qui tintes, qui tintes !
O cloche qui tintes toujours !

Et rien, ni le bruit de la gloire,
Ni l'hymne des mers et des bois,
Echo qui remplis ma mémoire,
Ne peut étouffer cette voix.
Adieux éternels, larmes saintes,
Tu sais tous les deuils de mes jours,
O cloche qui tintes, qui tintes !
O cloche qui tintes toujours !

Musique si douce et si tendre
Qui pleure dans l'air gémissant,
Que j'aime, que j'aime à t'entendre,
Si triste que soit ton accent !
Le monde a ses noirs labyrinthes
Qu'au moins avec toi je parcours,
O cloche qui tintes, qui tintes !
O cloche qui tintes toujours !

Dédale trompeur que la vie !
Chemin ténébreux, noir sentier,
Je l'ai, sans orgueil, sans envie,
Je l'ai parcouru tout entier.

Mes pieds ont laissé leurs empreintes
Dans tous les obscurs carrefours...
O cloche qui tintes, qui tintes!
O cloche qui tintes toujours!

Ainsi qu'une voix printanière
Qu'on croit dans un rêve écouter,
Dieu fasse à mon heure dernière,
Qu'encor je t'entende chanter!
La mort aux sinistres étreintes
Alors peut me dire : « J'accours! »
O cloche qui tintes, qui tintes!
O cloche qui tintes toujours!

Mai 1857.

Sur une Fleur

CUEILLIE DANS LE JARDIN D'ALPHONSE KARR, A NICE.

Semper florescens.
Devise des SOLSKÖBEN.

Salut au parfum qui m'arrive,
Ainsi qu'un souffle printanier,
De l'un des Jardins que cultive
Ta main, poète-jardinier!

Dans l'un, le beau printemps des roses
En toutes les saisons fleurit;
Dans l'autre on voit toujours écloses
Les fleurs vivantes de l'esprit.

L'un et l'autre ont leur poésie,
Penseur charmant, et nous prisons
Les roses de ta fantaisie
Et celles de tes verts buissons.

La fleur qu'une lettre m'apporte,
Je la garde comme un trésor.
Elle est toute pâle. Qu'importe ?
Son doux parfum lui reste encor.

Le Jardin qu'elle orna l'oublie :
Elle y fut morte en peu de jours.
Si dans l'autre on l'avait cueillie :
Poète, elle vivrait toujours.

Mai 1862.

—

La Couronne du Mort.

A la mémoire de mon second fils Charles,
mort à cinq ans en août 1850.

O pauvre petit, te voilà qui dors,
Hélas ! te voilà qui sommeilles,
Livrant au silence profond des morts
Tes lèvres hier si vermeilles.

O pauvre petit, te voilà qui dors,
Plus morne et plus froid qu'une pierre,
Les noires ténèbres où sont les morts
Remplissent de nuit tes paupières.

Tes yeux, les voilà pour toujours éteints,
Tes yeux qui disaient tant de choses;
Tes traits, les voilà pour toujours déteints,
Hélas! et tes lèvres sont closes.

Pourtant, comme hier tu jouais gaîment,
Courant dans la verte prairie,
Faisant de ses fleurs ton bouquet charmant
Pressant ta couronne fleurie!

O pauvre petit, sur ton front pâli,
Tu portes encor ta couronne,
Qui mêle au jasmin par tes doigts cueilli
Les frêles asters de l'automne.

Les fleurs ont perdu leur éclat vermeil,
Les fleurs se sont toutes fanées,
Et toi tu commences ce lourd sommeil
Qu'on dort de bien longues années.

Voilà qu'au sépulcre on va te coucher
Avec ta couronne fleurie.
Hélas! et ta mère t'ira chercher
Longtemps dans la verte prairie.

12 août 1850.

—

Rêverie en Mer.

La mer dans son sein qui déferle,
La mer dans son flot va roulant
La nacre où tu brilles, ô perle,
Joyau de l'abîme hurlant.

La nuit, de splendeurs diaprée,
Et d'astres et d'astres encor,
Emaille sa voûte azurée,
Etoiles, de votre trésor.

Pourtant, océans, d'où les voiles
Regardent sans cesse le ciel,
Nuits mornes et pleines d'étoiles,
Je sais un trésor plus réel.

La nuit a des astres dont l'ombre
S'éclaire du soir jusqu'au jour;
La mer a des perles sans nombre;
Plus riche, mon cœur a l'amour.

Mai 1858.

TROISIÈME PARTIE

LES

Quatre Incarnations du Christ

POÈME SOCIAL

(Extraits)

EXPLICATION

On peut établir ainsi la lignée des principaux poèmes épiques qui étincellent, comme étoiles de première grandeur, dans le domaine intellectuel de l'humanité. Ils ont été enfantés par le génie de sept nations de tempéraments variés et tranchés. Ce sont : L'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère; — l'*Enéïde* de Virgile; — la *Pharsale* de Lucain; — la *Divine Comédie* du Dante Alighieri; — le *Roland furieux* de l'Arioste; — les *Lusiades* de Camoëns; — la *Jérusalem délivrée* du Tasse; — le *Paradis perdu* de Milton; — la *Henriade* de Voltaire; — la *Messiade* de Klopstock; — le *Pèlerinage de Child Harold* de Lord Byron; — la *Légende des Siècles* de Victor Hugo; — les *Quatre Incarnations du Christ* d'André van Hasselt. Peut-être devrions-nous intercaler : le *Renard* de Gœthe, la *Divine Epopée* d'Alexandre Soumet, le *Napoléon* d'Edgar Quinet et récemment l'*Epopée humaine* de Strada.

La Grèce, Rome, l'Italie, le Portugal, l'Allemagne, l'Angleterre, la France et la Belgique ont contribué à ce brillant effort cérébral. Sur ces dix-sept chefs-d'œuvre, trois ont été composés en langue française. Ils sont d'inégale puissance. Le moins beau n'est pas celui dont nous présentons des extraits ici-même ; mais c'est le moins connu parcequ'il a vu le jour dans un tout petit territoire, et qu'il n'a pas encore été introduit en France. Toutefois les lettrés ne l'ignorent pas. Hugo l'admirait particulièrement et le mettait au rang que je lui assigne. Je souhaite de pouvoir le faire entrer intégralement en un volume spécial dans la *Collection des Poètes français de l'Etranger*.

André van Hasselt publia une première édition de ce poème en 1867, une seconde en 1872. Une troisième parut dans les œuvres complètes après la mort du poète, en 1877. Mais toutes les trois confinées en Belgique, n'ont point pénétré jusqu'ici dans le grand public.

La première édition du poème des *Quatre Incarnations du Christ* était précédée de ces lignes d'André van Hasselt :

« Cet ouvrage qui n'est que le développement de quelques versets d'Esaïe (chap. XI, v. 7 8,9) (1) est un simple exposé des phases successives de la Genèse sociale, déterminée par la manifestation de l'esprit chrétien dans les grands événements de l'histoire jusqu'à la complète réalisation de la parole du Sauveur sur la terre. Le premier chant est consacré au récit de la vie terrestre du Christ et à l'exposé de sa doctrine. Le deuxième chant se rapporte à la chûte de l'Empire romain, c'est-à-dire à l'extinction du foyer du paganisme antique en Europe, et au mouvement des peuples barbares, c'est-à-dire à la diffusion de la doctrine chrétienne sur notre continent. Le troisième chant nous conduit aux Croisades, première manifestation d'une idée commune à tous les peuples de cette partie du monde, ou premier événement européen, comme dit avec raison M. Guizot. Enfin le quatrième chant nous introduit dans l'avenir, dans cet air de plénitude sociale que rêvent tous les poètes et qu'entrevoient tous les penseurs : tableaux divers dont chacun est le corollaire développé de celui qui le précède, et dont le lien commun est le Juif Errant, symbole de l'homme qui souffre et de l'humanité qui ne mourra qu'à la fin des temps. »

Après ces mots explicatifs, suffisants pour faire comprendre l'idée-mère qui a inspiré ce magnifique poème de pitié humaine et de rédemption sociale, André van Hasselt réclamait modestement l'indulgence du lecteur pour cet *essai épique*. La postérité, plus généreuse et plus juste que l'auteur, rendra à cette composition son sous-titre bien mérité de *poème épique* et la Belgique par cela même se trouvera placée à la suite des grandes nations intellectuelles : La Grèce, Rome, l'Allemagne, l'Angleterre, la France.

GEORGES BARRAL.

(1) Voici ces versets : 7. La génisse paîtra avec l'ourse ; leurs petits gîteront ensemble, et le lion mangera du fourrage comme le bœuf. — 8. L'enfant qu'on allaite s'ébattra près du trou de l'aspic, et l'enfant sevré étendra la main sur le trou de la vipère. — 9. On ne fera pas de mal, et on ne détruira pas surtout ma montagne sainte ; car la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. G. B.

La Rencontre des deux Remords.

Extrait du premier chant.

Dans son lit de cailloux le lourd Cédron sanglote,
Et la brise nocturne, où pleure la hulotte,
Semble un gémissement de deuil. — En ce moment
La porte de Ghennat s'entr'ouvre lentement,
Et du côté du mont, témoin du grand mystère,
On voit marcher obscurs dans la nuit solitaire
Deux hommes. Où vont-ils, fantômes ténébreux,
Mornes et n'osant pas se regarder entre eux ?
Enveloppés du noir manteau que tisse l'ombre,
On dirait deux esprits sortis d'un rêve sombre.
Seuls les astres du ciel éclairent leur chemin.
L'un tremble, quoique ayant un bâton à la main,
Et l'autre par instants frémit, sinistre et blême,
Comme s'il contemplait quelque spectre en lui-même.
Etranges voyageurs, qui sait où vont leurs pas ?
Les échos aux rochers le demandent tout bas.
Et la brise, en passant par les rameaux des palmes,
Murmure : — « Je l'ignore » aux arbres verts et calmes.
Sont-ce des messagers de la mort qui s'en vont
Voir comment un Dieu dort dans son cercueil profond,
Ou si tous les gardiens apostés sur sa pierre

Sous l'aile du sommeil ont fermé leur paupière?
Qui sait? Les sentiers même où cheminent leurs pas
Vous diraient, s'ils parlaient : — « Nous ne le savons pas. »
Au pied du Golgotha, tous deux font halte ensemble.
L'un ayant un instant regardé l'autre, il semble
Que le même frisson les secoue à la fois,
Et leur rende la vue et leur rende la voix.
— « Ahasvérus! » dit l'un. — « Judas! » lui répond l'autre.

JUDAS.

Salut au Juif-Errant!

AHASVÉRUS.

Salut au faux apôtre!

JUDAS.

Hélas! marqués tous deux du même signe au front.

AHASVÉRUS.

L'épouvante et l'effroi des races qui viendront.

JUDAS.

Frère, comme ta main tremble en ma main glacée,
Et comme de terreur ta chair est hérissée!

AHASVÉRUS.

Frère, et toi tu frémis comme un arbre des monts
Qui tressaille dans l'ombre au souffle des démons.

JUDAS.

Aussi, vois-tu, depuis la porte du prétoire,
J'ai refait, cette nuit, la route expiatoire,

Et suivi pas à pas tout le chemin sanglant
Que le Christ arpenta de son pied chancelant.
Pélerinage affreux ! Car, sur toutes les pierres
Et sur tous les cailloux semés dans les ornières,
Ayant peur de moi-même et d'horreur frémissant,
J'ai cherché, j'ai trouvé les traces de son sang.
Le long du noir sentier j'en ai compté les gouttes ;
De mes lèvres j'aurais voulu les baiser toutes,
Et, dans l'obscurité, je les ai par moments,
Cru voir étinceler comme des diamants.
Et maintenant autour de moi tout semble rouge.
Du rocher immobile au nuage qui bouge,
Tout prend cette couleur, ton lugubre et profond.
Tout est rouge partout où mes prunelles vont.
Tout est rouge. On dirait que les étoiles mornes
Sont des taches de sang dans l'espace sans bornes ;
Et, quand je rentre en moi, je vois dans mon esprit
Ruisseler à grands flots le sang de Jésus-Christ.
Hélas ! fut-il jamais de vision pareille ?
J'ai son sang dans les yeux !...

AHASVÉRUS.

Moi, sa voix dans l'oreille
Lorsque Pilate, aux yeux des Juifs et des Romains,
Eut cru laver sa honte en se lavant les mains,
Et, dans la lâcheté cherchant une complice,
Eut livré le Sauveur des hommes au supplice,
Tout le peuple cria : — « Mort au Nazaréen ! »
Le Christ restait muet et ne répondait rien.
Cependant ses bourreaux l'entraînent, et la foule
Le suit en l'outrageant et le frappe et le foule.
Lui, marche résigné dans l'insulte et l'affront.
La couronne d'épine ensanglante son front.

Le manteau dérisoire ouvert sur ses épaules,
Il fléchit par moments sous les fouets et les gaules,
Traînant le lourd fardeau de sa croix et celui
Des péchés des humains qu'il a pris tous sur lui.
Oh ! je le vois encor sur le seuil de ma porte
S'arrêter, succombant sous l'arbre entier qu'il porte.
Comme il est là, je crie, inspiré par Satan :
— « Ne souille pas le seuil de ma maison. Va-t'en !
Marche et suis ton chemin ! » Et tristement il lève
Vers moi ses yeux sereins et calmes, comme un rêve
De ceux à qui le ciel montre ses visions.
J'y cherche des éclairs et j'y vois des rayons !
Un seul instant, son doux regard sur moi se pose,
Et lui, pâle, s'appuie au seuil et se repose.
Mais l'esprit du démon ressaisit mon esprit,
Et je répète : — « Marche et va-t-en, Jésus-Christ ? »
Alors, se relevant de la pierre sanglante,
Où vient de s'affaisser sa force chancelante,
Il reprend le fardeau de sa croix et me dit :
—« Homme au cœur sans pitié, que ton seuil soit maudit!
Mes pieds et mes genoux achèveront la route
Que mon sang doit marquer en coulant goutte à goutte,
Pour que tout l'avenir retrouve au Golgotha
La colline où le Fils de l'Homme s'arrêta.
Mais, toi, tu marcheras, cœur impie et sévère,
Jusqu'à la fin des temps, sans trouver ton Calvaire
Et vers ton Golgotha des siècles tout entiers
Verront tes pieds user les cailloux des sentiers ! »
Puis il passe. — Et je vois, dans ce moment suprême,
O terreur ! ma maison se fermer d'elle-même !...
Je vois crouler mon seuil !... De ma porte aux ais roux
J'entends l'éternité fermer les lourds verrous !...
Les siècles vont remplir de toiles d'araignées

Mes fenêtres toujours d'un doux soleil baignées.
La cigogne, en allant visiter les déserts,
Ne regardera plus mon toit du haut des airs,
Et l'escalier de ma terrasse au nord bâtie
N'y verra plus monter que la ronce et l'ortie.
Car j'éprouve un affreux besoin de vivre, puis
Je ne sais quelle horreur de rester où je suis.
Où que j'aille, une force invincible m'entraîne.
Si tranquille que soit la nuit et si sereine,
Son silence lui-même a des cris et des voix,
Qui m'assaillent de tous les côtés à la fois.
— « Marche ! » me dit sans cesse une langue inconnue.
—«Marche !» me dit le vent. —« Marche !» me dit la nue.
Les arbres, les buissons, jusqu'au torrent fuyant,
Tous semblent des échos de ce mot effrayant.
Et je vais...

JUDAS.

Où mes pieds ne voudraient pas te suivre.

AHASVÉRUS.

Où donc vas-tu !

JUDAS.

Je vais mourir.

AHASVÉRUS.

Et je vais vivre !

—

La Chute de l'Empire romain.

Extrait du deuxième chant.

... Or le Christ fatigué, selon la force humaine,
S'endort. — Bientôt la mer commence à s'agiter,

La tempête à bruire, et les flots à monter.
Leur tumulte fiévreux à chaque instant augmente.
Le fouet de l'ouragan les bat et les tourmente.
Le lac semble mugir de l'un à l'autre bout.
Et l'on dirait un grand cuvier qui fume et bout.
Un cirque où, secouant leurs crinières d'écume,
Tous les monstres de l'eau s'acharnent dans la brume
Et se cabrent les uns sur les autres. Dans l'air,
Se brisent par moments les angles d'un éclair.
Tout le ciel est rempli de bruits et de huées.
Le tourbillon des vents tord les sombres nuées,
Comme une main tordrait une éponge. — Pourtant
Le Maître continue à dormir, n'écoutant
Ni les rumeurs que font les tonnerres dans l'ombre,
Ni les rugissements du lac bruyant et sombre.
Pendant ce temps la barque, errante au gré des flots,
Refuse d'obéir aux bras des matelots.
Elle est comme un aveugle et marche à l'aventure,
Et chaque coup de vent fait craquer sa mâture.
Les flots amoncelés, qui hurlent à l'entour,
L'assaillent comme font les béliers une tour.
Du gouvernail rompu la force est épuisée.
Comme une aile d'oiseau qu'une flèche a brisée,
La voile est en lambeaux, et l'on voit par moment,
Une lame envahir le pont en écumant
Et rouler sa fureur de la poupe à la proue.
Le navire parfois tourne comme une roue
Dans un tourbillon noir, ou plonge au plus profond
Du gouffre obscur des eaux dont nul ne sait le fond.
Cependant l'épouvante a saisi les apôtres.
Tremblants et se serrant les uns contre les autres,
Ils éveillent le Christ qui dort, qui dort toujours.
— « O Maître, nous allons périr sans ton secours. »

— « Hommes de peu de foi, » leur répond le doux Maître,
« La crainte, aucun de vous ne devrait la connaître. »
Puis, levant les deux mains, il gourmande les vents,
Et les flots ameutés et leurs gouffres mouvants,
Et les éclairs, ces fouets flamboyants des orages,
Qu'agitent dans les cieux les chasseurs des nuages.
Et la tempête cesse, et, comme elle, dompté,
Le lac reprend son calme et sa sérénité.

Une tempête encor plus effrayante et pire
Soulève, en ce moment, l'océan de l'Empire,
Et le vaisseau romain, battu de toutes parts,
Sent trembler, sous l'assaut des vagues, ses remparts.
Sans chef ni gouvernail, sans voile ni pilote,
Comme une algue marine, au gré de l'onde il flotte.
Le hasard seul le mène et lui fait son chemin,
Sans savoir quel écueil il heurtera demain,
Comme on voit quelquefois, dans le cirque, un quadrige
Qui bondit, n'ayant plus de main qui le dirige,
Et va rompre, emporté par des coursiers sans frein,
Aux bornes ses essieux et son timon d'airain.
Le flot des nations, plein de rumeurs sauvages,
Grossit toujours et monte à fleur de ses rivages ;
Et, d'instant en instant, plus obscur, l'horizon
Voit les foudres tracer sur sa vaste cloison
Leurs énigmes de flamme, effrayants caractères
Dont les Daniels seuls comprendraient les mystères.
De tous les points du ciel, lugubre et plein de bruit,
Un souffle d'ouragan gronde à travers la nuit ;
Car il est, ô Romains, fait de toutes les haines
Des peuples réveillés qui vont briser leurs chaînes,
Et fait, le savez-vous ? des malédictions
Que vous lance la voix des générations.

Mais vous n'entendez pas ces cris ni ces insultes,
Ni les vagues battant, comme des catapultes,
Les flancs du vieux navire où vous êtes montés.
Et vous ne voyez pas vos mâts décapités,
Ni l'abîme hurlant et sinistre qui râle,
Comme pour vous chanter son ode sépulcrale,
Ni, dans l'obscurité du ciel toujours plus noir,
S'éteindre par degrés tous les astres du soir,
Ni votre nef, qui sent l'eau sourdre en ses entrailles,
Livrer à chaque lame un pan de ses murailles,
Si bien que l'univers sur l'océan romain
Ne verra plus flotter qu'une épave demain.
Et rien ne vous émeut, aveugles que vous êtes !
Et vous demeurez sourds au grand cri des tempêtes !
Vous dormez par le cœur, vous dormez par l'esprit !
Pourtant qui d'entre vous s'appelle Jésus-Christ ?

—

L'Appel aux Armes des Nations.

Extrait du troisième chant.

LA FRANCE.

Levez-vous, levez-vous, les douze pairs de France !
Le Saint-Sépulcre attend de vous sa délivrance.
Aigles, que dormez-vous encore dans vos nids ?
Mon oriflamme est là : Montjoie et Saint-Denis !

L'ANGLETERRE.

Le cri de *Dieu le veult !* dans mes plaines résonne,
Et le saule d'Artus sur son tertre frissonne ;

Car voyez, mes Normands, mes Saxons, mes Gallois,
Le Calvaire saigner une seconde fois !

L'ALLEMAGNE.

Accourez, mes vaillants ! Car chacun de mes chênes
Promet une massue à vos luttes prochaines !
O mes héros, sortis des héros disparus
Au fond des bois obscurs où l'ombre de Varus
A cherché, cinq cents ans, dans le sombre silence,
Ses vieilles légions détruites par la lance !

LA SCANDINAVIE.

Des ouragans du pôle, ô mes fiers matelots,
Entendez-vous souffler la trompe sur les flots,
Et mugir sur la mer, Sahara d'ondes glauques,
Le simoun boréal avec ses bouches rauques ?
Dirigez vers le Sud, où mes braves s'en vont,
Vos navires connus de l'océan profond ;
Car je ne voudrais pas, moi, fille des orages,
Dans les combats du Christ voir manquer leurs courages.

LA BRETAGNE.

Ni moi, mes paladins aux glaives belliqueux.
L'histoire n'en pourrait citer de plus grands qu'eux.
Des héros du Saint-Grâl et de la Table ronde,
Jusqu'à mes pâtres faits pour l'arc et pour la fronde,
Tous sentent dans leurs cœurs fermenter les vertus
Et brûlent d'égaler les compagnons d'Artus.

LA BELGIQUE.

Ni moi dont les châteaux sur les flots de la Meuse,
Et sur les rocs baignés par l'Amblève écumeuse,
Se dressent, et, tout fiers de leur pieux trésor,
Des glaives du passé se souviennent encor,
Je ne voudrais laisser de mes guerriers épiques
Se rouiller dans les tours les lances et les piques.
Car j'eus Pépin d'Herstal et j'eus Charles Martel.
J'ai nourri de mon lait ce géant immortel,
Que l'histoire a nommé Charlemagne et dont l'ombre
Jette encor ses clartés dans notre époque sombre.
Et maintenant voici que mon duc Godefroi
Ceint son glaive lorrain, sceptre futur d'un roi.

L'ITALIE.

O remparts de Sion ! pour vous venir en aide,
J'ai mes braves aussi, Bohémond et Tancrède.
Venise a ses vaisseaux armés de lourds crampons.
Gène et Pise ont leurs nefs, galères à trois ponts
Qui flottent sur la mer comme des citadelles
Et savent comme on lutte avec les infidèles.
Aux lions rugissants du Taurus éperdu,
Le lion de Saint-Marc a souvent répondu,
Et, la nuit et le jour, d'épouvante saisie,
L'Afrique en tressaillant crie à sœur l'Asie :
— « Veillons, moi dans mon sable, et toi sur tes brisants;
» Car voici les Génois et voilà les Pisans ! »

L'ESPAGNE.

Sur mes âpres Sierras dans le ciel découpées,
Je vois mes hidalgos aiguiser leurs épées.
Contre les mécréants vont-ils marcher aussi ?
Hélas ! c'est bien assez de les combattre ici.
Ils tiennent sous leurs pieds mes plus belles provinces.
Leurs émirs sont mes rois, et leurs scheiks sont mes princes.
Mes clochers profanés entendent les muezzins
Entonner tous les soirs leurs versets sarrasins.
Chaque jour pour les miens est un jour de bataille.
Quel que soit le danger, ils sont faits à sa taille.
Mais le Cid se fait vieux, et qui sait si demain
Il restera debout son estoc à la main ?

—

Les Hymnes du Passé et de l'Avenir.

Extraits du quatrième chant.

I

HYMNE DES VIEUX SIÈCLES.

Notre règne s'éteint. Nous tombons en ruines,
Arbres déracinés que rongent les bruines
Et la pluie et les vents.
Et cependant, Seigneur, à votre créature
Nos bras ont dix mille ans tendu sa nourriture
Sous nos dômes mouvants.

Notre feuillage a vu s'abriter à son ombre
Des races dont vous seul, Seigneur, savez le nombre
Et le nom effacé.
Les aigles ont bâti leurs nids dans nos ramures,
Et l'homme referait, rien qu'avec nos murmures,
L'histoire du passé.

Oh ! qui dira combien nos branches fécondées
Ont au soleil de Dieu fait éclore d'idées,
Fleurs d'où sortaient toujours les fruits du lendemain,
Lois et religions, symboles et croyances,
Sagesse et doute obscur, systèmes et sciences,
Enigmes que les sphinx posaient au genre humain ?

Brahmes illuminés, prêtres, mages, sybilles
Qui faisaient comparaître à leurs yeux immobiles
Toute l'éternité,
Sages qui voulaient voir tout effet dans sa cause,
Tous à nos rameaux verts ont cueilli quelque chose,
Erreur ou Vérité.

Et voici que le ciel nous reprend notre force.
Les ongles des enfants déchirent notre écorce
Qui rompt sous leurs genoux ;
Et, sans nous regarder, la caravane humaine
Que votre main, Seigneur, dans d'autres routes mène
Passe à côté de nous.

Donc, nous avons fini, selon votre pensée,
Notre tâche depuis dix mille ans commencée.
Installé dans nos flancs, le ver rongeur nous mord.
Nous redressons en vain notre cime flétrie.

Dans nos troncs décharnés toute sève est tarie,
Notre règne est passé. Le passé, c'est la mort.

II

HYMNE DES SIÈCLES NOUVEAUX.

Notre règne est venu. L'avenir, c'est la vie.
De son chemin d'hier notre vaisseau dévie,
O pleuples désolés,
Pour guider vers le port vos rames et vos voiles,
Il faut un autre phare, il faut d'autres étoiles
A vos cieux dépeuplés.

Ces étoiles, c'est nous ! Ce phare nous le sommes !
Nous venons apporter notre lumière aux hommes.
Nous sortons de la nuit pour leur rendre le jour,
Car toute obscurité doit enfin disparaître.
Le juge dans la loi, dans le temple le prêtre
Ne verront plus régner que le seul Dieu d'amour.

Nos flambeaux inconnus à tous les Zoroastres
Montent sur l'horizon comme de nouveaux astres,
Et déjà nous voyons
La terre prodiguer ses trésors moins avares
Et les fronts ulcérés des Jobs et des Lazares
Se couvrir de rayons.

Le ciel mystérieux va couler dans les fleuves.
Car l'homme a traversé le cycle des épreuves.
Dans sa dignité sainte il relève le cou.
Il a rompu le joug de tous les esclavages,

Sans songer à fouetter ses Pharaons sauvages
Avec les nœuds vengeurs de son dernier licou.

Dix mille ans il a bu l'eau des sources amères
Et cherché son chemin à travers les chimères
Du grand désert de feu.
Mais le voici qui va, terminant son exode,
Réaliser ton rêve, Isaïe, ô rapsode
Du poème de Dieu !

Etendard d'Hamalec qui dans Riphim habite,
Javelots de Sihon, lances du Moabite,
Sa main vous a brisés, sa main forte aux combats,
Et Josué, porteur du sceptre de Moïse,
Au delà du Jourdain, dans la terre promise,
Du peuple voyageur a fait rentrer les pas.

Or la paix du Seigneur est faite sur la terre.
L'aube de vérité va jaillir, — ô mystère ! —
De la nuit du tombeau.
Tous les antres du mal ferment leurs sombres porches
Et voilà que succède à la lueur des torches
La clarté du flambeau !

QUATRIÈME PARTIE

Sonnets

Poèmes satiriques. — Ballades. — Légendes.

Paraboles. — Romances.

SUITE DE ONZE SONNETS

Seize ans.

Oh ! comme on est heureux à seize ans, n'est-ce pas ?
On entre dans le monde ainsi qu'en une fête,
On porte en l'âme un être idéal que l'on fête,
Qu'on baptise en son cœur et qu'on nomme tout bas.

D'un ange, au soir, dans l'aube, on va suivant les pas;
Et, le printemps au front et des fleurs sur la tête,
On croit à l'Océan sans croire à la tempête :
Oh ! comme on est heureux à seize ans, n'est-ce pas ?

Liberté, gloire, amour, on poursuit toute chose,
La belle liberté, ce grand rêve d'un jour,
Et la gloire, qui tient aussi peu que l'amour.

On est heureux pourtant, et l'on voit tout en rose,
Et la porte du ciel semble à nos yeux s'ouvrir.
A seize ans, ô mon Dieu, que n'ai-je pu mourir !

Mars 1836.

—

Anvers.

Quand je te vois surgir dans la brume profonde,
O Venise du Nord, que baigne de ses flots

L'Escaut, notre grand fleuve, où les gais matelots
Vont sifflant leurs chansons dans l'orage qui gronde ;

Anvers, avec tes quais où toute chose abonde,
Tes églises qu'orna Rubens de ses tableaux,
Et tes clochers pointus comme des javelots,
Et ton port où l'on vient de tous les points du monde ;

Ce qui me fit bondir le cœur, ce n'était pas
Ta citadelle, chaude encor de tes combats,
Notre-Dame et sa tour où s'accrochent les nues,

Les pignons espagnols de tes maisons chenues,
Ni tes peintres divins dans la tombe endormis :
Mais c'était que j'allais revoir mes bons amis.

Mai 1836.

—

A une Coquette.

On vous suit dans les bals avec de doux aveux,
Car vous avez des yeux dont on est idolâtre,
Une bouche de rose avec des dents d'albâtre,
Et le front d'une Grâce orné de blonds cheveux.

En vous voyant, chacun vous nomme dans ses vœux,
Vous admire et se plaint de vous voir si folâtre ;
Et, seul, on pense à vous, le soir, auprès de l'âtre,
Et l'on se dit : « Voilà la femme que je veux. »

Sans le savoir, on suit vos pas, et l'on vous aime.
On vous le dit tout bas, vous l'écoutez de même,
Et vous faites à tous, entrevoir de beaux jours.

C'est fort bien. Faites-leur accroire mille choses,
Séchez, en souriant, leurs pleurs avec des roses,
Et, pour mieux les tromper, n'aimez que moi toujours.

Septembre 1836.

—

Les Etoiles et les Roses.

Sideris et floris nam domina una Venus.
AUSONE, Idylle XIV.

Roses de mai, que je vous aime,
Vous qu'en nos bois le printemps sème!
Que je vous aime, étoiles d'or,
Qui brillez au ciel quand tout dort.

Le monde est un double parterre :
O roses! vous avez la terre;
Et vous, étoiles d'or, les cieux
Sont vos jardins mystérieux.

Vous par les anges allumées,
Vous par l'aurore parfumées,
Versez-moi vos senteurs de miel,

Eclairez ma nuit solitaire,
Roses, étoiles de la terre,
Etoiles, ô roses du ciel!

Mai 1843.

Dans une Forge.

O forge! qui fais peur au passant, à minuit,
Quand, regardant de loin ta forme flamboyante,
Il écoute mugir, sous ton toit qui bruit,
Des soufflets monstrueux la poitrine aboyante;

Dans ton antre de feu, plein d'éclairs et de bruit,
Tu mâches la montagne, ô fournaise géante!
Et la montagne fond dans ta flamme qui luit
Et sort en blocs de fer de ta gueule béante.

Le siècle où nous vivons est une forge aussi,
Que le penseur de loin contemple avec souci;
Et nous tous, ouvriers impatients et blêmes,

Les yeux sur la fournaise et penchés à l'entour,
Nous y voyons se tordre et fondre nos problèmes;
Mais sait-on quel métal en doit sortir un jour?

Juillet 1842.

Devant un Tableau de Ruysdael.

O mon peintre, ô Ruysdael, toujours dans tes tableaux,
On voit un lourd torrent aux flots jaspés d'écume
Bondir en mugissant dans son lit noir qui fume,
Et rouler en son cours de grands troncs de bouleaux.

Montagnes de granit que noircit le tonnerre
Et chênes monstrueux en vain barrent ses eaux ;
Il brise en deux les pins ainsi que des roseaux,
Et pousse devant lui le rocher centenaire.

Mon peintre, ce torrent, n'est-ce pas ? — ce torrent,
C'est le siècle qui marche et qui roule et qui gronde,
Avec sa force immense et sa rumeur profonde.

Pas de digue qui tienne à son flot conquérant,
Rien ne peut arrêter sa vague souveraine,
Et tout obstacle humain, il le brise et l'entraîne.

Juillet 1842.

—

A la Meuse.

Coule, coule, ô mon fleuve, ô Meuse, sœur du Rhin,
Dont le flot murmurant fait monter ses bruines
Vers tes mornes châteaux, si beaux dans leurs ruines,
Que fouilla si souvent mon bâton pèlerin.

Coule, coule, ô mon fleuve, ô Meuse, sœur du Rhin,
Dont l'onde se replie et s'accroche aux collines,
Comme pour écouter les molles mandolines
Des échos du passé chanter leur chant serein.

Coule, ô mon fleuve aimé, que la vive hirondelle
Va rasant de son vol et frappe à grands coups d'aile,
Laisse tes vieux manoirs et ne t'arrête pas.

Fais halte seulement un moment tout là-bas,
Où ma mère, inquiète et debout sur la dalle,
Attend son fils au seuil de la maison natale.

Juillet 1842.

—

Science et Poésie.

Au botaniste Charles Morren.

Mon ami, vous dont l'œil au fond de toute chose
Regarde, et va montant de l'effet à la cause,
Et que, pour vous montrer dans toute nuit le jour,
Science et Poésie éclairent tour à tour ;

Qui sondez, à la fois, dans votre esprit austère,
Les étoiles du ciel et les fleurs de la terre,
Et qui, dans la nature, ainsi qu'en un milieu,
Feuilletez jour et nuit ce poème de Dieu ;

L'homme que connaît-il de l'énigme du monde ?
Sait-il si l'oméga mieux que l'alpha féconde ?
Si la vie est la vie ou la mort un exil ?

Où va ce qui finit ? D'où vient ce qui commence ?
De la création, cette épopée immense,
Oh ! dites-moi combien de lettres comprend-il ?

Juillet 1842.

Adieux à Liége.

Le voile de brouillards d'étoiles pailleté
Te couvre et baigne encor ta masse morne et sombre,
Et la lune répand sa douteuse clarté
Aux croupes de tes monts qui grandissent dans l'ombre.

On croirait voir au loin, comme un lac irrité,
Défiler les toits lourds de tes maisons sans nombre,
Et Saint-Martin paraît un vaisseau démâté
Qui penche sous l'assaut des vagues et qui sombre.

Mais tantôt que le jour avec l'aube s'allume,
Le marteau vigilant réveillera l'enclume,
Et tout éclatera de bruit et de splendeur.

Tout sera comme hier, et ton fleuve et tes rues
Et tes cloches d'airain, qui chantent dans les nues; —
Mais je serai bien loin, Liége, où reste mon cœur.

23 juillet 1842.

—

A un Blagueur parlementaire.

SONNET SATIRIQUE

... Mihi sœpe vocandus
Ad partes.
JUVÉNAL, Satires, IV. I.

Regarde cette mare où ce vieux buisson fouille,
Quand, le printemps venu, l'oiseau de mai gazouille,

On dirait, à la voir, un beau lac de gazon
Que les myosotis émaillent à foison.

Mais dans sa vase immonde, où bave la grenouille,
Près de l'impur tétard l'impur mollusque grouille ;
Et mille vers gluants y tiennent garnison
Sous le tapis menteur de la verte saison.

De même, charlatan vulgaire, ignoble drôle,
Mauvais comédien, mal drapé dans ton rôle,
Tout est mensonge en toi, jusqu'à ton air vainqueur ;

Et symbole vivant de cette mare étrange,
Tous les plus vils instincts de l'esprit et du cœur
Ont élu domicile en ton âme de fange.

Décembre 1846.

A Victor Hugo.

Reddite ergo, quæ sunt Cæsaris Casari.
Evang. soc. Matth. XXII. 21.

En Espagne autrefois, terre des mœurs antiques,
Quand un Roi, visitant ses villes poétiques,
D'un vassal, quel qu'il fût, bourgeois et chevalier,
Avait touché des pieds le seuil hospitalier,

Pour orner désormais ses larres domestiques,
Son hôte, se forgeant des fers allégoriques,
Signe d'un nœud que rien ne pouvait délier,
Appendait une chaîne à son toit familier.

Roi de la Poésie et de l'Art, à cette heure
Où tu franchis le seuil de mon humble demeure,
Ta présence consacre à jamais tout ici.

Mais je ne me suis pas forgé ma chaîne aussi,
Car, tu le sais, ô toi que j'admire et que j'aime,
Depuis plus de vingt ans, je la porte en moi-même.

Bruxelles, 29, rue Saint-Lazare,
28 janvier 1852.

—

Le Zéro.

PARABOLE

Pari vanitate atque insolentia.
SUÉTONE.

Un zéro critiquait tous les chiffres ses frères.
« Voyez ces malotrus ! disait-il. Le premier
Semble un if desséché, fils des champs funéraires ;
Le deux a l'air d'un coq qui gratte son fumier.

» Le trois est un morceau de binocle de vieille.
Le quatre a le profil d'un lutrin décollé.
Le cinq a le portrait d'une patte d'abeille.
Le six, d'un limaçon sur lui-même enroulé.

» Le sept d'une potence est l'image parfaite,
Le huit, d'un double anneau pris aux fers des forçats.
Le neuf, comme le six, a pour type une bête ;
L'un a la tête en haut, l'autre a la tête en bas.

» Où m'a-t-on ramassé de semblables compères,
Tortus, boiteux, bossus, vrais cuistres, vrais nigauds,
Truands qui se devraient cacher dans leurs repaires
Et vont parfois jusqu'à se croire mes égaux ?

» Vous mes égaux, faquins orgueilleux ? Par exemple !
Drapez-vous à loisir dans votre vanité ;
Mais que chacun de vous, s'il vous plaît, me contemple,
Moi si beau, si superbe en ma rotondité.

» Car, le rond, voyez-vous, c'est la forme sacrée ;
Le rond, c'est l'infini rendu visible aux yeux.
Le symbole éternel de la force qui crée,
Le cercle de Saturne et le cercle des cieux ! »

Les chiffres, en riant, répondirent : « Confrère,
Tu n'es qu'un bouche-trou dans nos rangs, un intrus,
N'ayant pas de valeur par toi-même, au contraire,
Nous servant de valet à nous, les malotrus.

» Admire-toi, gros fat, tant qu'il te plaît ; dévide
Ton chapelet d'orgueil à ton aise, c'est bien.
Emblème du néant, tu n'es qu'une outre vide,
Et même parmi nous tu ne comptes pour rien. »

Le gros zéro se tut, et fit bien de se taire.
Ce n'est pas cependant qu'il n'en eut quelque ennui.
Que d'hommes, ses pareils, que d'hommes sur la terre
Ne doivent leur valeur qu'au mérite d'autrui !

Octobre 1861.

Il faut prier pour les Morts.

BALLADE.

A la mémoire de mon premier fils, Francis van Hasselt, mort en 1864.

Où va-t-il par la pluie et le vent dans la plaine
Ce cavalier ?
Par la pluie et vent où va-t-il hors d'haleine
Sur son coursier ?

Son manteau flotte au vent, sur son casque sa plume
Voltige en l'air.
Son cheval court et vole, et son œil qui s'allume
Est un éclair.

Il se presse, il se hâte, il s'élance, il regagne
Son vieux manoir,
Qui dessine là-bas sur la verte montagne
Son profil noir.

Et collines, forêts, tout enfin tourbillonne
Devant ses yeux,
Car la lune orageuse et blafarde rayonne
A peine aux cieux.

Mais voilà que déjà le clocher du village
Au toit carré,
Laisse voir vaguement à travers le feuillage
Son coq doré.

O pieux chevalier, du muet cimetière
Où sont les morts,
Vas-tu donc cette fois dépasser la barrière
Sans nul remords ?

O pieux chevalier, songes-y dans le nombre,
Assurément,
Il s'en trouve plus d'un qui t'invoque dans l'ombre
Tacitement ;

Et plus d'un qui demande une simple prière
Pour le repos
De son âme, livrée à la nuit sans lumière
De ces tombeaux.

L'Evangile l'a dit et la voix de l'Apôtre,
Et c'est écrit :
— « Aimez-vous, aimez-vous, et que l'un aide l'autre
» Pour Jésus-Christ ! »

Que l'orage mugisse et que l'onde ruisselle,
Le chevalier
Fait un signe de croix et descend de la selle,
De l'étrier ;

Puis, entrant au jardin du repos, s'agenouille
Sous un tilleul,
Beau vieillard que le vent de ses feuilles dépouille,
Le pauvre aïeul !

Comme il prie ardemment, les mains jointes ensemble,
Les yeux baissés !

Mais quel bruit tout à coup retentit ? Il semble
Des pas pressés.

Il se signe deux fois et murmure : « Pardonne,
» Hors aux Maudits,
» A ces âmes en peine, ô Seigneur, et leur donne
» Ton paradis ! »

Puis il dit son amen. — Mais soudain dix épées
Fondent sur lui,
Et son œil par l'éclair de leurs âmes jaspées
Est ébloui.

Dix contre un ! Lâcheté ! Lutte infâme, exécrable !
Qui le croirait ?
Des brigands ne font pas une chose semblable
Dans la forêt.

Toutefois bravement il riposte. Il se dresse
Seul contre tous.
Mais voilà qu'il trébuche et fléchit — ô détresse ! —
Sur ses genoux.

Sur la dague, trempée autrefois à Tolède
Pour son aïeul,
C'est compter vainement si la Vierge ne l'aide,
Car il est seul.

Il succombe. Mais non. Sa voix rauque s'écrie
A grands efforts :
« Vous, pour l'âme desquels à toute heure je prie,
A moi les morts ! »

A ce cri tous les morts de leur tombe s'échappent,
Osseux et longs.
Des fléaux de leurs bras qu'ils roidissent, ils frappent
Tous ces félons.

Sous leurs coups redoublés les cuirasses résonnent,
Bruits surhumains!
Et les lames d'acier des plus braves frissonnent
Avec leurs mains.

O spectacle terrible! Effrayante mêlée
D'os et de fer,
Où sans doute la nuit, dans ses rêves troublée
Crut voir l'enfer.

Pas un seul des bandits ne garda la campagne
Un seul moment,
Et le bon chevalier regagna sa montagne
Tranquillement.

Prions donc pour qui dort dans la tombe où tout cède;
Car bien souvent
Dieu nous prouve qu'un Mort nous assiste et nous aide
Mieux qu'un Vivant.

1865.

Les Corbeaux de Chèvremont.

Légende Liégeoise (979).

FRAGMENT.

Trois corbeaux, dans le ciel qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir ;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

Un vieil arbre leur dit : « Voici venir la nuit.
» Votre nid vous attend, puisque le jour s'enfuit.
» L'ombre tisse déjà dans l'air ses sombres toiles,
» Et je vois rayonner les premières étoiles. »
— « Laisse, arbre des rochers, répondaient les corbeaux,
» Les astres dans l'espace allumer leurs flambeaux.
» Nous cherchons au sommet de la montagne nue,
» Les nids où sommeillaient nos pères dans la nue. »
— « O Mon Dieu, murmura la montagne à son tour,
» Leurs nids sont écroulés, écroulés sans retour.
» Des chênes paternels, au poids des neiges blanches,
» Pendant neuf cents hivers j'ai vu ployer les branches.
» J'ai vu mieux que cela, tu le sais, Dieu puissant ;
» Car je suis Chèvremont, la colline de sang,
» Et je frémis encor jusqu'au fond de moi-même,
» Quand la lune de l'ombre émerge morne et blême. »

Et les corbeaux dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir ;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

« Ah ! leur dit la montagne, on s'en souvient encor,
» Les siècles des Pépins étaient mes siècles d'or ;
» Car ma cime, aux oiseaux du ciel seuls abordable,
» Dans l'espace élevait son manoir formidable.
» Dès les temps reculés du héros de Testry,
» On l'admirait de loin par les foudres meurtri.
» Sur ses créneaux, dans l'air prolongés comme un rêve,
» Plus d'une fois l'Empire ébrécha son vieux glaive,
» Et le peuple disait : — « Quels aigles ont leur nid
» Dans ces vastes donjons taillés en plein granit ?
» D'où viennent-ils ? De quel airain sont faits ces hommes
» Plus terribles, plus forts, plus grands que nous ne sommes ?
» Rien qu'à voir leurs regards défier l'horizon,
» L'on se sent dans le cœur un étrange frisson,
» Et parfois un village, au bruit de leur fanfare
» Dans la nuit tout à coup s'allume comme un phare. »

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir ;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

La montagne reprit : « Moins homme que démon,
» De mes fiers châtelains le dernier fut Immon.
» Coureur de grand chemin et vrai routier naguère,
» Détrousser les passants c'était sa seule guerre.
» Cependant il avait parfois des goûts moins bas ;
» Car du comte au larron, il n'est souvent qu'un pas.
» Il allait, dédaignant les trafiquants serviles,
» Clouer son gantelet à la porte des villes,
» Ou jeter, par-dessus les remparts quelquefois,
» En plein soleil de Dieu, ses défis aux Bourgeois,

» Et mêlait, sans respect, au fond de sa valise
» Le cuivre des manants avec l'or de l'Eglise.
» Ce chrétien mal venu, doublé d'un sarrasin,
» Les Liégeois l'appelaient notre mauvais voisin.
» Rien ne semblait pouvoir briser cet homme atroce...

» Un évêque pourtant le fit avec sa crosse ! »

Et les corbeaux, dans l'air qu'envahissait le soir,
Tournoyaient lentement en un grand cercle noir ;
Leur prunelle farouche était pleine de flammes,
Et leurs ailes fendaient l'azur comme des lames.

1868.

—

ÉPITRES

d'un Communard de Paris

A

un Citoyen de Bruxelles.

—

EXPLICATION

A titre de document historique et aussi pour montrer le génie poétique d'André van Hasselt, sous ses différents et nombreux aspects, nous détachons de la partie satirique, de son œuvre si complexe et si étendue, ces deux passages des célèbres *Epitres* et *Réponses*, dont il a supposé l'échange en 1871, entre un Communard de Paris et un Citoyen de Bruxelles.

Ces extraits sont curieux. On y verra que notre poète

savait manier excellemment l'arme de l'ironie. Il a stigmatisé d'un trait acéré les événements et les hommes d'une époque à jamais déplorable. Parmi ces égarés, il y en eût, certes, qui furent de bonne foi, et même quelques-uns étaient de haute valeur intellectuelle.

Au nombre de ceux-là, je dois un souvenir particulier à Vermorel, dont je fus l'ami et le collaborateur de 1864 à 1870. Ce fut un esprit délicat et généreux, un écrivain d'élite, un cœur chaud, une âme éperdue de justice. Emporté dans cette tourmente de la Commune de 1871, fruit du Siège de Paris, Vermorel sut mourir stoïquement pour une cause qu'il n'approuvait pas intégralement. Atteint d'un coup de baïonnette au bas-ventre, et fait prisonnier à la chute du fort de Vanves, il fut emporté à Versailles. A peine pansé et couché dans un lit des ambulances dressé dans les galeries du Palais, le Gouvernement de M. Thiers envoya un émissaire pour l'interroger sur la situation intérieure de Paris. Haletant, râlant, brisé, Vermorel subit patiemment cet interrogatoire outrageant, puis il fit : « Je ne suis ni un lâche ni un délateur! » Cela dit, il se retourna sur son lit de douleur, déchira son pansement et mourut. C'est là, je crois, une fin assez tragique et assez belle pour racheter largement une erreur politique.

De plus, dans ces épîtres, André van Hasselt fait allusion au mouvement de pitié de Victor Hugo pour les vaincus. Cette démonstration généreuse valut au chantre de la *Légende des Siècles* d'être expulsé de Bruxelles, après avoir été lapidé nuitamment. A ce sujet, mes compatriotes me sauront peut-être gré de leur fournir les indications exactes que voici. Beaucoup de Français, en visitant la capitale belge, vont en pèlerinage place des Barricades. En mémoire de Victor Hugo et de cet incident marquant de sa vie, ils saluent les immeubles contigus portant les numéros 3 et 4 de cette voie circulaire. Le numérotage pair et impair des maisons, très modestes et non point *hôtels*, n'y alterne point. Ils restent incertains sur la demeure exacte du grand poète, ou bien ils

contemplent confusément les fenêtres des deux immeubles, l'un pour l'autre. C'est bien au numéro 3, que l'auteur des *Misérables* habitait avec sa famille au printemps de 1871. C'est là qu'il fut hué et assiégé, durant la nuit, devenue mémorable, du 27 au 28 mai.

En vue de donner asile aux vaincus de la Commune, il avait loué la maison voisine, portant le numéro 4, car au numéro 3, toutes les chambres étaient occupées par la veuve de son fils Charles, mort récemment, par ses petits enfants et par lui-même. François-Victor Hugo avait son domicile plus loin. C'est pour cela que dans la lettre fameuse publiée dans l'*Indépendance belge* du 26 mai 1871, il écrivit cette phrase : « J'offre l'asile, place des Barricades, nº 4... » C'est donc à cet asile que fait allusion ici, André van Hasselt, et non pas au domicile personnel de Victor Hugo, situé à côté au nº 3. Au reste, pour se rendre compte des choses d'une façon certaine et authentique, il suffit d'ouvrir le volume intitulé *Depuis l'exil*. Page 25, édition Rouff de 1900, Victor Hugo dit en parlant de lui-même : « Un homme habitait la maison nº 3 de cette place, dite place des Barricades. » Page 26, il répète : « Il avait pour logis, nous venons de le dire, le nº 3. » Puis, page 33, il insiste de nouveau et répète : « La foule qui assiège le nº 3 » Enfin, dans une lettre complémentaire et rectificative, publiée par François-Victor Hugo, à la date du 30 mai dans l'*Indépendance belge*, le maître-traducteur de Shakespeare spécifie bien le nº 4 comme l'asile offert par son père habitant la maison contigüe nº 3.

GEORGES BARRAL.

I

LE COMMUNARD DE PARIS AU CITOYEN X... A BRUXELLES.

Mon ami, l'heure approche, et bientôt sûrement
Il nous faudra songer à notre testament,

Car nous sommes, hélas! bien malades. Versailles
Et ses ruraux, Césars des bois et des broussailles,
Menacent chaque jour nos lignes de plus près.
Cluseret et Rossel ont usé leurs secrets.
« Nous marchons », disent-ils. Oui, mais c'est en arrière.
La victoire, en chantant, nous ferme la barrière.
Nous jetterons bientôt notre dernier atout.
Au Mont Valérien s'ajoute Montretout;
Puis, c'est un tremblement affreux de batteries,
Si bien qu'on ne peut plus compter nos avaries.
Versaille à tout cela met un zèle excessif;
Issy vient de tomber; Vanves est tout poussif,
Et peut-être demain sur Bicêtre et Montrouge,
On cessera de voir flotter le drapeau rouge.
Ivry ne peut manquer d'avoir aussi son tour,
Bientôt même on dira bonsoir au Point-du-Jour.
A la Porte Maillot et même aux Batignolles,
Il faut voir l'ennemi donner des croquignoles.
Comme Asnières, Neuilly de nous s'est affranchi.
Nous sommes à grand' peine échappés de Clichy.
Dieu sait ce que le rouet du sort encor nous file.
Aubervilliers, Rosny, Nogent et Romainville
Et Noisy peuvent tous, avant le jour naissant,
Mêler au grand concert leur bruit encore absent,
Et nous cracher obus et mitraille au visage,
Sans laisser Charenton du moins pour notre usage.
Alors, ô mon ami, nous serons fricassés!
Pourtant ce n'est pas tout, quoique ce soit assez.
Nos Communards d'hier, ces bourgeois imbéciles,
On les voit, chaque jour, devenir moins dociles.
Ils ne comprennent pas qu'il faut s'évertuer,
Ni combien il est beau de se faire tuer,
Et de cueillir la gloire et ses palmes lointaines,

Ni que Sparte vaut mieux, à tout prendre, qu'Athènes.
Ils rentrent par degrés dans leur prose et s'en vont
Descendant jusqu'au cou dans le gouffre profond,
Oubliant que si Dieu nous donne la Commune,
Chacun aura sa place à la table commune
Et trouvera, sans faire œuvre de ses deux mains,
Son couvert toujours mis, comme au temps des Romains.
C'est en vain que l'on prêche à ces gens de boutique
L'abnégation sainte et l'héroïsme antique.
Ils n'y comprennent rien, et je ne puis cacher
Qu'il nous faut la terreur pour les faire marcher.
Car laisse-moi, mon cher, te dire que nous sommes
Une collection de véritables hommes,
Du beau monde superbe et partout agréé,
Quelques-uns ayant même un habit noir payé.
C'est Le français, fameux instituteur naguère,
Miot qui sent peut-être un peu l'apothicaire,
Floquet, Rogeard, Courbet, peintre de premier rang,
Cournet, Félix Pyat, Ranc, Ulysse Parent,
Arthur Arnould, Beslay, Delescluze, Verdure,
Blanqui, conspirateur un peu vieux, mais qui dure,
Grousset le pourfendeur du pouvoir temporel,
Les deux Jules Allix, et Vallès, Vermorel.
Puis encor Cluseret, citoyen un peu rance,
Trait d'union qui joint l'Amérique à la France.
Pourtant ce n'est pas tout encor, mon cher. Ainsi
Nous comptons parmi nous le respectable Assy,
Et le Père Duchêne, esprit toujours fertile,
Dont on aime à la fois le bon goût et le style,
Antoine Arnaud, Gambon, Raoul Rigault, Ranvier,
Pourril nommé Blanchet, l'excellent Vésinier,
Puis Eudes et Mégy, cœurs bien dignes de Sparte,
Puis Rochefort qui fit la guerre aux Bonaparte,

Et qui lance aujourd'hui son *Mot d'ordre* partout...
Enfin nous possédons la fine fleur de tout.
Même pour assurer notre grande campagne,
On n'a pas dédaigné de faire appel au bagne :
Car le forçat pourquoi faut-il le délaisser ?
Pardon, je ne dis pas ce mot pour te blesser ;
Chacun peut, s'il est né sous quelque mauvais astre,
Subir, devant la cour d'assises, un désastre.

Hugo, pour compléter ce tas d'honnêtes gens,
Aurait pu nous fournir trois ou quatre Valjeans.
Mais, quoique le travail fatigue un peu l'échine,
C'est bien assez de nous pour pousser la machine,
Si seulement, vois-tu, les bourgeois moins rétifs,
Pour le bien général devenaient plus actifs,
S'ils comprenaient combien nos affaires sont graves,
Et s'ils avaient le sens commun d'être plus braves.

Paris, 15 mai 1871.

II

RÉPONSE DU CITOYEN X... A BRUXELLES AU COMMUNARD DE PARIS.

Mon ami, je t'écris ces lignes à la hâte,
Car je prévois qu'ici notre affaire se gâte.
La police se met à nos trousses partout ;
Elle a le flair meilleur qu'on ne croit, après tout.
Pas le moindre recoin qu'on ne fouille à Bruxelles,
A Saint-Gille, Anderlecht, Uccle, Saint-Josse, Ixelles.
Jusque dans Molenbeek, jusque dans Etterbeek,

D'un curieux soldé l'on rencontre le bec.
Partout des traquenards, partout des embuscades ;
On n'est même plus sûr Place des Barricades,
Numéro 4, asile à nos hommes promis.
En vérité, mon cher, cela n'est pas permis !
Qui donc eût jamais cru que ce pays de Flandre
Pût consentir un jour à faire un tel esclandre
Et méconnût les lois de l'hospitalité,
Au point de nous montrer tant de brutalité ?
Pour ma part, j'en avais une meilleure idée.
Mais la Flandre vieillit et la voilà ridée.
De la réaction elle a le vertigo,
Et ne respecte plus même Victor Hugo.
Figure-toi qu'ils ont, sans respect pour son âge,
Dit crûment au poète : « Ah çà ! qu'on déménage ! »
Même il s'en est fallu de peu qu'un magistrat
Ne le prît au collet et ne vous le coffrât.
Pourtant qu'avait-il fait notre digne grand'homme,
Pour que Dante à Bruxelle eût son deuxième tome ?
Il nous avait écrit le noble citoyen :
« A qui n'a plus de toit, j'en offre un, c'est le mien. »
S'il voulait nous offrir aussi gratis la table,
Je ne sais ; mais le toit, c'est déjà respectable.
C'est très beau, quoi qu'on dise, et c'est même très bien.
Mais aux grands sentiments, ces gens n'entendent rien.
Fallait-il pour cela, — le diable les emporte ! —
Insulter un illustre et le mettre à la porte,
Sans le laisser au moins se retourner un peu ?
Mieux encor, huit ou dix farceurs se sont fait jeu
De promener, la nuit, au seuil de sa demeure
(Et cette scène horrible a duré plus d'une heure)
Le fantôme d'un mort, — et devine de qui ?
Celui de mon ancien confrère Dombrowsky !

Puis, ayant terminé cette affreuse ballade,
Les gueux de sa maison projettent l'escalade,
Tout comme les truands dans Notre Dame, bref
Un drame à grand spectacle et scènes à relief,
Sans compter les dégâts, ou plutôt les victimes,
Deux carreaux qui valaient au plus vingt-cinq centimes.
Ami, tu vois comment on traite ici nos gens,
Nos hommes de génie et même nos Valjeans.
Ah ! tout est bien changé depuis une semaine.
L'*Internationale* était une Romaine ;
Elle tenait la corde et le haut du pavé.
Ses orateurs jamais n'avaient tant salivé.
Leur cabaret vibrait jusqu'à la moindre pierre,
L'éloquence, à grands flots, coulait avec la bière,
Et les phrases moussaient non moins que le faro.
On voyait bien parfois rouler sur le carreau
Quelque verbe écloppé dans ces grands dithyrambes,
Quelque adjectif perclus y laisser bras ou jambes,
Et tout le peloton des dix sortes de mots
De ces coches fougueux subir tous les cahots.
Mais à part ces détails, mon cher, c'était superbe.
Qu'importe un adjectif, qu'importe même un verbe,
Quand d'un monde nouveau l'on se fait le parrain ?
Tous mes fendants étaient magnifiques d'entrain.
De la vieille syntaxe, ils faisaient table rase,
Et dansaient lestement le cancan sur la phrase.
Même, on voyait des clowns qui, dressés au métier,
Tricotaient de la jambe un discours tout entier.
On eut dit le tableau d'une danse macabre.
Les yeux étaient d'un rouge éclatant de cinabre,
Et les yeux allumés rayonnaient, comme si
La Commune, à Bruxelle, attendait un Assy.
Dans cette rhétorique, ami, sur ma parole,

On dirait vaguement une odeur de pétrole.
Les tiens ne l'ont-ils pas prouvé dans leur congrès ?
Cette huile éclaire mieux le phare du progrès.

Bruxelles, 30 mai 1871.
(ou mieux 10 Prairial An LXXIX).

—

Suite de Romances. (1)

I

Les Roses d'Amour.

Je vous disais : « Croissez pour elle,
» Croissez, ô fleurs qu'elle chérit !

(1) André van Hasselt débuta, à dix-sept ans, par une romance intitulée *La Fleur cueillie*. C'est par elle que nous avons ouvert ce recueil. La romance représente un genre, aujourd'hui en déclin, mais qui a triomphé durant de longues années. Notre poète y a atteint la maîtrise. A cette époque toutefois ses idées sur le rythme n'avaient pas encore surgi dans son esprit et fait l'objet de ses méditations, ainsi qu'on en peut voir l'exposé dans la sixième partie du présent volume. André van Hasselt ne se préoccupa guère dans les commencements que de la quantité des syllabes, et pourvu que le nombre y fût, il s'inquiétait peu des brèves et des longues. Malgré cela, toutes ses productions furent toujours très harmonieuses et attirèrent une foule de compositeurs. Plus de soixante-deux d'entre eux ont mis en musique près de trois cents de ses poésies. Parmi ces compositeurs, voici les noms des plus célèbres : Luigi Bordèse, Albert Grisar, Chollet, Fétis, Léon Jehin, Eugène Hutoy, Henri Herz, Degreef, Gilson, Jehotte, Limnander, Katto, Emile Mathieu, J.-B. Rongé, Léon Soubre, Léon Jouret, Riga, Watelle, Emile Wesly, Ed. Samuel, Merck, Rouillon, Tilmant, Zérézo, etc. André van Hasselt ne fut pas non plus étranger à la composition musicale. On trouve à la page 3 du quinzième et dernier volume de la *Renaissance illustrée* dont il fut le rédacteur en chef, une romance *La Fleur de l'Oubli*, paroles et musique d'Andre van Hasselt. Ce n'est pas la seule musique qu'il ait composée d'après les affirmations de son biographe Louis Alvin, et d'après ce que m'a assuré, Jules Guilliaume, qui fut un des derniers survivants de ses amis. — G. B.

» Comme vous, elle est fraîche et belle
» Et, comme vous, elle sourit. »
Elle a cessé d'être fidèle,
Et pour moi plus de doux retour.
O fleurs! ne croissez plus pour elle :
Mourez, douces roses d'amour.

Que vous sert de briller encore?
Tombez, tombez, avant le soir.
Pour vous le ciel n'a plus d'aurore,
Pour moi l'amour n'a plus d'espoir.
Votre destin riant et frêle,
Comme le mien, n'eut qu'un seul jour.
O fleurs! ne croissez plus pour elle :
Mourez, douces roses d'amour.

Livrant votre beauté pâlie
Au souffle passager des vents,
Allez vers celle qui m'oublie,
Légère comme ses serments.
Et qu'en vous voyant l'infidèle
Ait à regretter un beau jour.
O fleurs! ne croissez plus pour elle :
Mourez, douces roses d'amour.

Septembre 1827.

II

Prenez garde.

Vous nous cachiez ce doux mystère,
Et nous l'avons lu dans vos yeux;

Votre bouche veut nous le taire,
Mais vos regards s'entendent mieux;
Secret du cœur point ne se garde.
Oh! prenez garde, prenez garde;
Prenez garde, l'amour est là,
Nella!

Si votre voix soudain s'arrête,
Et meurt au milieu de vos chants;
Si, dans votre marche distraite,
Vous brisez la rose des champs;
Vous dites que c'est par mégarde.
Oh! prenez garde, prenez garde;
Prenez garde, l'amour est là,
Nella!

Si votre joue est arrosée
Des blanches perles de vos pleurs,
Vous dites que c'est la rosée
Qui tombe des rameaux en fleurs;
Vous tremblez quand on vous regarde.
Oh! prenez garde, prenez garde;
Prenez garde, l'amour est là,
Nella!

Octobre 1832.

III

L'Aveu du Bandoulier.

Soyez ma reine et ma compagne,
Je suis le roi de la montagne.

Tous les échos de ces vallons
Répondent quand je crie : « Allons ! »
Ma plume rouge est ma couronne,
Mon dais le ciel qui nous couronne ;
Un chapelet est mon collier :
Soyez en aide au bandoulier.

A vous mon bras et mon domaine,
Le val où chaque soir vous mène,
Mon toit qu'ombrage un blanc lilas,
Et la colline et ses villas.
J'aurai pour vous, ô ma princesse !
J'aurai l'épée en main sans cesse,
Comme au vieux temps un chevalier :
Soyez en aide au bandoulier.

Car je vous aime et j'abandonne
Pour vous l'autel de la Madone ;
Et dans mon cœur je vous revois,
Quand je n'entends plus votre voix ;
Et, chaque nuit, ma Calabraise,
Votre regard, comme une braise,
Me luit dans l'ombre du hallier :
Soyez en aide au bandoulier.

Octobre 1833.

IV

La Nonne.

A quoi donc rêves-tu, mignonne
Nonne,

Plus triste au fond de ton manoir
Noir,

Qu'un rossignol qui, sous sa grille,
Grille
De fuir aux branches des lilas?
Las!

Pourquoi faire tant de neuvaines
Vaines
Devant les images des trois
Rois?

Et prier Dieu qui sur son trône
Trône,
Et tous les saints du Paradis?
Dis?

Et t'agenouiller sur la dure
Dure,
Depuis qu'il fait dans ton séjour
Jour?

Je le devine, ô colombelle
Belle!
C'est que le goût d'Eve t'échut. —
— Chut!

Avril 1833.

V

Les Cloches du Soir.

Que j'aime, ô vives sonneries,
Entendre, au soir, vos voix chéries
Sonner l'approche de la nuit
Au jour qui fuit !
Votre musique est si touchante
Que l'on se dit souvent en soi :
« C'est un orchestre, au ciel, qui chante. »
Cloches du soir, sonnez pour moi.

Que j'aime ouïr, quand l'onde effleure
Plus tiède le roseau qui pleure,
Gémir les flûtes et les cors
En longs accords !
O cloches ! mais, à vous entendre,
On rentre avec amour en soi.
C'est un espoir de vous attendre.
Cloches du soir, sonnez pour moi.

Votre musique gracieuse,
Comme une pluie harmonieuse,
Répand ses notes dans les airs,
Ses doux concerts.
Et, quand notre âme en est remplie,
On a pitié même de soi;
On se souvient ou l'on oublie :
Cloches du soir, sonnez pour moi.

Décembre 1833.

VI

A Béranger.

La France veille sur ta gloire,
Ton laurier grandira toujours;
Les temps garderont la mémoire
De tes vers et de tes amours.
A tes genoux la haine expire;
On n'oserait plus t'outrager.
— Encore une chanson, ma lyre,
Une chanson pour Béranger.

Sous le joug des méchants flétrie
Mais belle encore en ses douleurs,
Au lit de mort de ta patrie,
Noble fils, tu semas des fleurs.
Les méchants, tu sus les maudire;
La France, tu sus la venger.
— Encore une chanson, ma lyre,
Une chanson pour Béranger.

Fidèles au grand Capitaine,
Lorsque d'infortunés proscrits,
Jetés sur la rive lointaine,
Déplorent des climats chéris,
Pour leur rendre un joyeux sourire,
Tu les cherches, oiseau léger.
— Encore une chanson, ma lyre,
Une chanson pour Béranger.

Pour les consoler de leur gloire,
Aux vieux guerriers ta Muse en pleurs

Va racontant la longue histoire
De leurs combats, de leurs malheurs;
Et, de leurs palmes qu'il admire,
Elle rend jaloux l'étranger.
— Encore une chanson, ma lyre,
Une chanson pour Béranger.

Au pauvre, comme la prière,
Apportant la joie et l'espoir,
Près du foyer de la chaumière,
Tes refrains abrègent le soir;
A ta voix l'esclave soupire,
Et l'oppresseur craint un danger.
— Encore une chanson, ma lyre,
Une chanson pour Béranger.

Oh! que de fois, dans ma retraite,
Rêvant tes folâtres amours,
Le souvenir de ta Lisette
Me fait envier tes beaux jours!
Pourtant à celle qui m'inspire
J'ai promis de ne point changer.
— Encore une chanson, ma lyre,
Une chanson pour Béranger.

Mais déjà la haine s'écrie:
« Nous flétrirons ce beau laurier! »
Douces Muses de sa patrie,
Prêtez secours au chansonnier,
Contre Champanhet en délire
Hâtez-vous de le protéger!
— Encore une chanson, ma lyre,
Une chanson pour Béranger.

Novembre 1828.

CINQUIÈME PARTIE

Poèmes divers

composés de 1859 à 1873.

L'Etablissement des Chemins de Fer en Belgique.

Novus... nascitur ordo.
VIRGILE. Eglogue IV. vers 5.

L'esprit de l'homme est grand. Il sonde toutes choses.
La Nature pour lui n'a plus de pages closes.
Livre prodigieux dont les textes vivants
Nous parlent par la voix des forêts et des vents.
Pour son œil clairvoyant Isis n'a plus de voiles,
Il sait dans tous les cieux les orbes des étoiles,
Et quel travail se fait, œuvre obscure des temps,
O Cybèle féconde, en tes flancs palpitants.
Il s'ouvre dans les airs des routes inconnues;
Il prend avec sa main la foudre dans les nues,
Ainsi qu'un oiseleur un oiseau dans ses rets.
De tout Sphynx, comme Œdipe, il surprend les secrets.
Dans sa langue nouvelle, idiome électrique,
Il fait dialoguer l'Europe et l'Amérique,
Et, dans un même instant, ses signaux, faits d'éclairs,
Parlent, et sont compris au bout de l'univers.
Océan, pour franchir tes gouffres et tes lames,
Ses nefs n'ont plus besoin de voiles ni de rames;
Dans leur sein, pour donner la vie à leur torpeur,
Comme un sang généreux il verse la vapeur.
Du fer, du feu, de l'eau rompant le long divorce,

Il associe en eux sa pensée à leur force.
Les éléments lui sont de dociles agents,
Des ouvriers soumis et presque intelligents.
C'est ainsi que, domptant par degrés la matière,
Il la vaincra, Seigneur, quelque jour tout entière;
Et si, devant toi seul, il demeure ébloui,
Dans ta création, il est presque chez lui.

Mais c'est vous qui surtout, miracles de ses veilles,
Ouvrez à l'avenir une ère de merveilles,
O routes de métal, où sur deux rails jumeaux,
Vont, comme les coursiers du songe de Pathmos,
Vos monstrueux chevaux de fer, zébrés de cuivre,
Dont lui-même notre œil a de la peine à suivre
Vers l'horizon, bordé de son cadre d'azur,
Le vol plus prompt qu'un dard lancé par un bras sûr.

Franchissant tour à tour montagnes et vallées,
Et fleuves mugissants dans leurs rives troublées,
Et vastes Saharas de sable et steppes verts,
Vous reliez entre eux les Océans divers.
Vous changez en détroits les isthmes que tourmente
Sans fin le double assaut de la vague écumante.
Pour vous rien n'est obstacle. Ici vous traversez
Les rochers de granit que la mine a percés.
Là, sur des bras de mer jetant vos ponts qui tonnent,
Vous courez par-dessus les vaisseaux qui s'étonnent
De voir passer plus haut que leurs mâts dans les airs
L'orage de vos trains faits de bruit et d'éclairs.
Vous rapprochez ainsi, les uns des autres, — races
Et peuples dont Babel n'a pu suivre les traces,
Et continents déserts, et continents vivants,

Tous les pays épars sur la rose des vents.
Parmi vingt régions qu'on nomme ou qu'on ignore,
De l'aurore au couchant, du couchant à l'aurore,
De l'équateur au pôle et du Nord au Midi, —
Du globe plus étroit, mais pourtant agrandi,
Vous semez les trésors et faites le partage
De tout ce que produit le commun héritage.
Aux déserts, endormis dans leur stérilité,
Vous rendez l'abondance et la fertilité,
Comme vous dispensez la lumière et la vie
Aux nations dont l'âme, à leur corps asservie,
Oublie ou n'a jamais connu le vrai chemin
Où l'esprit du Seigneur conduit le genre humain.

Belgique, ce fut toi qui traças la première
Sur notre continent ce sentier de lumière,
Dont un bout touche au lit où dort le flot marin
Et dont l'autre à l'Escaut joint son frère le Rhin.
C'était le lendemain de ta grande victoire ;
Tu venais de tirer du tombeau de l'histoire
Et de rendre à tes fils, longtemps déshérités,
Les titres de nos droits et de nos libertés.
Bruxelles de ses morts fermait les nobles tombes.
Anvers brûlait, battu d'une grêle de bombes,
Mais dévorait, brasier plein d'éclairs bruissants,
Le joug que ton épaule avait porté quinze ans.
Alors à la Cité, glorieuse rebelle,
Tu dis : « Console-toi ; tu renaîtras plus belle,
Car je veux voir un jour les trois fleuves du Nord,
L'Escaut, le Rhin, la Meuse, aborder dans ton port ;
Et tu commenceras ce chemin qui prépare
Aux peuples que la haine ou l'intérêt sépare,
En faisant un courant de leurs courants divers

Cette fraternité que rêve l'univers. » (1)
Et ce projet, ce fut ta dot, ta bienvenue,
Quand l'Europe unanime enfin t'eût reconnue,
Et que des nations la famille en chantant
T'eût saluée ainsi qu'une sœur qu'on attend.

Gloire à toi qui jamais ne restas en arrière,
Ni devant le progrès n'élevas de barrière,
Mais qui marches toujours, malgré l'ombre et le vent,
A travers tout obstacle, ô patrie, en avant,
Et dont le pied, depuis que l'aube au ciel s'apprête,
Jusqu'à la nuit, chemine et va sans qu'il s'arrête,
Ainsi qu'un voyageur, bien avant dans le soir,
Presse encore le pas et ne veut point s'asseoir!
Gloire à toi! Car, avec nos jours les plus prospères,
Tu rends au cœur des fils le saint orgueil des pères,
Citoyens au forum et rois dans l'atelier,
Géants que rien jamais ne put faire plier,
Et qui, serfs anoblis du sol de l'industrie,
Surent faire ton nom si grand, ô ma patrie,
Qu'en son livre, où des temps souffle l'immense esprit,
L'histoire nous le montre à chaque page écrit.

Janvier 1859.

(1) On sait que dans la funeste nuit du 28 octobre 1830, pendant que les membres du Gouvernement provisoire contemplaient, du haut du palais de la Nation les flammes qui dévoraient notre métropole commerciale, M. Gendebien proposa de décréter immédiatement, à titre de compensation de cet immense désastre, la construction d'un chemin de fer d'Anvers aux provinces Rhénanes. (Voyez Thonissen : *La Belgique sous le règne de Léopold Ier*, tome III, page 58 et suivantes.) — Note d'André van Hasselt.

Mission de l'Artiste.

Sursum corda.
Missel.

Que sont-ils devenus ces temps de poésie
Où l'Art versait au monde entier son ambroisie ?
Où l'homme, plein encor des souvenirs du ciel,
Formait son idéal des splendeurs du réel ?
Où l'esprit, au-dessus du monde des figures,
Planait, ainsi que l'aigle aux vastes envergures,
Et, se faisant toujours du bien son seul flambeau,
Ne contemplait le vrai que du côté du beau ?
Où, guide souverain des âmes fécondées,
L'artiste leur ouvrait l'horizon des idées,
Et, civilisateur et prophète à la fois,
Prêtait ses rythmes d'or au langage des lois ?
Où le chantre, ô Mélès, que nourrit ta Naïade,
Des grands blocs de ses vers bâtissait l'Iliade ?
Où Virgile, entonnant l'Enéide aux Romains,
De leur gloire avec eux remontait les chemins ?
Où le Dante ébloui, dans ses rimes ternaires,
Faisait de son génie éclater les tonnerres ?
Où Cologne et Strasbourg échangeaient sur le Rhin
Les saluts fraternels de leurs cloches d'airain ?
Où Michel Ange, ouvrant la chapelle Sixtine,
En sortait, acclamé par la Cité latine,
Tandis que Raphaël évoquait à nos yeux
L'idéal de la femme entrevu dans les cieux ?
Que sont-ils devenus ces siècles poétiques ?
Ils s'en vont, s'éloignant de leurs sources antiques ;
Ils s'en vont, ils s'en vont, toujours diminuant
Remplir ce grand tombeau du passé — le néant.

C'est que plus rien de grand dans les cœurs ne respire,
Que la matière étend chaque jour son empire,
Que les plus fiers esprits désertent leurs sommets,
Peut-être pour ne plus y remonter jamais,
Et que l'homme, aveuglé par son orgueil suprême,
N'a plus de foi dans rien, si ce n'est dans lui-même.
Tous ses instincts d'en haut font place à ceux d'en bas;
Les sereines hauteurs n'attirent plus ses pas.
Ce que le ciel en lui met de forces viriles,
Il l'use follement dans des luttes stériles.
L'égoïsme lui fait un manteau large et sûr.
Il ne croit même plus à l'avenir obscur,
Et, toujours prêt à tout, hormis au sacrifice,
Il se fait du présent sa tour, son édifice.
Si l'avenir n'est rien, qu'importe le passé?
Et qu'est le temple vide à l'autel renversé?

Dans le morne désert que jonchent nos croyances,
A peine si Dieu seul au fond des consciences
Reste debout, ainsi qu'à l'horizon d'azur
Quelque socle perdu dans les sables d'Assur,
Ruine qui survit à la place du temple,
Et que le voyageur parfois de loin contemple,
Sans demander quel nom, du granit effacé,
Y faisait accourir les peuples du passé.
Dans les choses du cœur, dans les choses du monde,
L'obscurité devient chaque instant plus profonde.
En nous, autour de nous, dans l'âme, dans l'esprit,
Le crépuscule augmente et le jour s'amoindrit.
Comme un astre, au déclin, qui sombre dans la nue,
Le flambeau du Seigneur à nos yeux diminue,
Et, dans notre horizon, chaque jour plus étroit,

De ce soleil divin la lumière décroît.
Notre pied ne sait plus gravir la cime auguste
Où le vrai resplendit, où rayonne le juste,
Ni notre aile essoufflée atteindre, en son essor,
Ce faîte où l'idéal a son pieux trésor.
Toute haute pensée offusque nos prunelles;
Nous mettons en oubli les choses éternelles,
Et nous ne songeons plus que croire c'est savoir
Et que tout droit humain est frère d'un devoir.

Pourtant il reste encor plus d'une âme choisie
Qui vit de tes parfums, divine Poésie,
Plus d'un esprit qui, loin des hommes exilé,
Hante les saints débris de ton temple écroulé;
Plus d'un songeur, épris de tes calmes retraites,
Qui s'abreuve, dans l'ombre, à tes sources secrètes,
Et, sur tes pics vermeils montant comme à l'assaut,
Fuit les brouillards d'en bas dans les clartés d'en haut;
Plus d'un qui, désertant les sentiers de la prose,
Comprend l'azur d'avril, le charme de la rose,
Les splendeurs du printemps, les astres du ciel bleu,
Ces cailloux d'or semés sur les chemins de Dieu,
Et commente le sens des notes ineffables,
Que la vérité mèle au grand concert des fables,
Et tout ce que nous dit le murmure confus
Que les bois font sortir de leurs arbres touffus;
Ou qui se fait toujours, abeille diligente,
De l'ombre de la nuit une aube intelligente,
Dans les fleurs de l'étude, heureux s'il a surpris
L'arome du savoir, ce miel pur des esprits.

Gloire à vous, mes amis! Gloire à vous et courage!
Si notre ciel est sombre ainsi qu'un ciel d'orage,

Entretenez en vous cette sérénité
Qui donne au cœur la force, à l'âme la fierté.
Élevés au-dessus des clameurs de la foule
Et des sentiers fangeux que le vulgaire foule,
Hôtes des cieux sereins qu'entoure l'infini,
Voisins des aigles et des astres, chœur béni,
Confidents de ces voix qui parlent sur les cimes,
Restez sur vos hauteurs austères et sublimes,
Et baignez votre front dans cet air doux et pur
Où l'idéal habite en son palais d'azur.

Soyez grands ! Soyez forts ! Car le siècle où nous sommes
Attend que l'Art aussi se fasse entendre aux hommes ;
Qu'il rallume dans nous tous les nobles instincts,
L'espérance, la foi, l'amour, flambeaux éteints,
Et l'abnégation, chaque jour amoindrie,
Et le saint dévouement à la sainte patrie ;
Qu'il relève très haut les esprits et les cœurs ;
Qu'il soit l'aube promise à nos doutes moqueurs ;
Qu'il fasse en notre nuit resplendir sa lumière
Et régner la pensée où règne la matière ;
Et qu'il rende l'autel des faux dieux jetés bas,
Au Dieu du bien, du beau, du vrai, qui ne meurt pas.

Voilà la mission où le temps vous appelle :
Et vous la remplirez, car votre tâche est belle !

Par moments si l'envie ameute autour de vous
Les essaims bourdonnants de ses frelons jaloux,
Ou dresse sous vos pas, dans l'ombre, quelque embûche,
Ronce où l'on se déchire ou pierre où l'on trébuche,
Chausse-trape jetée en votre âpre chemin,

Songez à l'avenir, à votre lendemain ;
Et, le mépris étant plus digne que la haine,
Jetez aux vils buissons le fier dédain du chêne.

Septembre 1861.

—

Le Poème des Roses.

A Madame la Marquise de G...

Ganz besonders lieble sie die Rosen.
H.-C. ANDERSON.

Une reine païenne aimait les fleurs, les roses.
Dans toutes les saisons elle en avait d'écloses,
Et son palais était un jardin parfumé,
Plein de roses toujours ainsi qu'au mois de mai.
Ce n'étaient que rameaux, se courbant en arcades,
Et que bouquets vermeils s'épanchant en cascades,
Le long des grands piliers de marbre ; les lambris,
On les eût dits sculptés en corymbes fleuris,
Et, de leurs frais arceaux, les fenêtres encloses
Montraient au soleil seul ce poème de roses.

Sans connaître l'hiver, là croissaient, douces fleurs,
Diverses de parfums, de grâce et de couleurs,
L'églantine des bois, la rose sans égale
Que voient s'épanouir la Chine ou le Bengale,
Et celle que Sârons cueille à ses coteaux verts,
Ou la tiède Provence en ses bosquets ouverts,
Et celle dont le Gange en son onde azurée
Effeuille au vent du soir la corolle empourprée,

Ou qui, née à Pœstum, dans les joyeux festins
Parfumaient les chansons des poètes latins.

Mais écoutez! Un jour — ô nouvelle fatale! —
Une rumeur sinistre emplit la capitale,
Et ce bruit qu'on entend dans la ville courir,
C'est : « La reine est malade et s'apprête à mourir. »
Car les savants ont dit : « Le mal est invincible;
La sauver de la mort ne nous est plus possible. »

Un seul, vieillard courbé sous l'âge de Nestor :
« Il nous reste, dit-il, ce grand remède encor,
O mourants, qui du seuil du tombeau vous rappelle.
Que l'on apporte ici la rose la plus belle,
Emblème de l'amour, le plus sain, le plus pur;
La reine l'ayant vue avec ses yeux d'azur,
Ne mourra point. »

Voilà que les monts, les vallées,
Et les plaines, de champs et de prés carrelées,
Les buissons des coteaux, les arbres des jardins,
Et les forêts, cités de chevreuils et de daims,
Rassemblent le tribut de leurs roses vermeilles.
« Relève un peu la tête, ô reine qui sommeilles;
Toutes nos fleurs, regarde, ô reine, les voilà! »
Mais la fleur de l'amour le plus pur n'est pas là.

Puis des bardes voici la harpe harmonieuse
Qui célèbre en ses chants la rose merveilleuse
Et répond : « Nous savons où sa beauté fleurit.
N'est-ce pas au jardin toujours vert de l'esprit. »
Mais des bardes en vain la harpe d'or résonne.

Et le vieillard hochant la tête dit : « Personne
Ne t'a nommée encor, rose du paradis,
Toi qui rendrais l'espoir même au cœur des maudits;
Car tu n'es pas la fleur qu'aux baisers de l'aurore
Pœstum voyait au fond de ses bosquets éclore
Et dont le doux Virgile et Properce ont chanté,
Dans leurs vers immortels, l'odorante beauté;
Ni celle qui promise à l'autel de l'histoire,
A besoin pour s'ouvrir d'un soleil de victoire
Et prend sa pourpre au sang, héros, que la cité
Vous voit verser pour elle ou pour la liberté;
Ni celle enfin qui croît dans le champ de l'étude,
Et, fille du génie et de la solitude,
S'ajoute à ce bouquet splendide des esprits
Que lègue chaque siècle à ses enfants surpris. »

— « Moi je sais, dit alors une mère joyeuse,
Moi je sais où fleurit la rose merveilleuse.
Car je la vois alors que mon enfant vermeil
Ouvre ses grands yeux bleus en sortant du sommeil.
Elle éclôt sur sa bouche en un si doux sourire
Qu'aucun langage humain ne saurait la décrire.
Un enfant qui sourit à sa mère, à coup sûr,
C'est la fleur de l'amour, le plus saint, le plus pur. »

Et le vieillard : « La fleur de l'innocence est belle;
Mais l'autre l'est bien plus, et rien n'approche d'elle. »

— « Oui, bien plus belle encor, murmure en ce moment
Une femme en levant les yeux au firmament,
Car je l'ai vue un jour sur le front de la reine.
Son fils était malade; et, quoique souveraine,
Etant mère, le cœur de larmes étouffant,

Près du berceau fiévreux où gisait son enfant,
Elle s'était assise. Eperdue, insensée,
Ne voyant que la mort au fond de sa pensée,
Criant grâce et pitié, pleurant, pleurant toujours,
Elle y veilla dix nuits, elle y resta dix jours.
Des sanglots déchirants se pressaient sur sa lèvre ;
Dans ses yeux on lisait la folie ou la fièvre ;
Son visage était morne et blême de douleur,
Et d'une rose blanche il avait la pâleur.

— « Oh ! sans doute, répond le vieillard, sur la terre
C'est une fleur du ciel que l'amour d'une mère ;
Et pourtant le ciel garde en son riche trésor
Une rose plus sainte et plus splendide encor. »

— « La fleur dont vous parlez, dit alors un vieux prêtre,
A mes yeux bien des fois je l'ai vue apparaître.
Sur l'autel du Seigneur, ce Calvaire sans fin,
Hier je venais d'offrir l'holocauste divin.
Lorsqu'un groupe vermeil de blondes jeunes filles,
Pures comme les lis qu'abritent mes charmilles,
Approcha lentement et se mit à genoux
Devant la table sainte où Christ se donne à tous.
Leurs pieds n'étaient pas faits pour marcher dans nos fanges,
Elles avaient la grâce et la pureté d'anges.
Chastes fleurs sur la terre écloses pour les cieux,
La beauté de leur cœur éclatait dans leurs yeux,
Si bien qu'en les voyant on se disait : Qu'ont-elles
Fait de leur nimbe d'or et de leurs blanches ailes ?
Tant elles ressemblaient à ces esprits charmants
Qu'un saint verrait passer dans ses songes dormants ;
Tant c'étaient de vivants symboles de l'extase !

Comme une lampe luit dans l'albâtre d'un vase,
Leur âme rayonnait en elles à travers
Leur corps, ce vêtement fait d'os et fait de chairs,
Et de la piété sur leur face candide
Je vis s'épanouir la fleur sainte et splendide. »

— « Oui, cette fleur est sainte aux yeux de Dieu. Pourtant
Ce n'est pas elle encor que la malade attend. »

Comme le vieillard parle, on voit s'ouvrir la porte.
Un jeune enfant, le fils de la reine, entre. Il porte
En ses petites mains un manuscrit ouvert,
Garni de signets d'or et de velours couvert.
Quatre agrafes d'argent y pendent ciselées,
Et sur le vélin blanc on aperçoit mêlées
Des lettres de cinabre et d'azur, puis encor
Une vignette peinte en un ovale d'or.

— « Ecoutez ! dit l'enfant comme pris de délire,
O ma mère, écoutez ce que je viens de lire ! »

Puis du lit il approche, et du doigt lentement,
Et de sa voix que brise un sanglot par moment,
Il suit le texte saint, — l'histoire du Calvaire.
A ce récit touchant à la fois et sévère,
La reine, le regard attentif et l'esprit,
Se trouble en elle-même, et son cœur s'attendrit.
Des pleurs d'émotion montent vers sa paupière.
Dans ses yeux bleus s'allume une étrange lumière,
Et de son âme, pleine encor d'obscurité,
On croirait voir jaillir un rayon de clarté.
Car elle a vu le peuple assaillir de ses haines

L'Homme-Dieu qui venait l'affranchir de ses chaînes,
Les bourreaux déchirer de leurs fouets irrités,
O condamné divin, tes flancs ensanglantés,
Les Justes se vêtir, devant Ponce Pilate,
De la dérision du manteau d'écarlate,
Et du noir Golgotha gravir l'âpre hauteur,
Chargé de nos péchés et du bois rédempteur.
Elle a suivi la croix, et longtemps en silence
Regarde la couronne et les clous et la lance,
Et le sang ruisselant du Sauveur des humains,
Puis, s'écriant : « O Christ ! » elle joint les deux mains.

— « Voici, murmure alors le vieillard, que la reine
T'a vue enfin, t'a vue, ô rose souveraine,
Emblème de l'amour le plus saint, le plus pur,
Et que le jour s'est fait dans son esprit obscur.
Car voir ton sang, Seigneur, ô Christ, c'est te connaître,
C'est aimer, espérer et croire — c'est renaître
A ce monde meilleur promis à tes élus,
Au royaume éternel où l'homme ne meurt plus ! »

Mai 1862.

—

Le But de l'Art.

Macti virtute... este.
TITE LIVE, VII, 30.

Non, l'Art n'est pas un jeu frivole, un vain prestige,
Mirage qui s'éteint sans laisser de vestige,
Un rêve de couleurs, de formes et d'accents,
Qui, muets pour l'esprit, ne s'adressent qu'aux sens.

Il est plus haut le but où sa grande aile aspire ;
Car l'âme est son domaine et le cœur son empire.
Sans captiver l'oreille et les yeux seulement,
Il faut que l'Art aussi soit un enseignement.
C'est là qu'est sa puissance et sa force virile ;
Et, s'il ne veut rester une langue stérile,
S'il ne veut, déposant son titre souverain,
Devenir le flatteur des passions sans frein,
Faire mentir le chant, la toile et la statue,
Couleurs qu'on avilit, marbre qu'on prostitue,
Et poésie, oiseau divin, qu'on fait déchoir
Du pic où niche l'aigle aux branches d'un perchoir, —
Il faut qu'il fasse entendre aux foules amassées
La langue des grands cœurs et des mâles pensées,
Qu'il les éclaire, ayant le jour sur son flambeau,
Qu'il les instruise, étant l'idiome du beau,
Qu'il les élève puisqu'il a des ailes faites
Pour planer dans l'azur, coupole des hauts faîtes.

O mes frères, voilà le rôle dévolu
A ceux qui, comme vous, dans leur siècle ayant lu,
Se trouvent à l'étroit parmi ce qui respire,
Mais que l'art généreux de son grand souffle inspire,
Et qui, prédestinés du ciel, sentent qu'ainsi
Que les prêtres, ils ont charge d'âmes aussi.

Puis, d'ailleurs, à quel temps fallut-il comme au nôtre
La larme du prophète ou la voix de l'apôtre ?

Quand, sur notre horizon, de plus en plus obscur,
Le ciel à peine garde un dernier coin d'azur ;
Quand les cœurs les plus forts ont perdu leur vaillance;

Quand l'âme la plus haute a plus de défaillance,
Et, du ciel oublié désertant le chemin,
Fait des erreurs d'hier ses vérités demain;
Quand on voit par degrés les plus fiers caractères
Descendre lâchement de leurs cimes austères
Et, des mâles vertus abdiquant le trésor,
Hélas! n'avoir plus soif que de pouvoir ou d'or;
Quand l'homme, s'égarant de doctrine en doctrine,
Ne sent plus pour le vrai palpiter sa poitrine;
Quand, du grand et du beau l'idéal incompris
Ne sollicite plus les ailes des esprits,
Et que la foi devient une formule obscure;
Quand les Zénon muets font place aux Epicure;
Quand tous les dévouements s'éteignent, et qu'enfin
Jouir est le seul but comme la seule fin, —
Vous, artistes, du moins restez toujours fidèles
Au culte des vertus, ces vierges immortelles.
Sur leurs trépieds vermeils entretenez le feu
Autour du morne autel d'où l'homme arrache Dieu.
Fuyez sur vos hauteurs tous ces bas-fonds serviles
Où rampent l'égoïsme et les passions viles,
Et laissez leur appel vainement vous tenter :
Car plus le cœur descend, plus l'esprit doit monter.

Pour le rêveur qui songe et l'artiste qui crée
Dieu fit la solitude et son ombre sacrée.
Sur les sommets plus hauts, l'aube a plus de rayons,
Et c'est dans le désert que naissent les lions,
Et sur les pics des monts que l'aigle fait son aire
Pour fixer au soleil son œil visionnaire.

Seuls avec votre cœur, méditez et rêvez.
Complétez votre esprit dans le calme, et vivez

Dans la sérénité de la douce nature.
De ce livre éternel faites votre lecture,
Recueillant à loisir les notes des chansons
Dont les oiseaux joyeux remplissent les buissons,
Les strophes qu'au réveil des cloches matinales
Les brises font entendre aux roses virginales,
Et tous ces bruits charmants et ces rythmes divers
Que le souffle des bois tire des arbres verts,
Éblouissants versets dont se fait l'hymne austère,
L'hosanna solennel qu'adresse au ciel la terre,
Langage merveilleux des forêts et des champs
Que l'immense nature épand dans tous ses chants.

Puis méditez le cœur humain, cet autre monde,
Où parfois le sublime est voisin de l'immonde,
Où le bien et le mal dominent tour à tour,
La haine étant souvent le plus près de l'amour.
Sondez tous ces recoins où les blondes nichées
Des beaux espoirs et des beaux rêves sont cachées,
Doux oiseaux que l'on couve en soi-même longtemps,
Mais qu'on voit s'envoler toujours avant le temps,
Et tous ces noirs replis où les passions dorment,
Ténèbres où le crime et la vertu se forment,
Pour en sortir, l'une aigle aux larges visions,
Et l'autre avec le cri sinistre des lions.

Puis encor descendez dans l'antre de l'histoire,
Des grands événements obscur laboratoire,
Où les siècles, aïeux des siècles qui viendront,
Taillent les nations pour la gloire ou l'affront.
Scrutez tout ce travail que fait la main des âges
Et qui parfois confond la raison des plus sages :

Le passé préparant lentement l'avenir ;
Les peuples tour à tour, les uns sans souvenir,
Emergeant du néant comme l'aube de l'ombre,
Les autres sans espoir rentrant dans l'oubli sombre ;
Le fait créant l'idée, et l'idée à son tour
Prenant sa griffe au tigre et son aile au vautour ;
Rien de stable dans rien de ce que l'homme fonde ;
Tantôt le jour vermeil, tantôt la nuit profonde ;
Et, dans tout ce labeur, l'esprit de Dieu qui fait
D'une cause toujours la mère d'un effet.

Lorsque ainsi vous aurez, dans le champ des idées,
Glané de vos épis les gerbes fécondées,
Dans la foule, ô semeurs austères de clartés,
Rentrez, et répandez le grain des vérités.

Peintre, dont l'œil est plein de rayons et d'aurores,
Musicien, rêveur aux visions sonores,
Poète, tour à tour chantre grave et serein,
Sculpteur, qui fais parler ou le marbre ou l'airain,
Dans la plaine féconde où frissonnent les seigles,
Dans les monts dont les pics portent des aires d'aigles,
Dans l'Océan sans borne où règnent les typhons,
Dans les astres qu'on voit peupler les cieux profonds,
Dans la petite fleur qui se cache sous l'herbe,
Dans le chêne qui dresse en l'air son front superbe,
Dans la double splendeur de la terre et du ciel,
Contemplez l'idéal voilé par le réel,
Et, le pied familier avec l'inaccessible,
Montrez-nous l'incréé celé par le visible.
Puis donnez-nous un peu de ce calme divin
Que loin de la nature on chercherait en vain.

Du foyer domestique apprenez-nous le charme,
Où le rire souvent est moins doux qu'une larme.
Des âmes et des cœurs relevez le niveau ;
Dans la nuit des esprits portez un jour nouveau,
Et soyez tour à tour le phare ou l'étincelle
Dont s'éclaire le flot où notre nef chancelle.
A ceux qui sont en haut, à ceux qui sont en bas,
Enseignez le devoir sans qui le droit n'est pas,
Et le respect du vrai par le respect du juste.
Rendez son auréole à toute chose auguste.
Dans un marbre éternel sculptez pour l'avenir
Toute noble action et tout grand souvenir.
De tous les dévouements évoquez les exemples.
De toutes les vertus repeuplez les vieux temples.
Faites croire, espérer, faites *aimer* surtout,
Car ce mot est si grand qu'il dit et contient tout !

Tâche sainte ! Labeur que ce siècle réclame
De tout ce qui se sent quelque chose dans l'âme !

Septembre 1862.

—

AU POÈTE VIENNOIS

S.-H. Chevalier von Mosenthal

qui m'avait offert

plusieurs de ses ouvrages, avec cette inscription :

A L'ILLUSTRE POÈTE BELGE.

—

Derniers vers composés par ANDRÉ VAN HASSELT.

—

Je ne suis pas, ainsi que tu le dis, illustre.
Mon nom n'a pas reçu ce vernis ni ce lustre.

Quoique vivant encor, je suis un trépassé ;
Les fossoyeurs ont dit sur moi leur *In Pace*.
Déjà sur mon sépulcre ils ont scellé leur dalle.
Pour leur littérature, objet de grand scandale,
Cinq fois le tribunal savant m'a délivré
Un brevet de Lazare et de pestiféré.
Plus généreux encore, il a poussé le zèle
Jusqu'à me décerner gratis une crécelle,
Et m'a fait ajuster par trois de ses tailleurs,
Un habit de lépreux complet et des meilleurs.

Car tu ne le sais pas, en Belgique nous sommes
Une collection superbe de grands hommes.
Les poètes surtout y poussent à foison.
On en fait deux ou trois récoltes par saison ;
Et, de peur qu'il n'en reste aucun doute à personne,
L'Etat, tous les cinq ans, les classe et les poinçonne.
Quatre docteurs, de l'art fameux paroissiens,
Outre un brelan complet d'académiciens,
Tous très forts, possédant même un peu de grammaire
Et sachant par Dacier interpréter Homère,
Jugent ces pistolets qu'ils proclament canons.
Mon nom n'a pas encor pris rang parmi ces noms,
Car tel que tu me vois, je ris des acrobates ;
Des arlequins de l'art, je casse un peu les battes.
Aux Bobèches perclus, juchés sur leurs tréteaux,
J'arrache quelquefois un pan de leurs manteaux,
Et mets, sans me gêner, mon bâton dans leurs vitres,
Voulant rester moi-même en face de ces pitres.
De leur code caduc, je bouscule les lois.
Il manque à mon ragoût un peu de sel gaulois,
Et cette épicerie, hélas! déjà si rance

Qu'ils tirent des vieux fonds des boutiques de France.
Aussi haro complet parmi ces maîtres-queux
A me voir triturer mes plats autrement qu'eux !
Même l'un d'eux prétend, grammairien unique,
Qu'il se peut que j'aurais (1) l'esprit trop germanique,
Que j'écris en français et pense en allemand,
Que c'est là procéder abominablement,
Et que, toujours épris de rythme et de cadence,
Je donne à mes chansons trop de leçons de danse.
Enfin, que sais-je encor ? Mais, n'importe, je vais
Dans mon propre chemin, qu'il soit bon ou mauvais.

Donc, je ne suis rien moins qu'illustre ni célèbre.
Je ne suis qu'un ruisseau, moi que tu prends pour l'Ebre,
Et, mince filet d'eau, je passe inaperçu
Au pied du roc dont Dieu voulut me voir issu.
Les rythmes des oiseaux qui rôdent par les branches
Et des brises qui vont baisant les roches franches,
J'aime à les écouter et je surprends souvent
Dans quelque soupir vague apporté par le vent,
Je ne sais quelle voix de la Dame Nature.
Près des foyers conteurs, pendant le soir, assis,
Je me plais à rimer soit un de ces récits
Dont le temps a formé l'écrin de poésie
Que ton peuple songeur garde en sa fantaisie.

(1) Echantillon des nouvelles formes grammaticales introduites par un professeur de *littérature française*. Voyez *Annuaire de la Société libre d'Emulation* Liége 1859, p. 121. « Il se peut que cette nationalité... nous *aurait* donné des libertés constitutionnelles. » — Note d'André van Hasselt — *Aurait* pour *eût*, c'est à-dire le mode du conditionnel pour celui de l'imparfait du subjonctif, constitue un belgicisme encore très usité dans la conversation, les articles de journaux, même sur les levres des conférenciers et des professeurs. Seuls, les hommes de lettres et les gens du monde qui ont fréquenté Paris, évitent cette forme irrégulière et malsonnante. — GEORGES BARRAL.

Soit quelque parabole où le bon sens caché
Luit comme un diamant dans sa gangue niché.
Même plus haut encore ouvrant parfois mon aile,
Je suis le genre humain dans sa route éternelle.
Je regarde à travers l'obscur sentier des temps,
Les races accomplir leurs destins éclatants,
Et le monde, aux lueurs du phare du Calvaire,
Tendre à ce but qu'aucun obstacle ne diffère ;
La liberté de l'homme et celle de l'esprit,
Ainsi que l'a voulu mon maître Jésus-Christ,
Quatre fois incarné dans les faits de l'histoire.
Humble témoin de Dieu dans son laboratoire,
Je le vois, travailleur des siècles, lentement
De l'œuvre de ses mains hâter l'achèvement,
Continuer, d'après le plan de sa pensée,
Sa genèse depuis si longtemps commencée,
Et, des peuples enfin composant l'unité,
Avec leurs blocs épars bâtir l'humanité.

Mais mon Christ, je ne l'ai chanté que pour moi-même.
Qu'importe qu'un passant s'arrête à mon poème.
Ainsi qu'un voyageur se heurte en son chemin
A l'angle d'un caillou qu'il oublira demain ?
Il suffit que ta main fraternelle, ô poète,
Vers moi se soit tendue et m'ait fait cette fête,
Et que l'ami d'hier, quand il sera bien loin,
Dans ton cœur, s'il se peut, conserve un petit coin.

Vienne (Autriche) 4 août 1873.

SIXIÈME PARTIE

Poésies rythmiques

ETUDES RYTHMIQUES

d'André van Hasselt

Classées d'après leur accentuation

par

Jules Guilliaume.

Il manquerait un trait essentiel — et non le moins original — à la physionomie du doyen des poètes belges, si on laissait dans l'ombre sa tentative de naturalisation, dans la poésie française, des vers des autres nations littéraires. Les *Etudes rythmiques* d'André van Hasselt, au nombre de plus de deux cents, occupent tout un volume de ses œuvres posthumes, et lui-même a plus d'une fois témoigné de l'importance qu'il y attachait, à juste titre.

Le germe de sa réforme apparaît déjà dans une lettre datée du 28 janvier 1833. « Comme vous, écrit-il, je trouve fort gracieux le rythme de *Sarah-la-Baigneuse*. Mais je ne crois pas qu'Hugo, ni Ronsard, aient bien compris l'accentuation. Ouvrez le deuxième volume de l'ouvrage de Sainte-Beuve sur la poésie du XVIe siècle, vous y trouverez une pièce intitulée *Chanson*. Lisez le premier couplet :

Quand ce beau printemps je voy,
J'aperçoy
Rajeunir la terre et l'onde,
Et me semble que le jour
Et l'amour
Comme enfans naissent au monde.

» Rien dans ces vers ne blesse l'oreille ; tout est coulant et harmonieux. Et pourquoi ? Parce que partout la troisième syllabe du vers de sept syllabes est longue. Et cela doit être. C'est une règle de la prosodie allemande. (1) Lisez le deuxième couplet, et voyez si tout ce couplet n'est pas saccadé, disloqué, à l'exception du quatrième et du sixième vers :

Le jour, qui plus beau de fait,
Nous refait
Plus belle et verte la terre,
Et l'amour, armé de traits
Et d'attraits
En nos cœurs nous fait la guerre.

» J'ai eu l'occasion lors de mon voyage à Paris, (2) de faire cette observation à Hugo, en lui montrant une pièce de mon recueil dans laquelle le vers de sept syllabes a toujours la troisième longue. (3) Voici une barcarolle composée sur le même rythme d'après mon système prosodique :

« *Jeune fille, qui reposes*
Sur les roses,
Sous les branches du bouleau,
Viens voguer dans ma nacelle
Qui chancelle,
Qui chancelle au cours de l'eau.

(1) C'est une erreur, croyons nous, qui consiste à généraliser un cas particulier, et à prendre pour une espèce ce qui n'est qu'une variété. Au reste, André van Hasselt lui-même en est revenu plus tard, en accentuant la deuxième syllabe, comme on le verra plus loin.

(2) En mai et juin 1830.

(3) Il s'agit probablement de *L'Alouette* datée d'avril 1830 et publiée seulement en 1852 dans les POÉSIES, en même temps que *Les Etoiles* (composée en juillet 1844) et *A un petit Bouvreuil* (mai 1851). Ces morceaux qui figurent parmi les ODES, sont de véritables études rythmiques, aussi bien que la *Ballade de Lenore* imitée de celle de Burger, en vers de onze et de neuf syllabes.

GEORGES BARRAL.

» Je sais une barcarolle.
Ma parole,
Le refrain est tout nouveau.
Viens l'ouïr dans ma nacelle
Qui chancelle,
Qui chancelle au cours de l'eau. »

C'est ainsi qu'à son amie
Endormie,
Il disait, riant et beau.
Elle entra dans la nacelle
Qui chancelle,
Qui chancelle au cours de l'eau.

Et sur eux pencha la voile
Comme un voile.
J'écoutais près du bouleau.
Mais quel chant dans la nacelle
Qui chancelle,
Qui chancelle au cours de l'eau!

» J'ai recueilli beaucoup d'idées neuves sur la poésie française et sur l'harmonie que j'avais promis de développer dans plusieurs lettres au *Globe*. Mais les événements politiques survenus depuis m'en ont empêché. »

La publication des premières *Etudes rythmiques*, comme telles, remonte à 1857. Toutefois plusieurs d'entre elles portent des dates antérieures de plus de dix années. D'autres, moins anciennes, *La Fête des Fleurs* (mai 1834), *Aux Absents* (juillet 1854), *La Cloche qui tinte* (mai 1857), ayant été rangées parmi les *Odes*, n'ont point trouvé place dans le volume spécial des Œuvres complètes. En tête de ses *Nouvelles Poésies*, André van Hasselt disait : « Une série d'*Etudes rythmiques* que l'auteur ne présente que comme de simples essais, termine son volume... Peut-être aurait-il dû y joindre une théorie des

diverses coupes et de l'accentuation telles qu'il les comprend dans la poésie lyrique proprement dite. Mais il confesse sincèrement que le loisir nécessaire pour l'élaboration d'une semblable théorie lui a manqué. »

Cinq ans après dans la préface de son nouveau recueil : *Poèmes, Paraboles, Odes et Études rythmiques,* il rappelait que d'autres avant lui avaient posé nettement et discuté sans la résoudre complètement la question d'une réforme radicale dans le vers lyrique. « A l'inverse du procédé suivi par ses devanciers, il a voulu commencer par la pratique, et c'est seulement après avoir établi toutes les combinaisons dont le vers lyrique est susceptible, d'après l'emploi et la disposition de ses articulations élémentaires, qu'il compte être prochainement en mesure de présenter au public ce résultat de vingt-cinq années de réflexions et de labeur. »

Dans la même intention de prouver en marchant l'existence du mouvement, il applique son système prosodique à la traduction de dix textes d'opéras allemands et italiens. Tandis que J. J. Rousseau croyait la langue française « peu propre à la poésie et point du tout à la musique, parce que la prosodie en est peu marquée, sans exactitude et sans précision », comme s'il pouvait exister une langue dont tous les sons eussent la même force et la même durée, André van Hasselt démontre ainsi la parfaite identité du rythme poétique et du rythme musical, reposant l'un et l'autre sur le même fondement physiologique.

« Vous avez senti, lui écrivait Emile Deschamps, que la musique s'occupe moins de la longueur des vers que de leur rythme intérieur... Je suis persuadé que l'infériorité de notre musique de chant sur la musique d'Allemagne et d'Italie, tient en grande partie à la négligence ou à l'ignorance des écrivains français. Le rythme musical est trop souvent contrarié par l'irrégularité intérieure du vers. »

Après la mise au jour de ses quarante-deux dernières *Études rythmiques* : « J'ai encore, disait van Hasselt, à en composer un certain nombre, puis je poserai les bases de ma

théorie. L'ensemble de mon travail formera deux volumes in-18. Il y aura trois cents morceaux construits d'après les formules musicales. »

Quoique lui-même aussi bien qu'Emile Deschamps restreignit ainsi sa réforme, il s'en faut de beaucoup que toutes ses études rythmiques fussent destinées au chant. Par leur caractère ou leur étendue, la plupart d'entre elles, au contraire, n'appellent nullement, quand elles n'excluent pas, une traduction musicale. Son système de versification ne convient pas seulement au genre lyrique, il embrasse le vers en général.

Sauf les lacunes que nous signalerons à mesure qu'elles se présenteront dans leurs séries respectives, André van Hasselt a accompli la partie pratique de la tâche qu'il s'était imposée. Les *Etudes rythmiques* nous offrent de nombreux spécimens des formes réalisables dans les limites conventionnelles de douze syllabes. La prédilection du poète pour certaines coupes engendre même de doubles emplois fréquents dont la valeur littéraire est incontestable ; mais qui, du point de vue technique où nous nous plaçons, ne sont que des superfétations en tant que pièces à l'appui d'un nouveau système de versification.

La mort ne lui a pas permis de condenser dans une théorie les principes qui l'avaient dirigé dans l'exécution. Ses études rythmiques — *disjecti membra poetæ* — jetées pêle-mêle à la fin de chacun de ses recueils de poésies, n'ont été coordonnées que dans la collection posthume de ses œuvres. Le compilateur s'est efforcé, dit-il, « au moyen d'une classification méthodique, de suppléer à l'absence d'une théorie écrite. Le volume sera divisé de manière que chaque espèce de vers, en commençant par l'hexamètre (1) fasse l'objet d'un livre. Chaque livre est lui-même subdivisé en paragraphes suivant la mesure des vers combinée avec le mètre principal pour former la

(1) *Hexamètre* est mis ici pour *alexandrin*, quoiqu'il n'y ait absolument rien de commun entre les deux sortes de vers.

strophe ou le couplet. Dans le premier paragraphe de chaque livre sont rangées les études composées de tous vers de même mesure ou parisyllabiques. »

Le vice fondamental de cette méthode consiste à mettre, contrairement au précepte évangélique, le nouveau vin dans de vieux vaisseaux, c'est-à-dire à déterminer les vers rythmiques d'après le nombre de leurs syllabes, comme s'il s'agissait de vers quelconques. Pourquoi dès lors renfermer certains morceaux dans un volume à part ? Il est évident que si l'auteur les a séparés des autres dans chacun de ses recueils, c'est qu'il avait en vue une mesure différente de la simple supputation d'unités toutes d'égale valeur ; sinon, il n'eût point parlé de réforme radicale, ni même de réforme d'aucune sorte.

Nous donnerons une idée plus exacte de la tentative d'André van Hasselt en la rattachant aux principes que nous avons énoncés dans notre ouvrage *Le Vers français et les Prosodies modernes* (1) et qui peuvent se résumer de la manière suivante.

Dans les langues classiques de l'antiquité, la mesure résultait de la division des syllabes en longues et en brèves. La quantité ayant disparu des langues modernes et ne s'étant conservée que dans la musique, la même division s'opère entre la qualité des syllabes. La durée est remplacée par l'accentuation : les syllabes tantôt longues, tantôt brèves, deviennent des syllabes, tantôt fortes, tantôt faibles.

Le rythme issu des entrailles de la langue est le mouvement des mots, l'alternance des syllabes fortes, accentuées, et des syllabes faibles, dépourvues d'accent. Il est, par conséquent, commun à la prose et aux vers, avec cette seule différence que dans le langage poétique, l'alternance est régulière, périodique.

L'accent simple, renforcement du son, n'affecte pas plus

(1) 1 volume in-8° chez Alfred Castaigne, éditeur, rue de Berlaimont, 28, et chez Alfred Fontemoing, rue Le Goff, 4, à Paris (5e arrondissement).

l'intonation que la durée. Le nom de *tonique* sous lequel on l'a désigné n'est propre qu'à faire supposer le contraire, en portant à croire qu'il modifie le ton, le degré d'élévation de la voix, tandis que selon la remarque judicieuse de M. Becq de Fouquières : « Dans chaque mot, l'accent tonique frappe une des syllabes avec plus de force que les autres, quelle que soit la hauteur relative de la voyelle, et quels que soient les degrés de l'échelle musicale sur lesquels notre voix porte cette voyelle ou cette syllabe. Ainsi dans le mot *bondir*, la syllabe *dir* est frappée de l'accent tonique, et elle est musicalement plus élevée que la syllabe *bon*. Dans le mot *diront*, la syllabe frappée de l'accent tonique est *ront*, et elle est au contraire, plus basse que la syllabe *di*. »

En français, la dernière syllabe d'un mot, d'une phrase, possède seule la propriété d'être invariablement accentuée. Toutes celles qui la précèdent sont soumises à la loi de l'alternance qui se réduit à la formule que voici : « Entre deux syllabes fortes, il doit y avoir une syllabe faible au moins et deux au plus. » Cette règle générale est tellement impérieuse qu'elle va jusqu'à affaiblir l'avant-dernière syllabe, lorsqu'elle est accentuée par nature, pour l'empêcher de heurter la dernière et à faire rétrograder l'accent sur l'antépénultième. Ainsi l'accent des mots *heureux, mauvais* se déplace dans ces vers de Boileau :

Il est un heu*reux choix de mots harmonieux* ;
Fuyez des mau*vais sons le concours odieux*...

afin d'éviter la collision des deux syllabes fortes *heureux choix, mauvais sons*. On échappe ainsi aux deux écueils également destructifs du rythme : d'une part, le choc de deux accents toujours désagréable à l'oreille, et d'autre part leur écartement trop grand qui fait perdre à l'auditeur le sentiment de la mesure.

Les mots de plus de trois syllabes ont nécessairement deux accents et même davantage :

*J'aime su*per*be*ment *et* ma*gni*fi*que*ment.

La scansion du vers s'opère de la même manière par le groupement des monosyllabes qu'avec des polysyllabes d'une longueur quelconque :

Ne m'a-*vez*-vous-*pas* dit-*que* vous-*la* ha-*is*siez?
Si je-*la* ha-*is*sais,-*je* ne-*la* fui-*rais* pas.

L'intervalle compris entre deux accents constitue le pied tantôt binaire, tantôt ternaire. La mesure du vers rythmique dépend du nombre de ses pieds et non de celui de ses syllabes. La position des accents lui donne son empreinte particulière. Parler d'un vers rythmique de tel ou tel nombre de syllabes, c'est donc ne rien dire. Il y a une complète différence d'allure entre les deux alexandrins suivants, le premier de quatre pieds ternaires :

Oui, je viens — *dans son* tem — *ple ado*rer — *l'Eter*nel ;

et le second de six pieds binaires :

Je viens — *se*lon — *l'u*sa — *ge an*ti — *que et* so — *len*nel.

Un vers de huit syllabes est tour à tour un agrégat de trois pieds :

2. 5. 8. *Je* trou — *ve deux* hom — *mes en* moi.
3. 5. 8. *Qu'en fe*ra — *dit*-il — *mon ci*seau ?
3. 6. 8. *Tout mar*quis — *veut a*voir — *des* pa*ges*.

ou un agrégat de quatre pieds, de cette façon :

1. 3. 5. 8. Tom*be*, — tom*be*, — feuil*le éphé* — mè*re*.
1. 3. 6. 8. Can*cres*, — hè*res et* — pau*vres* — dia*bles*.

1. 4. 6 8. Rien *que la* — mort *n'é* — tait *ca* — pa*ble.*
2. 4. 6 8. *Un* bloc — *de* mar — *bre é*tait — *si* beau.
Qu'un sta — *tu*ai — *re en* fit — *l'em*plette.

Ces indications suffisent pour justifier et expliquer la nouvelle classification que nous préconisons des *Études rythmiques* d'André van Hasselt. C'est celle qu'il eût appliquée s'il avait eu le temps d'achever son œuvre. Il aurait ainsi exposé ses vers à trois accents ou tripodies (5 à 9 syllabes); ses vers à quatre accents ou tétrapodies (7 à 12 syllabes); ses vers à cinq accents ou pentapodies (9 à 15 syllabes); ses vers à six accents ou hexapodies (11 à 18 syllabes). Les grands vers des *Études rythmiques* reposent généralement sur quatre accents. Les pentapodies et les hexapodies y sont des plus rares. André van Hasselt n'a dépassé qu'une seule fois la borne traditionnelle de douze syllabes. Cette infraction aux règles des manuels de prosodie se trouve dans une imitation d'hexamètres antiques : *Actéon à Diane.*

Les lacunes que le respect de l'usage a laissées subsister dans les grands vers des *Études rythmiques* embrassent de la sorte la plupart des quarante-huit coupes pentapodiques comprises entre les notations 1. 3. 5. 7. 9. et 3. 6. 9 12. 15. et la presque totalité des quatre-vingt seize coupes hexapodiques comprises entre les formules 1. 3. 5. 7. 9. 11. et 3. 6. 9. 12. 15. 18. Il y a là tout un vaste domaine inexploré. Ces solutions de continuité sont d'autant plus regrettables que, par les nombreuses variétés de leurs articulations, les grands vers échappent plus complètement que les autres au reproche que l'on a parfois adressé au vers rythmique en général de tomber dans la monotonie à cause de la périodicité de ses accents. De même que les monorimes deviennent fatigants à la longue par le martellement d'une sonorité identique, de même les monorythmes peuvent, il est vrai, devenir monotones par le retour de la même accentuation. Mais la faute n'en est pas à l'instrument, puisque le virtuose possède les moyens de varier ses combinaisons à l'infini.

Dans notre ouvrage mentionné plus haut, nous avons établi qu'il n'existe pas de discordances entre les différentes espèces de vers, quel que soit le nombre de syllabes dont ils sont composés. Nous avons expliqué en même temps par quel procédé André van Hasselt concilie les accouplements les plus hétérogènes, celui, par exemple, de vers de nombre impair de syllabes avec ceux d'un nombre pair.

Par sa souplesse et sa variété, le vers rythmique satisfait ainsi à toutes les réquisitions de la pensée, comme il répond par son harmonie à toutes les exigences de l'art. Tandis que Théodore de Banville disait : *La rime est tout le vers*, André van Hasselt a introduit dans la poésie française un autre élément de la mesure que la sonorité de la rime ou de l'assonance. Il a préparé ainsi la venue du jour où l'on pourra dire : *Le rythme est tout le vers*. De ce jour où, comme nous l'écrivait M. Gaston Paris, dont le nom fait autorité en beaucoup de choses et notamment en matière d'accentuation, « la routine et l'inertie cesseront de dominer nos versificateurs, car ils essaieront, au lieu de sacrifier à une tradition machinale, de retremper le rythme à ses vraies sources »

André van Hasselt, mort trop prématurément pour avoir le temps de codifier dans un ouvrage définitif ses idées et ses innovations, a eu un disciple remarquable dans la personne de Jules Abrassart (1), un excellent poète de Belgique. Dans la notice mise en tête des œuvres posthumes de ce dernier, M. Ferdinand Loise, s'est exprimé ainsi à son sujet : « Pour se préparer au grand art dont il allait être le principal représentant, il se mit à étudier les poètes de l'Allemagne qu'il voulait traduire en suivant la cadence de leurs vers et il devint le disciple de van Hasselt dans ses études rythmiques....

(1) Jules Abrassart né à Paturages dans le Hainaut, le 20 mai 1826, est mort à Louvain le 11 juin 1893. Son œuvre poétique a été publiée en plusieurs volumes à Liége, par son fils Maurice. Dans notre pensée, c'est un des poètes *français* de Belgique, décédés, indiqués pour entrer dans notre *Collection*, jouant ici le rôle d'un *Louvre littéraire* pour les auteurs disparus.

Prendre la tonique pour centre de gravité des pieds du vers et la mettre à place fixe ou la renouveler selon les besoins de l'inspiration même, c'est une trouvaille qui amène toute une révolution dans la poésie française. Au lieu de ne compter que les syllabes et d'imposer un repos à l'hémistiche, comme on le faisait dans le système classique consacré par Malherbe et Boileau, tout repose désormais sur l'accentuation qui affecte la dernière syllabe des mots à terminaison masculine et la pénultième des mots à terminaison féminine... Banville mettait tout le vers dans la rime. Desormais, il sera surtout dans le rythme, et la rime sera ce qu'elle doit être : l'élément indicateur de la fin du vers, plus encore qu'une indispensable condition d'harmonie. Musicalement, c'est un progrès considérable. Aussi voyez le succès de Jules Abrassart dans ses adaptations rythmiques comme dans ses cantates de l'*Océan* et de la *Dernière bataille* couronnées par l'Académie royale de Belgique et mises en vers flamands par Emmanuel Hiel. J'appelle également l'attention sur la règle de l'hiatus que l'auteur rejette comme arbitraire et funeste dans le sens absolu où l'entendait l'école classique. Il est certain, par exemple, que si les mots *poésie, aérien, Iliade,* sont harmonieux, malgré leurs hiatus internes, on peut dire : *ô étranger, çà et là, il y a.* Est-ce que la langue italienne, si harmonieuse, fait ainsi la grimace devant la rencontre des voyelles qui accourent d'elles-mêmes sur son chemin ? » (1)

(1). Cette judicieuse citation appartient à l'un des hommes qui en Belgique, ont le plus et le mieux travaillé à mettre en valeur la poésie en général et la langue française en particulier. Auteur d'un ouvrage extrêmement remarquable, en trois volumes, sur l'*Histoire de la poésie dans l'Antiquité, en France et en Italie*, d'un grand nombre d'écrits excellents, notamment d'un traité à méditer longuement, sur les *Lois du style*, M. Ferdinand Loise, membre de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, possède une légitime notoriété dans toutes ces questions de haute critique littéraire.

Un autre maître éminent de la langue française en Belgique, M. l'abbé Theys, préfet des Humanités modernes, à l'Institut de La Louvière, dans le Hainaut, auteur d'un volume considérable et parfait sur la *Métrique de Victor Hugo*, a écrit récemment : « Oui, toutes les alliances de mètres sont légitimes, à condition

André van Haselt a eu un autre disciple éminent, en Suisse, dans la personne de M. Edouard Tavan, l'excellent poète genèvois des *Fleurs de Rêve*. Jugeant avec raison les *Etudes rythmiques* trop délaissées et voyant les *Jeunes*, plus ou moins las des mètres consacrés et des règles traditionnelles, les remplacer par l'anarchie la plus absolue, il a voulu voir si le système de van Hasselt permettait des vers de 9, 11, 13 et 14 syllabes, plus supportables à l'oreille que les lignes de prose bâtarde des verslibristes. Il a composé en conséquence des vers rythmiques dans lesquels, à l'exemple de son modèle, il a observé toutes les règles de la rime et de la prosodie ordinaire. Ces essais ont été goûtés d'une très petite élite : ils n'ont eu que fort peu de succès, avoue M. Edouard Tavan lui-même, auprès des poètes actuels et des critiques. Ces derniers se sont obstinés à y voir une résurrection des tentatives d'Antoine de Baïf, bien qu'ils fussent basés sur l'*accent tonique*, et non pas sur *la*

toutefois que l on y observe les équidistances des accents rythmiques et leur allure propre. Il s agit toujours d arriver par la strophe, si courte soit-elle, à un multiple musical de l'unité de mesure. » (*Revue des Gens de lettres belges*, *livraison de juillet 1901, p. 31*). Nous ajouterons avec M. l'abbé Theys qu'il est bien inutile pour cela de recourir, comme le prétendent les verslibristes, à leur pseudo-vers libre qui n'est que de la prose plus rythmée (et pas toujours !), mais sans cadence mesurée. Les verslibristes ne sont pas des poètes. Dans son admirable notice sur Baudelaire, composée en février 1858, le maître impeccable Théophile Gautier a écrit ces lignes qui constituent une véritable vision de ce qui se passe actuellement : « La question de métrique, dédaignée par tous ceux qui n'ont pas le sentiment de la forme, et ils sont nombreux aujourd'hui, a été à bon droit jugée comme très importante par l'auteur des *Fleurs du Mal*. Rien de plus commun, maintenant, que de prendre le *poétique* pour la *poésie*. Ce sont des choses qui n'ont aucun rapport. Fénelon, J. J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, George Sand, sont *poétiques*, mais ne sont pas *poètes*, c'est à-dire qu'ils sont incapables d'écrire en vers, même en vers médiocres, faculté spéciale que possèdent des gens d'un mérite bien inférieur à celui de ces maîtres illustres. Vouloir séparer le vers de la poésie, c'est une folie moderne qui ne tend à rien de moins que l'anéantissement de l'art lui-même. »

GEORGES BARRAL.

quantité de syllabes. Il y a de cela quelques années ; aujourd'hui, nous pensons qu'il n'en serait plus de même.

Dans la série de poésies ajoutées à la présente étude, et choisies dans les deux cent cinquante pièces éparses publiées par van Hasselt, nous avons adopté la distribution par nombre de syllabes, depuis deux jusqu'à seize. Mais il va de soi, que si l'auteur avait pu achever son entreprise, il eût fixé un tout autre classement, par rythmes et par sonorités. André van Hasselt, pour indiquer les diverses coupes de ses vers, ayant fait un usage constant des signes conventionnels employés dans les traités de prosodie latine (∪ brève — longue), nous avons cru devoir conserver ce mode de notation, bien que l'*accentuation* des langues modernes diffère essentiellement de la *quantité* des langues anciennes.

I

L'Attente.

Vers de 2 syllabes.
∪ —
∪ — ∪

L'azur
Si pur
Joyeux
Des cieux
Ruisselle.
Dans l'air
Si clair
Un chant
Touchant
M'appelle.
Aussi
Voici

Printemps :
J'attends
Ma belle.

Refrain
Serein
Des nids
Bénis,
Résonne !
Clarté,
Gaîté
Du pur
Azur,
Rayonne !...
Mais rien
Ne vient
Là-bas.
Hélas !
Personne.

Amour,
Vrai jour
Et fleur
Du cœur
Si belle,
Au fond
Profond
Des bois
Ta voix
M'appelle.
Moment
Charmant !

Mais chut!
Mon luth,
C'est elle.

II

L'Eglantine.

Vers de 3 syllabes alternant
avec des vers de 11 syllabes.
⏑⏑ — ⏑ — ⏑⏑ — ⏑⏑ — ⏑
⏑⏑ — ⏑

Sous les verts sapins, la pervenche est éclose,
La pervenche.
Le printemps rayonne; à l'hiver il propose
Sa revanche.

Ce matin, j'ai vu l'églantine en toilette
Rose et blanche,
Ecoutant chanter la joyeuse fauvette
Sur sa branche.

Nous irons entendre l'oiseau qui prélude
Sous la feuille.
Quand on est à deux, l'églantine est moins prude...
On la cueille!

III

Le Collier de Larmes.

Vers de 4 syllabes alternant
avec des vers de 12 syllabes.
⏑⏑ — ⏑⏑ — ⏑⏑ — ⏑⏑ —
⏑ - ⏑ - ⏑

Que de pleurs ont coulé de vos yeux, de vos cœurs,
O Tasse! ô Dante!
Car vous mîtes tous deux dans vos rythmes vainqueurs
Votre âme ardente.

Que de pleurs ont coulé de vos cœurs, de vos yeux,
O grandes ombres!
Les étoiles ont moins de rayons dans les cieux
Profonds et sombres.

Vous avez parsemé de ces pleurs radieux
Les nuits sereines,
Et ces perles feraient des écrins merveilleux
A bien des Reines.

J'en ferai pour ma belle un collier, un joyau
Où l'or abonde,
Et personne jamais n'en aura de plus beau,
Personne au monde!

IV

Chanson de Printemps.

Vers de 5 syllabes.
⏑ — ⏑⏑ — ⏑
⏑ — ⏑⏑ —

Les fleurs sont écloses,
Les fleurs du printemps.
Hélas! mais les roses
Ne durent qu'un temps.

O terre des hommes,
Où rien n'est certain!
Comme elles nous sommes
Des fleurs d'un matin.

La rose s'effeuille
Sous l'aile des vents.
La tombe recueille
Le bruit des vivants.

Tout passe, tout change;
La nuit suit le jour;
Tout meurt, ô mon ange,
Mais non mon amour.

V

Sur la Tombe des Braves.

Vers de 5 et de 6 syllabes.

∪ – ∪∪ – ∪
∪ – ∪ – ∪ –
∪ – ∪ – ∪ – ∪
∪ – ∪ – ∪ –

O braves, ô braves,
Dormez en paix, dormez.
O cœurs sereins et graves!
O cœurs de fer armés!

La tombe, la tombe
Pour vous n'a rien d'obscur.
A nous la nuit qui tombe,
A vous le ciel d'azur.

L'histoire, l'histoire
Qui sait vos noms fameux,
Nous dit : « Ils ont la gloire;
Vivants, mourez comme eux! »

Patrie, ô patrie,
Qu'un jour ton vieux beffroi
Dans l'air s'ébranle et crie :
« Les morts viendront à toi. »

Belgique, Belgique,
Eux seuls auront du cœur.
Pour eux ton cri magique
Sera l'appel vainqueur.

Nous sommes, nous sommes
Bien plus morts que tes morts;
Eux seuls seront des hommes,
Eux seuls seront les forts.

VI

Le Soldat de la Vieille Garde.

Vers de 7 et de 5 syllabes.
⏑ – ⏑⏑ – ⏑ – ⏑
⏑ – ⏑⏑ – ⏑ –
⏑ – ⏑⏑ – ⏑ – ⏑
⏑⏑ – ⏑ –

Soldat de la Vieille Garde,
Longtemps éprouvé du sort,
Je pleure. O mon Dieu, regarde!
L'Empereur est mort!

Brûlé du soleil du Caire,
Glacé par les froids du Nord,
J'ai fait vingt-cinq ans la guerre.
L'Empereur est mort!

Acteur de la grande Histoire
De l'Homme sublime et fort,
J'en garde ma part de gloire.
L'Empereur est mort.

Dix ans, j'ai porté son Aigle,
Toujours avec lui d'accord,

Nous sommes tous deux en règle.
L'Empereur est mort !

Son astre éclairait la terre.
Hélas ! et voilà qu'il dort !
Clairons, vous pouvez vous taire.
L'Empereur est mort !

Débris de combats sans nombre,
Que suis-je après tant d'effort ?
Un spectre vivant, une ombre.
L'Empereur est mort !

Mes yeux sont usés de larmes.
O tombe, ouvre-moi ton port.
Je veux y jeter mes armes.
L'Empereur est mort !

15 août 1858.

VII

Le Livre de la Vie.

Vers de 8 syllabes.
⏑⏑ – ⏑ – ⏑⏑ – ⏑
⏑⏑ – ⏑ – ⏑⏑ –

Mes amis la vie est un livre
Que chacun écrit de sa main,
Dont on voit les feuilles se suivre
Et qui joint hier à demain.

On y roule en grand équipage,
On y va traînant le boulet;
Chaque jour en trace une page,
Chaque jour en tourne un feuillet.

Chaque année en forme un chapitre
Plus ou moins rempli; — puis enfin
Le volume est fait, et le titre
On l'écrit après le mot *fin*.

Mes amis, depuis la préface,
Jusqu'au bout du livre, jamais
Un seul mot, un seul, ne s'efface:
Tout y reste écrit désormais.

Faisons donc, mes frères, en sorte
Que le texte en soit bien correct,
Qu'au début la fin se rapporte
Sans un tour de phrase suspect.

Que le sens au terme s'applique,
Accordant toujours sans façon
La grammaire avec la logique,
Et la rime avec la raison.

Ecriture anglaise ou gothique,
Parchemin, vélin, c'est égal;
Mais qu'un jour, pour toute critique,
Le lecteur se dise : « Pas mal! »

Janvier 1860.

VIII

A Théodore de Banville

en lui adressant

mon *Livre des Ballades* et mon *Livre des Paraboles*.

Vers de 9 syllabes.
⏑⏑ ⏑⏑ ⏑⏑ – ⏑
⏑⏑ ⏑⏑ – ⏑⏑ –

Dans la verte forêt, ô poète,
Où la Muse te parle tout bas,
Que de fois, sous la feuille inquiète,
Je me suis hasardé sur tes pas !

Que de fois, écouteur chimérique,
Les étoiles du ciel n'ont pu voir
Epier, sous ton chêne lyrique,
Rossignols et fauvettes le soir !

Mais, hélas ! de ces chasses furtives
Je n'ai rien rapporté, Dieu le sait.
Rossignols ni fauvettes craintives,
Aucun d'eux ne s'est pris au lacet.

Vainement, des bouvreuils, des linottes,
Tour à tour, j'ai fouillé le buisson.
Je n'ai pu recueillir que les notes
Tout au plus d'un refrain de pinson.

Apprenti de la rime et du mètre,
Que veut-on ? Je n'ai rien au-delà.

Mon papier de musique, ô mon maître,
Si tu veux l'agréer, — le voilà!

IX

Le Cœur donné.

Vers de 10 et de 5 syllabes.

⏑⏑ — ⏑ — ⏑⏑ - ⏑ — ⏑
⏑⏑ — ⏑ — ⏑
⏑⏑ - ⏑ — ⏑⏑ — ⏑ —
⏑⏑ — ⏑ —

« Je le veux ton cœur », me disait l'étoile
Qui, le jour, se voile,
Mais qu'on voit briller dans le ciel si pur
De la nuit d'azur.

« Je le veux ton cœur », me disait la branche
De la rose blanche,
Qui prodigue au soir, invisible amant,
Son parfum charmant.

« Je le veux ton cœur », me disait l'abeille
Que l'aurore éveille;
« J'ai des fleurs sans nombre, et j'en faits pour nous
Tant de miel si doux. »

O l'abeille d'or, ô l'étoile aimante,
O la fleur charmante,
Vous voulez mon cœur et j'en suis peiné:
Car il est donné. (1)

(1) Luigi Bordèse, compositeur italien de romances et nocturnes, né à Naples en 1815, mort à Paris en 1886, et qui triompha durant de longues années dans notre capitale, sous les règnes de Louis-Philippe 1er et de Napoléon III, a fait,

X

Le Secret.

Vers de 11 et de 3 syllabes.
⏑ — ⏑⏑ — ⏑⏑ — ⏑⏑ —
⏑⏑ — ⏑

J'ai dit mon secret aux fleurettes des champs,
Aux fleurettes,
Si douces toujours, même aux yeux des méchants,
Si discrètes.

J'ai dit mon secret au nuage flottant,
Au nuage
Qui marche et poursuit, dans l'azur éclatant,
Son voyage.

J'ai dit mon secret à la brise du soir,
A la brise,
Qui sème tes fleurs, dans le lac, ton miroir,
O cytise.

La brise l'a dit à la source des bois,
A la source.
Le flot le murmure et s'en rit à la fois
Dans sa course.

L'oiseau le redit à l'aurore en chantant,
A l'aurore.

une première fois, de la musique, sur ces jolis vers, du vivant d André van Hasselt. Récemment, un jeune compatriote maëstrichois du poète, M. Emile Wesly, musicien plein de talent, résidant à Bruxelles, a mis de nouveau en musique, sous le titre de *Bluette*, ces stances élégantes.

L'écho le répète à son tour, éclatant
Et sonore.

Hélas ! maintenant tout le monde le sait,
Tout le monde.
Toi seule peux-tu l'ignorer ce secret,
O ma blonde ? (1)

XI

Le Credo des Arbres.

Vers de 12 et de 6 syllabes.

⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑⏑ –
⏑⏑ – ⏑⏑ – ⏑

Nous croyons au Dieu fort, dont le souffle puissant,
En ses vastes murmures,
Dit toujours quelque chose aux forêts en passant
A travers nos ramures.

Nous croyons au Dieu grand, dont la foudre parfois
Retentit sur nos cimes,
Comme un orgue du ciel qui prolonge sa voix
En cantiques sublimes.

Nous croyons au Dieu bon, qui réveille, au printemps,
Les oiseaux sur nos branches,

(1) M. Emile Wesly, le compositeur du *Cœur donné*, la pièce précédente, a mis en musique cette poésie, justement devenue célèbre dans les salons, au double titre du charme de la pensée et de l'accompagnement.

Et garnit nos rameaux de bouquets éclatants
De fleurs roses et blanches.

Si ton cœur, ô passant, comme un vase fêlé
Laisse fuir les croyances,
Nous gardons ce trésor en nous-mêmes celé
Sans tes vaines sciences.

Car les arbres où Dieu met les fleurs et les nids,
O mystère suprême!
Sont plus près du Seigneur et des Cieux infinis
O passant, que toi-même.

XII

Actéon a Diane.

Vers élégiaques

Vers de 16 et de 14 syllabes.

— ⏑⏑ — ⏑⏑ — ⏑⏑ — ⏑⏑ — ⏑⏑ — ⏑
— ⏑⏑ — ⏑⏑ — — ⏑⏑ — ⏑⏑ —

Blanche au milieu des étoiles charmantes qui brillent, la lune
Mène leur chœur à travers l'ombre muette des nuits.
Seul (car tout dort sur la terre), ô Diane, au sommet de la dune,
Seul me voici tous les soirs l'œil dans les cieux qui te suis.
L'onde amoureuse du lac où tu viens te baigner, ô ma reine,
Tremble et palpite à saisir, nymphe, ton corps si charmant.
Moi, plus encor que le flot, je palpite, ô beauté souveraine,
Rien qu'à te voir dans les cieux, moi qui t'attends vainement.

TABLES DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE RECUEIL DES *Poésies choisies*

D'ANDRÉ VAN HASSELT.

I. — Illustrations. Sur les titres de la couverture, ceux de l'intérieur et dans l'Introduction, on verra successivement :

1. La reproduction du Médaillon de bronze d'André van Hasselt, exécuté par le sculpteur Arthur Craco et placé rue André van Hasselt, sur la façade de la maison portant le n° 13, à Saint-Josse-ten-Noode.
2. Un portrait d'André van Hasselt, dessiné par A. Danse, en 1864.
3. Un autographe avec la signature d'André van Hasselt.
4. Deux portraits en pied, l'un de Victor Hugo, l'autre de son fils Charles, d'après un daguerréotype inédit, pris en 1853, avec une vue de la Maison habitée à cette époque, à Jersey, par le poète proscrit et sa famille.
5. Un autographe de Victor Hugo et la signature de son fils Charles.
6. Reproduction autographique intégrale des Stances adressées par Victor Hugo *Au Fils d'André van Hasselt,* première version inconnue de la pièce comprise plus tard dans les *Contemplations,* sous le titre *Au Fils d'un Poète.* (Avec date et signature).
7. Un autographe inédit d'Alexandre Dumas père, traduction en vers français du *Chant de Mignon* par Goethe, dans *Wilhem Meister.*

Ces documents uniques ont été communiqués par Mme Ernestine André van Hasselt, à laquelle les originaux appartiennent.

II. — Neuvième Appel au Public français, par Georges Barral . . . . . hors p.

III. — Introduction aux *Poésies choisies d'André van Hasselt*, par Georges Barral, foliotée en chiffres romains. On y trouvera comme documents principaux :

1. Le récit de la Première Fête commémorative d'André van Hasselt, célébrée au Cimetière de Laeken, le 30 novembre 1884, par le groupe littéraire de la *Jeune Belgique*.
2. Le discours prononcé par Georges Rodenbach à cette cérémonie.
3. Le récit de la Deuxième Fête commémorative organisée en l'honneur d'André van Hasselt pour l'Inauguration publique et solennelle du Médaillon de bronze érigé par la commune de Saint-Josse-ten-Noode, en mémoire du poète, le dimanche 21 janvier 1900.
   - *A*. Discours de M. Henri Frick.
   - *B*. Discours de M. Jules Guilliaume.
   - *C*. Discours de M. Léopold Rosy.
   - *D*. Discours de M. Georges Barral (non prononcé).
4. Notice nécrologique sur Jules Guilliaume.
5. Notice littéraire sur Mme Ernestine André van Hasselt.
6. Notice artistique sur le sculpteur Arthur Craco.
7. Historique et composition du Comité du Monument d'André van Hasselt.

Pages.

IV. — La vie et l'œuvre d'André van Hasselt par Jules Guilliaume 3

a. Lettres diverses de Victor Hugo adressées à André van Hasselt 14

b Historique des relations d'André van Hasselt avec Victor Hugo et Alexandre Dumas père. 17

c. Requête d'Alexandre Dumas père à la Princesse Mathilde, pour faire accorder l'Etoile de la Légion d'honneur à André van Hasselt 20

PREMIÈRE PARTIE. — *Pièces et Odes composées antérieurement à l'année 1834, et publiées dans les* Primevères, *premier recueil poétique imprimé en Belgique après la Révolution de 1830* 29

I. — La Fleur cueillie (Premiers vers composés par André van Hasselt) 31

II. — Vasco de Gama 32

III. — Liége. 37

IV. — Les Larmes 39

V. — Aux Polonais 42

VI. — A mes Amis 47

VII. — A l'Ombre de Napoléon 49

VIII. — L'Empereur 50

IX. — L'Ile de Sainte-Hélène 52

X. — Aux Français 54

XI. — Pompéïa. 57

DEUXIÈME PARTIE. — *Odes et Poésies diverses publiées après l'année 1834 jusqu'en 1862* 61

I. — A ma Mère. 63

II. — Le Retour de Napoléon 67

III — La Belgique 72

IV. — La Cathédrale de Cologne 79

V. — Où va toute Chose? 89

VI. — Sur un Recueil de Satires politiques 90

Pages.

VII. — Cinq Branches de Cyprès. — 1. L'Étoile couchée. — 2. La Tache de Feu. — 3. Première Neige. — 4. La Fleur de l'Oubli. — 5. Le Livre fermé 91
VIII. — A Napoléon 96
IX. — La Mort de Louise-Marie d'Orléans . . . 97
X. — A un petit Bouvreuil 103
XI. — A Victor Hugo partant pour l'Ile de Jersey . 105
XII. — La Guerre d'Orient. 108
XIII. — La Cloche qui tinte. 117
XIV. — Sur une Fleur cueillie dans le Jardin d'Alphonse Karr 119
XV. — La Couronne du Mort 120
XVI. — Rêverie en Mer 121

TROISIÈME PARTIE — *Les quatre Incarnations du Christ, poème social (fragments)* 123
Explication par Georges Barral 125
I. — La Rencontre des deux Remords 127
II. — La Chute de l'Empire romain 131
III. — L'Appel aux Armes des Nations 134
IV. — Les Hymnes du Passé et de l'Avenir 137

QUATRIÈME PARTIE. — *Sonnets. — Poèmes satiriques. — Ballades. — Légendes. — Paraboles. — Romances* 141
SUITE DE ONZE SONNETS 143
I. — Seize Ans 143
II. — Anvers 143
III. — A une Coquette 144
IV. — Les Étoiles et les Roses 145
V. — Dans une Forge 146
VI. — Devant un Tableau de Ruysdael 147
VII. — A la Meuse. 147
VIII. — Science et Poésie 148
IX. — Adieux à Liége 149
X. — A un Blagueur parlementaire 149

Pages.
XI. — A Victor Hugo 150
XII. — Le Zéro (parabole) 151
XIII. — Il faut prier pour les Morts (ballade) . . . 153
XIV. — Les Corbeaux de Chèvremont (légende) . . 157
XV. — Epîtres d'un Communard de Paris à un Citoyen de Bruxelles (poème satirique). . 159
Explication par Georges Barral 159
I. — Le Communard de Paris au Citoyen X... à Bruxelles 161
II. — Réponse du Citoyen X... à Bruxelles au Communard de Paris 164
SUITE DE ROMANCES 167
I. — Les Roses d'Amour 167
II. — Prenez Garde 168
III. — L'Aveu du Bandoulier 169
IV. — La Nonne 170
V. — Les Cloches du Soir 172
VI. — A Béranger 173
CINQUIÈME PARTIE. — *Poèmes divers composés de 1859 à 1873* 175
I. — L'Établissement des Chemins de Fer en Belgique 177
II. — Mission de l'Artiste. 181
III. — Le Poème des Roses 185
IV. — Le But de l'Art 190
V. — Au Poète viennois Mosenthal (derniers vers composés par André van Hasselt) 195
SIXIÈME PARTIE. — *Poésies rythmiques* 199
Etudes rythmiques d'André van Hasselt classées d'après leur accentuation, par Jules Guilliaume 201
I. — L'Attente 213
II. — L'Églantine 215
III. — Le Collier de Larmes 216
IV. — Chanson du Printemps 217

Pages.
V. — Sur la Tombe des Braves 218
VI. — Le Soldat de la Vieille Garde 219
VII. — Le Livre de la Vie 220
VIII. — A Théodore de Banville 222
IX. — Le Cœur donné 223
X. — Le Secret 224
XI. — Le Credo des Arbres 225
XII. — Actéon à Diane 226
Signature et Fleuron de l'Imprimeur . . 233

La composition typographique

DES

POÉSIES CHOISIES

de

ANDRÉ VAN HASSELT

a été achevée

le vingt-cinq septembre mil neuf cent un

par

N. DEKONINK

Maître-Imprimeur à Bruxelles-Saint-Gilles, rue du Fort, 16

pour

Le Comité du Monument d'André van Hasselt

et

La Collection des Poètes français de l'Etranger

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE GEORGES BARRAL

A la librairie Fischbacher, rue de Seine, 33, près l'Institut de France, à Paris (VIe arrondissement).

N. D.

PQ
2274
H7A17

Hasselt, André Henri Constant
van
Poésies choisies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 13 01 03 010 8